

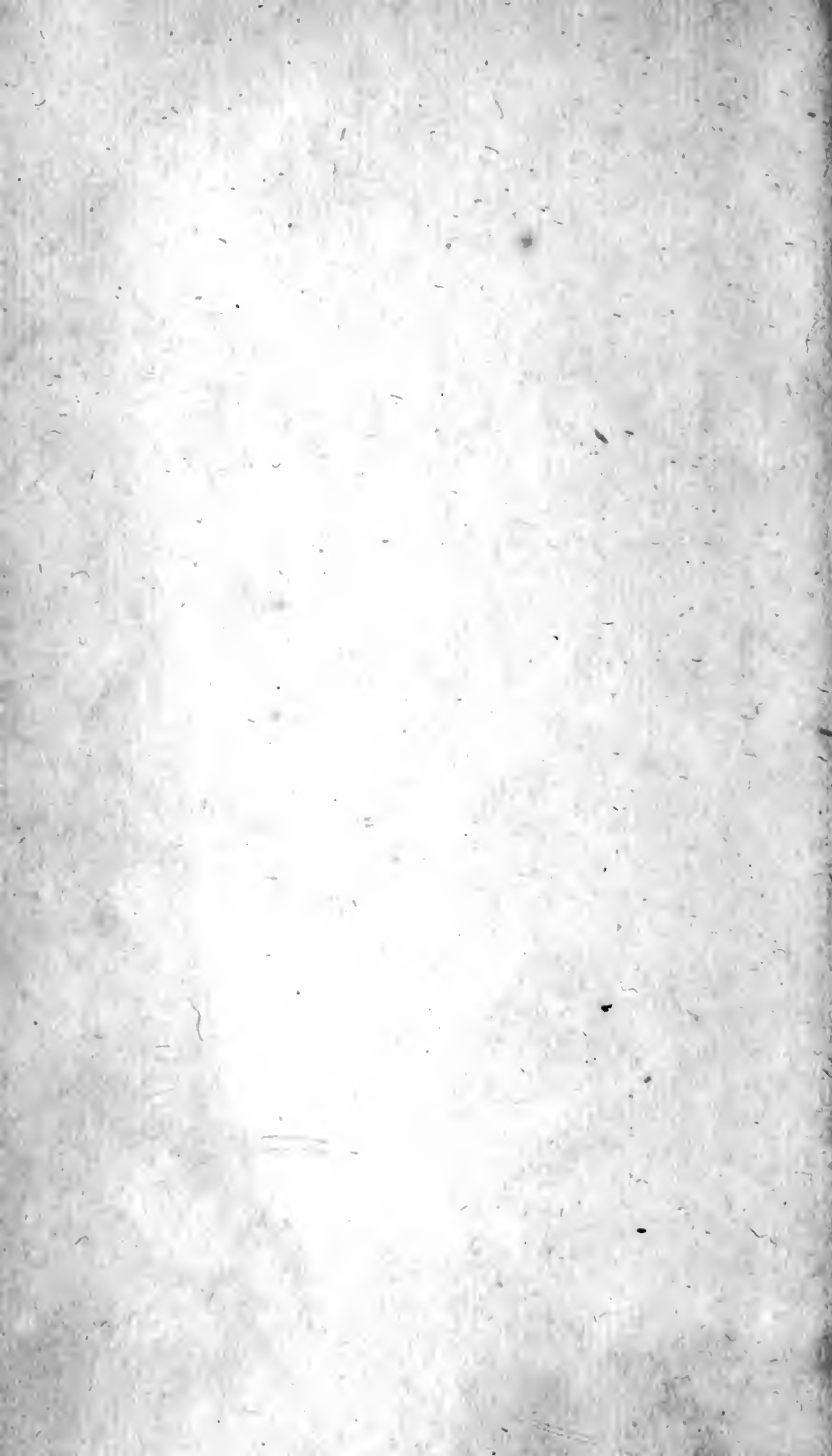




Library
of the
University of Toronto



37



HISTOIRE

DE

TOM JONES.

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

115195211

HISTOIRE

De

TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M. De la Placette.

Enrichie d'Estampes dessinées

Par M. GRAVELOT.

3^e Edition Revuë & Corrigée.

Tome III



A LONDRES.

se trouve A PARIS

Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.





1

L'ENFANT TROUVE ,
O U
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE TREIZIÈME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.



'AUTEUR Anglois ,
effrayé de la nouvelle
carrière dans laquelle
il introduit ses Héros ,
fait ici une invoca-
tion générale , en style gravement
comique ; mais dont le Traducteur

Tome III.

A

a désespéré de faire passer à son gré toutes les graces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées , & par conséquent plus hardies , l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il reconnoît sincèrement au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent *Jones* & son amante , que des brillans détails dont leur Histoire est semée , il se flatte que les Lecteurs , affectés du même sentiment , lui pardonneront ce défaut d'exactitude , en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'Auteur Anglois a rendus si dignes d'être aimés. Le Traducteur supprime donc la premiere partie de l'invocation , pour en crayonner , peut-être hélas ! encore très-foiblement la seconde.

*O Génie ! s'écrit M. Fielding ,
ô toi précieux don du Ciel ! toi ,
dont le secours seul nous rend ca-
pables de lutter contre le cours
vulgaire des choses d'ici-bas ; toi ,
qui fais germer ces divines semen-*

ces que l'art mûrit , & conduit à la perfection , viens , accours , sois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire , & me dirige à travers les détours obscurs & tortueux, qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ses profonds mystères ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles aux profanes , & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enseigne - moi , ce qui pour toi seul est aisé , à connoître l'homme mieux qu'il ne se connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des humains , qui leur font profiter l'encens à l'artifice , & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile de la sagesse à l'amour-propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil. Et vous , que ce divin génie inspira , échauffa de sa vive lumière , *Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Moliere , Shakespeare , Swift , & Marivaux ! accourez , venez remplir mes pages*

de vos vives & brillantes faillies,
Que l'homme apprenne enfin à se
contenter de rire des travers de ses
semblables , & à connoître les siens
propres.

Et toi , compagne presque tou-
jours constante du vrai génie , ai-
mable *Humanité* , fais passer dans
mon cœur ce que tes sentimens
ont de plus tendre. Si tes deux
plus chers favoris, *Allen*, & *Little-
ton* * , sont seuls dépositaires de
tes trésors , implore-les pour moi ;
dérobe-les , s'il le faut , en ma fa-
veur ; sans ce secours , tous mes
tableaux seront sans vie. Ce n'est
qu'avec ton aide , qu'on peut pein-
dre énergiquement la grandeur d'a-
me , l'amitié désintéressée , le véri-
table amour , la bonté du cœur , la
vive gratitude , l'indulgente pitié.

Je t'invoque ; O *Science* ! Car
sans toi ,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait.

Ne laisse point broncher ma plu-

* C'est au dernier que M. Fielding a dé-
dié son Ouvrage.

me. Souviens-toi, que fidèle à ton culte, tu m'as vû, dès l'âge le plus tendre, essayer d'embellir tes Autels. Quitte un instant ce vaste & précieux amas de richesses, dont l'Antiquité t'éleva de si glorieux trophées; & songe, combien je suis pauvre: l'heureux & sçavant *Warburton* * est trop riche, pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile *Expérience*, ame & bouffole du commerce des hommes sages, bons, sçavans & polis! Toi, que tous les différens caractères amusent, qui trouves également à t'instruire au lever d'un Ministre, & au souper de son dernier Commis; qui vois d'un œil également attentif, les airs panchés d'une Duchesse dans son carosse, & ceux d'une Marchande dans sa boutique. C'est par toi seule, que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent

* M. Warburton est célèbre dans la Littérature.

être bien connus : sans toi , le Pédant reclus & sédentaire , quoique très-sçavant à certains égards , est presque toujours étranger dans son propre pays.

Accourez donc , s'il est possible , en plus grand nombre encore : l'ouvrage que j'entreprends , est difficile. Si vous êtes sourds à ma voix , je suis perdu ; mais si vous m'exaucez , j'espère.

C H A P I T R E I I.

J O N E S à Londres.

C E ne fut que le lendemain de son arrivée dans cette grande Ville , que *Jones* , qui s'étoit déjà épuisé en recherches vaines , fut conduit par un des laquais du Pair d'Irlande , à la porte de Madame *Fitz-Patrick* , où il apprit par la femme-de-chambre , que *Sophie* en étoit partie depuis un quart-d'heure ; mais qu'on ignoroit pour

quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui regardant *Jones* comme un émissaire de M. *Western*, étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame *Fitz-Patrick*, il avoit pourtant oui dire, qu'une cousine de *Sophie* avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame *Fitz-Patrick* elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, surtout envers les femmes. Lorsque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme-de-chambre,

il répondit ; que si le moment présent n'étoit pas convenable , il repasseroit l'après-midi , dans l'espérance que Madame *Fitz-Patrick* ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots , joint aux agrémens de sa figure , firent assez d'impression sur la Soubrette , pour l'intéresser en faveur de *Jones* , & pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable Cavalier , au cas qu'il revînt dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement que *Sophie* étoit encore chez sa cousine ; mais , que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'Hôtellerie d'*Upton*, avoit motivé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché *Partridge* , pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus en arrivant , il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son Amante. Notre Hé-

ros y resta constamment jusqu'au soir , & n'en vit sortir qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à Madame *Fitz-Patrick* , qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de Noblesse naturelle , que tout le pouvoir de l'ajustement ne peut ni donner , ni cacher ; & M. *Jones* , comme nous l'avons déjà remarqué , le possédoit au degré le plus éminent. Il fut par conséquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame , que son habillement ne sembloit le promettre : on le pria même de s'asseoir.

Le Lecteur est peu curieux , sans doute , de sçavoir toutes les particularités d'une conversation , dont M. *Tom* n'eut pas lieu d'être fort satisfait. Car , quoique Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas tardé à voir un amoureux en lui , (en pareil cas , les femmes ont des yeux d'Epervier) elle pensoit pourtant , qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son amie , en

faveur d'un galant de cette espece: Elle croyoit, en un mot, parler à M. *Blifil* lui-même, à cet amant que détestoit *Sophie*; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de *Jones*, concernant la famille de M. *Alworthy*, la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint, par conséquent, sur ses gardes, évita ou refusa de donner aucun éclaircissement sur l'asile qu'avoit choisie *Sophie*, & n'accorda qu'à peine au pauvre *Jones* la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut sorti, Madame *Fitz-Patrick* fit part de son soupçon, concernant M. *Blifil*, à sa femme-de-chambre, qui lui répondit avec feu, non Madame, vous vous trompez: il est trop bel homme, & trop aimable, selon moi, pour qu'il se trouve une femme d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prens, moi, pour M. *Jones*, & je le parierois.... M. *Jones* ! dit la Dame, quel est donc cet homme-là ?

Le Lecteur ſçait que *Sophie* , en racontant ſon hiſtoire à ſa couſine ; n'avoit pas dit un mot de lui ; mais Madame *Honora* n'avoit pas été ſi diſcrette avec ſa conſœur *Abigail* , à qui elle avoit raconté toute l'hiſtoire de *Jones* , que celle-ci apprit alors à ſa maîtrefſe.

Madame *Fitz - Patrick* , après cette découverte , revint aiſément à l'avis de ſa femme - de - chambre ; & trouva des charmes dans l'Amant aimé , qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raiſon , *Betty* , lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus , ſur ce que tu me rapportes des diſcours d'*Honora* , que tant de femmes ayent eu du goût pour lui. Je ſuis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma couſine.....

Cependant , ſ'il eſt auſſi libertin qu'on te l'a dit , ce ſeroit pitié qu'elle le revît encore : ce ſeroit une fille perdue , ſi elle épouſoit un libertin , & qui pis eſt un gueux , ſans le conſentement de ſon pere....

Non, s'il est tel qu'on te l'a peint, je ne puis vouloir tant de mal à *Sophie* : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces sortes de mariages.

L'arrivée de *Mylord* interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce Chapitre.

CHAPITRE III.

*Projet de Madame FITZ-PATRICK,
Sa visite à LADY BELLASTON.*

MAdame *Fitz - Patrick*, avant que de s'endormir, fut longtemps occupée de sa cousine, & de *M. Jones* : elle étoit réellement un peu offensée du peu de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un moyen certain de se raccommode elle-même avec *M. Western* & sa sœur, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît

Jones ; & de la remettre , s'il étoit possible , entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame , l'espoir du succès lui parut si probable , qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se ressouvenir que la connoissance de *Sophie* avec *My lady Bellaſton* s'étoit faite chez Madame *Western* , & que Madame *Fitz-Patrick* demeûroit alors chez elle avec *Sophie* , il n'aura pas besoin d'autre éclairciſſement pour concevoir que Madame *Fitz-Patrick* étoit connue de *My lady Bellaſton*. D'ailleurs , elle étoit ſa parente , ainſi que *Sophie* , quoique dans un degré plus éloigné.

Après très - mure réflexion , Madame *Fitz-Patrick* ſe déterminâ donc à ſe lever le lendemain de grand matin , pour aller informer *My lady* de toute l'aventure , à l'inſçu de *Sophie*. Ce qu'elle connoiſſoit du caractère de cette pru-

dente Dame , ennemie déclarée de toute passion romanesque , & des mariages malassortis , ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute son autorité pour prévenir le malheur dont *Sophie* étoit menacée.

Cette résolution fut , non-seulement prise , mais exécutée par Madame *Fitz-Patrick* , qui , dès huit heures du matin fut introduite, sous prétexte d'affaires importantes , au chevet de *Mylady Bellafton* ; à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de *Betty* , fans oublier la visite qu'elle avoit reçue la veille , de la part de *Tom Jones*.

Lady Bellafton , levant alors nonchalamment la tête , lui répondit , en souriant , Madame a donc vu cet homme si redoutable ? . . Eh bien , sa figure est-elle aussi frappante qu'on a voulu me le persuader ? *Etoff* ne cesse de m'en étourdir depuis hier ; & je l'en crois presque amoureuse , sur la seule réputation du personnage.

Pour prévenir la surprise du Lec-

teur , il sçaura que Mlle *Etoff* avoit l'honneur d'habiller & de deshabiller *Mylady* ; que cette fille avoit eu de très-amples informations dans l'Hôtel même , concernant M. *Jones* ; & qu'elle en avoit entretenu sa Maîtresse pendant une heure entière , en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle *Etoff* avoit fait de notre Héros , d'après le rapport de Madame *Honora* , avoit paru digne d'attention : ce que Madame *Fitz-Patrick* y ajoutoit encore , en exagérant autant la bonne mine de *Jones* , qu'elle rabaissoit sa naissance & sa fortune : acheva d'exciter la curiosité de *Mylady*.

Lorsqu'elle crut avoir suffisamment interrogé Madame *Fitz-Patrick* , en vérité , lui dit-elle d'un air grave & réfléchi , tout ceci me paroît d'une très-grande conséquence ! Rien n'est certainement plus louable que votre procédé ; & je serai charmée de concourir avec vous , pour empêcher la perte certaine d'une jeune personne aussi digne de mon amitié que de mon estime.

Madame ne feroit-elle pas d'avis, dit Madame *Fitz-Patrick* avec vivacité, d'écrire dès aujourd'hui à mon Oncle *Western*, pour l'informer que sa fille est ici ?

Lady Bellafton, après avoir rêvé un instant, répondit d'un air affectueux, pourquoi cela ? non, je n'en vois pas la nécessité. La *Western* m'a dépeint son frere, commé une si cruelle brute, que je ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre, à ce que l'on m'a dit, en a si mal agi avec son épouse même ! oh, je sçai de ses nouvelles ! c'est un de ces brutaux, qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe ; je plains & je protège toutes celles qui ont le malheur de tomber en de pareilles mains. . . . Il ne s'agit maintenant, chere cousine, que d'empêcher *Sophie* de voir ce faquin-là, jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici, donne à ses idées un tour plus noble & plus digne de sa naissance.

Mais , Madame , s'il découvre qu'elle est chez vous ! repartit l'autre , il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

Mais , Madame , répliqua *My-lady* , il est impossible qu'il soit admis chez moi..... Il est vrai pourtant , qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'Hôtel , & peut-être s'y cacher sous quelque déguisement..... pour prévenir de semblables projets , je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une seconde visite , pour cette après-dînée, répondit Madame *Fitz-Patrick*. A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit *My-lady*. Entre six & sept , lui dit l'autre.

Cela suffit , dit *Lady Bellafton* ; je ferai enforte d'avoir dîné pour cette heure-là ; & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire , que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi , Madame , & recevez mes sincères remerciemens , des soins que vous prenez pour conserver l'honneur

d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame *Fitz-Patrick* , très-contente de la réception de *Mylady* , revint chez elle , sans avoir été vûë par *Sophie* , ni par *Honora* ; & se mit en état d'attendre ses visites.

CHAPITRE IV.

Visites.

Monsieur *Jones* s'étoit promené , sans quitter de l'œil certaine porte pendant tout le jour , qui quoique l'un des plus courts , lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'Horloge ayant enfin frappé cinq heures , il retourna chez Madame *Fitz-Patrick* , où malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition avant six heures , il fut pourtant reçu poliment , quoiqu'elle persistât toujours dans sa préten-

due ignorance sur ce qui concer-
noit *Sophie*.

Tom, dans le cours de la conversation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que Madame *Fitz-Patrick* étoit cousine de *Sophie* : Sur quoi, cette Dame faisoit l'occasion de lui porter cette attaque ; puisque Monsieur sçait que Mlle *Western* est ma parente, il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle ?

Jones, interdit de la question, hésita quelques momens ; il répondit enfin, qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable, qu'il desiroit lui remettre en mains propres. Il produisit alors le porte-feuille, & informa Madame *Fitz-Patrick* de l'aventure qui l'en avoit rendu possesseur.

Cette histoire étoit à peine finie, qu'un bruit violent & soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espèce de bruit, seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites, &

plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref , un laquais frappa enfin , ou plutôt tonna à la porte.

Notre Héros , qui n'avoit jamais rien entendu de semblable , marqua d'abord quelque surprise. Madame *Partridge* lui dit , d'un air tranquille , que puisqu'il arrivoit compagnie , il n'étoit pas possible qu'elle lui répondît maintenant : mais , que s'il lui plaisoit de rester , jusqu'à ce que le monde fût sorti , peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

La porte de la chambre s'ouvrit alors à deux battans , un énorme panier se présenta de côté , & *Lady Bellaſton* parut , qui , après une profonde révérence à Madame *Fitz-Patrick* , & une autre tout aussi profonde à M. *Jones* , fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties , en faveur des Bourgeoises rengorgées , & des Campagnardes de nos amies , qui se croiroient des ho-

norées en s'inclinant tant soit peu pour un homme.

Nos Dames , n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteuils , lorsque l'arrivée du Pair d'Irlande déranger tout , & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Ceci coulé , la conversation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant , comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre Histoire , & que les conversations les plus vives sont souvent plates par écrit , épargnons - nous la peine de la raconter. Disons seulement , que l'ami *Tom* , étoit ici un peu plus Spectateur qu'Acteur ; car , quoique les Dames , avant l'arrivée de Mylord , lui eussent quelquefois adressé la parole , l'aspect de ce Seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toutes leurs attentions , que le pauvre *Tom* auroit pu passer pour nul dans cette assemblée , si l'illustre Pair , & les Da-

mes , à son exemple , n'eussent pas laissé tomber de tems en tems sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La Compagnie étoit déjà depuis si longtems chez Madame *Fitz-Patrick* , que cette Dame imaginant enfin que chacun avoit dessein de rester après les autres , prit le parti de se défaire d'abord de *Jones* , comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur , lui dit-elle , a peut-être des affaires ? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse ; je pourrois le faire avertir demain....

Jones qui n'avoit d'autre éducation que la naturelle , au lieu de donner en sortant son adresse à un domestique , la détailla tout bonnement à la Dame ; & , après beaucoup de révérences , prit congé de la Compagnie.

A peine étoit-il sorti , que les grands personnages qui paroissent ne l'avoir point apperçu , s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais , si le Lecteur nous a pardonné la suppression du plus brillant des premiers propos de ce cercle , il voudra bien sans doute excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant utile , pour le bien de cette Histoire , de ne pas supprimer la sortie de *My-lady Bellaſton* , qui s'étant levée quelques instans après le départ de *Tom* , dit en embrassant Madame Fitz-Patrick , je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine *Sophie* ; je ne vois rien à craindre pour elle , de la part de ce drôle-là.



CH A P I T R E V.

*Avantures de JONES , dans son
nouvel appartement.*

LE lendemain matin , dès que Tom Jones crut qu'il pouvoit être jour chez Madame Fitz-Patrick , il se présenta à sa porte : mais on lui dit qu'elle étoit déjà sortie.

Cette réponse le surprit d'autant plus , qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier , depuis le point du jour , sans avoir vû sortir qui que ce soit de la maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse , non seulement pour le présent , mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette Dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le Lecteur ; disons-lui , tout d'un coup , que le Pair d'Irlande , Protecteur déclaré des Dames , & toujours

Jours jaloux de leur réputation ;
 avoit conseillé , & même exigé
 que la porte fût fermée à l'avenir
 à un homme qu'il regardoit , du
 haut de sa grandeur , à peu près
 comme un poliffon.

Nous avons déjà dit , que *Jones*
 avoit chargé *Partridge* de lui cher-
 cher un autre logement ; c'est de
 quoi nous allons parler.

Tom avoit souvent oui citer
 à M. *Alworthy* , une très-hon-
 nête femme , chez laquelle il avoit
 coûtume de loger , lorsqu'il alloit
 à Londres. Cette femme qui demeu-
 roit dans *Bond-Street* , l'un des
 plus beaux quartiers de la Ville ,
 étoit veuve d'un Ministre , qui en
 mourant , l'avoit laissée proprié-
 taire de deux filles & de beaucoup
 de Sermons manuscrits.

De ces deux filles , *Nancy* , l'ai-
 née , étoit âgée d'environ dix-sept
 ans ; & *Betty* , la cadette , en avoit
 au plus dix.

C'est là que *Jones* avoit en-
 voyé *Partridge* , qui lui avoit ar-
 rêté une chambre au second éta-

ge , & une pour lui-même un peu plus haut.

Le *premier* , étoit occupé par un de ces jeunes gens , qui dans le dernier siècle , étoient connus par la Ville , sous le titre de gens d'*esprit* , & de *plaisir* ; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre : car , si les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou professions auxquels ils s'occupent , ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaisir , étoient parfaitement nommés. Les Spectacles , les Caffés , & les Tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires : le bon goût , & la gaieté occupoient leur loisir , & l'amour leurs momens les plus sérieux. Les Muses , & le vin , concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flâmes ; non contents d'admirer les charmes d'une Maîtresse , ils scavoient la rendre célèbre ; & presque tous étoient bons Juges , non-seulement de leurs propres Ouvrages , mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens *d'esprit & de plaisir*. Mais, je demande si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à se distinguer dans le monde ? car, l'esprit n'est certainement pas de leur ressort : ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice : ils ont monté un degré plus haut que leurs prédécesseurs ; on peut même les appeller gens de *sagesse & de vertu*. (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

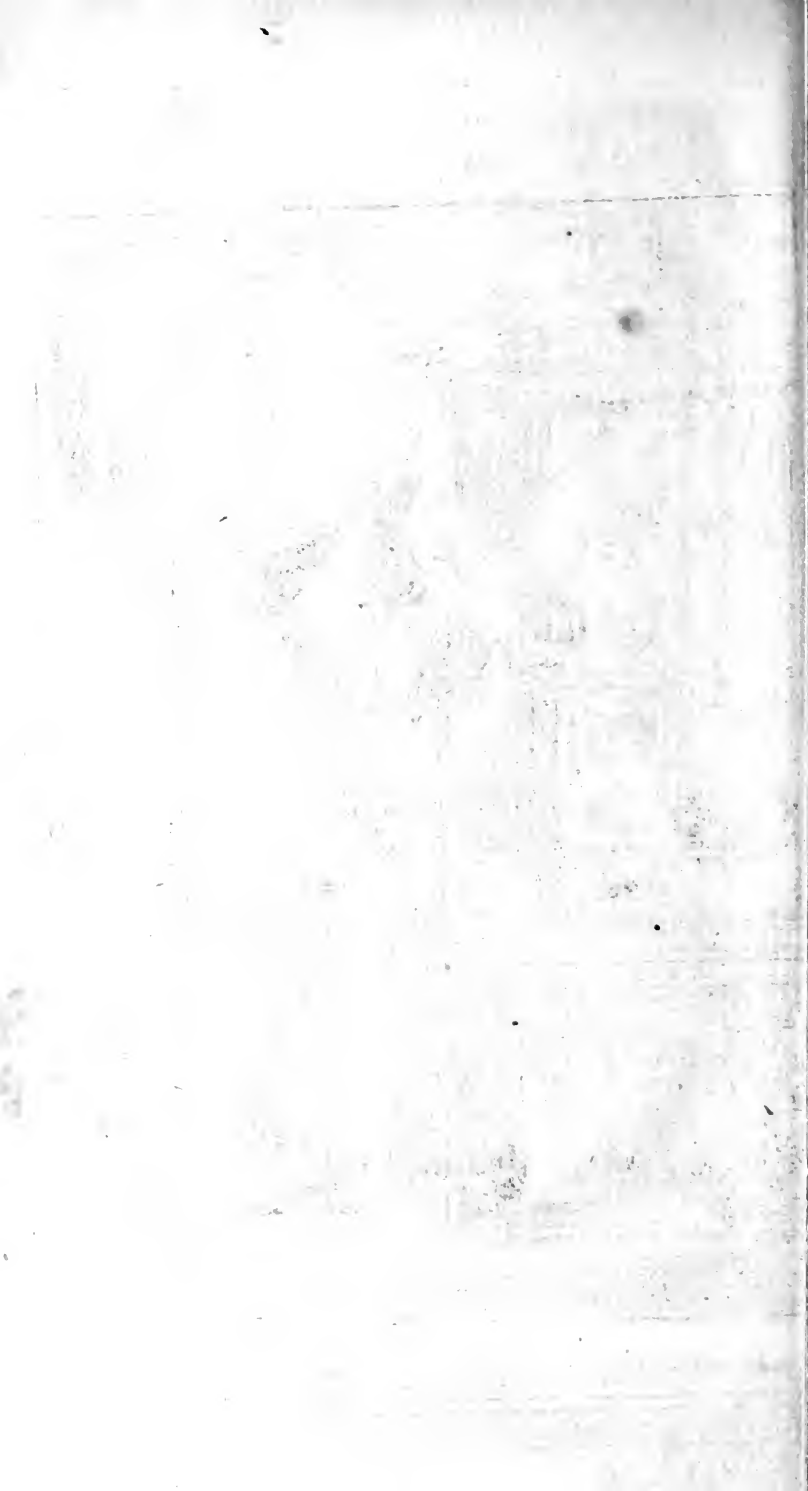
Ainsi, tandis que les jeunes gens, dont nous avons parlé d'abord, passaient leur tems à boire à la santé de leurs Maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une Pièce de Théâtre, ou à prononcer sur un Poëme au Café de *Will*, & de *Button* : ceux d'aujourd'hui, par toutes sortes de moyens, cherchent à s'assurer les suffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la Chambre des Communes, ou plutôt pour

le *magazin*. * Mais la science du jeu est celle de toutes qui exerce le plus leur génie : c'est leur étude la plus sérieuse ; tandis qu'un cercle de Connoisseurs en Peinture , en Musique & en Sculpture , remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y pourtant , des Professeurs de Philosophie , prétendue naturelle , toujours planant dans les espaces imaginaires , & ne connoissant rien de la nature , que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque *Jones* eut passé la journée à attendre envain *Madame Fitz-Patrick* , il revint très-affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur , un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après , il distingua la voix d'une femme , qui le prioit au nom du Ciel de descendre au plutôt , s'il vouloit prévenir un assassinat. *Jones* n'avoit jamais pensé deux fois pour voler au secours des opprimés : il

* *London Magazine*. C'est un Ouvrage Périodique , qui paroît tous les mois.





franchit les escaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la Salle à manger , d'où partoît le bruit , il voit le jeune homme dont nous avons déjà parlé , & qui logeoit au - dessous de lui , collé contre le mur par son propre Domestique. Il voit , en même tems , une jeune fille effrayée , qui se tordant les bras à côté d'eux , crioit au meurtre , & se désespéroit. Il est vrai que le pauvre Gentilhomme alloit être étouffé, si Tom n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût déjà reçu nombre de coups , tant de pieds que de poings , de la part du jeune Gentilhomme , qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espece de scrupule de frapper son maître , & se contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais , il n'eut pas tant de respect pour *Jones*. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adversaire , que se retournant tout-à-coup , &

tombant sur notre Héros ; il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing , que les Spectateurs de l'Amphitéâtre de *Broughton* voyent donner avec tant de plaisir , mais qui en font si peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuste *Jones* , n'eut pas sitôt reçu cette politesse , qu'il s'empressa de la rendre au double. De-là s'ensuivit un combat , terrible à la vérité , mais qui ne dura pas long-tems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre *Jones* , que le maître ne l'avoit été l'instant auparavant de se défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune , suivant sa coutume ordinaire , changea tout-à-coup la face des choses : le premier vainqueur étoit par terre , presque sans sentiment ; & le Gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré , pour remercier M. *Jones* de l'avoir secouru si à propos. Il reçut aussi les remerciemens les plus vifs & les plus sin-

cères de la part de la jeune personne spectatrice de la scene, & qui n'étoit autre que *Miss Nancy*, la fille aînée de la maison.

Le laquais ayant enfin retrouvé ses jambes, s'adressa à *Jones*, en branlant la tête, & en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'Angloise) vous avez payé de votre personne à l'Amphithéâtre, ou je suis diablement trompé. Plus de guerre entre nous, Monsieur, vous êtes trop fort pour moi.

Il est vrai, que ce soupçon étoit assez fondé : *Tom* étoit à la fois, & si agile & si robuste, qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings, & de terrasser à son aise tous les Héros emmitouflés * de l'illustre Ecole de *Broughton*.

* De crainte que cette Epithète n'embarassât la Postérité, nous croyons à propos

Le jeune homme , qui s'appeloit *Nightingale* , ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir , sans avoir bû une bouteille de vin avec lui. *Jones* y consentit , plus par complaisance , que par inclination : la tris-

de l'expliquer , par un Avertissement qui fut publié à Londres , le premier Février 1747.

N. B. M, *Broughton* , si on veut l'aider convenablement dans son entreprise , offre d'ouvrir une Académie dans sa maison , au *Marché au Foin* , pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie & la pratique de cet Art vraiment Anglois ; les différentes touches , blessures , attitudes usitées dans cette espèce de combat , y seront expliquées à fond , & disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction , ne soient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles* , on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira , pour cet effet , des *Muffles* postiches , qui les préserveront d'avoir les yeux pochés , les joues meurtries , & le nez cassé.

resse & le trouble de son ame , le rendoient alors peu sensible au plaisir , & moins propre encore à la conversation. *Miss Nancy* , la seule femme qui fût alors dans la maison , sa mere & sa sœur étant à la Comédie , consentit aussi de leur faire compagnie. Les verres & la bouteille sur la table , *M. Nightingale* apprit à *Jones* le sujet de sa querelle avec son laquais , qu'il venoit de chasser.

Je me flatte , Monsieur , lui dit-il , que vous n'induisez pas de cette aventure , que je sois dans l'habitude de battre mes gens : c'est , en vérité , la première fois que je m'en avise ; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin , que ma patience étoit à bout ; & j'espère , que vous me trouverez excusable. Le hazard m'ayant fait rentrer aujourd'hui , beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire , jugez de ma surprise , en trouvant quatre grands Laquais , jouant aux cartes autour de mon feu !

B. v.

& mon *Hoyle* , * Monsieur
mon beau *Hoyle* , qui m'a coûté
une *Guinée* , tout ouvert sur la
table , & tout taché par ces gre-
dins , dans le plus bel endroit du Li-
vre ! Ce spectacle , vous l'avoue-
rez , n'étoit pas plaisant pour moi.
Je me suis cependant possédé , jus-
qu'au départ de cette honnête Com-
pagnie ; alors , j'ai un peu chapi-
tré mon homme , qui au lieu de
m'appaiser , en convenant de son
impertinence , m'a dit , fort grave-
ment , que les domestiques étant
hommes , devoient ainsi que les au-
tres avoir leurs momens de récréa-
tion. Qu'il étoit fâché de l'accident
arrivé à mon Livre ; mais que plu-
sieurs de ses amis en avoient eud'au-
si beaux , pour un *Shelling* , * & que

* Le Livre d'*Hoyle* , est un Traité du Jeu
de Cartes appelé *Whisk* , le plus pratiqué
des Anglois. Ce Livre , dans la nouveauté ,
se vendoit une *Guinée*. On l'auroit aujour-
d'hui pour 24 sols.

* Le *Shelling* revient à peu près à notre
pièce de 24 s.

j'étois maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis alors emporté... il est devenu furieux... bref, il a interprété mon retour à la maison, plutôt que de coutume..... il a fait certaines réflexions..... il a nommé certaine jeune Demoiselle, de façon..... de façon, que je me suis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation finissoit, lorsque la mère & la sœur de *Nancy* rentrèrent. Tous passèrent gayement la soirée ensemble ; & *Jones* fut assez maître de lui-même, pour contribuer au plaisir de la Compagnie. Il est vrai, que la moitié de sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractère, suffisoit pour en faire un très-aimable Convive : aussi plut-il tant à tout le monde, que *M. Nightingale* lui demanda son amitié, que *Mlle Nancy* lui fit des politesses, & que la veuve, enchantée de son nouveau Locataire, l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

Jones, de son côté, étoit aussi fort content d'eux. *Mlle Nancy*, quoiqu'une très-petite créature, étoit extrêmement jolie ; & la veuve avoit tous les charmes, que peut avoir une femme qui vise à la cinquantaine. Née sans malice, elle étoit toujours gaye ; ne pensant, ne parlant jamais mal de personne, & n'en ayant jamais souhaité à ses plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenue, parce que ce desir, naturel en elle, étoit exempt d'affectation : amie chaude, & fidelle, quoique peu riche, sa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne épouse, elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en est point de notre Histoire, comme de ces papiers publics, où l'on nous peint des caractères que l'on n'a jamais vûs, & dont on n'entendra plus parler : ainsi le Lecteur peut conclure, que cette bonne femme reparoîtra sur la scene, pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour *M. Nightingale*, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le lui rendoit plus cher, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & sur-tout ceux du plus grand désintéressement, en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit celui d'un Berger de l'ancienne *Arcadie*, & paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune Cavalier moderne : mais ce rôle n'étoit qu'étudié, & la nature l'avoit formé pour en jouer un bien plus estimable.



CHAPITRE VI.

*Evénemens du déjeuner. Observations
sur l'Education des filles.*

LA Compagnie se rassembla le lendemain matin , avec les mêmes sentimens que chacun avoit conçu l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre *Tom* étoit extrêmement affligé. *Partridge*, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame *Fitz-Patrick* , l'avoit trouvée délogée, sans avoir pû apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que *Jones* avoit ressentie, au récit de cette nouvelle , étoit si vivement peinte sur son visage , qu'il auroit envain prétendu la cacher.

La conversation roula , comme précédemment, sur l'amour ; & M. *Nightingale* se répandit encore , en sentimens tendres , généreux ,

& défintéressés. Madame *Miller* (car c'est ainsi que s'appelloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup : mais lorsqu'il s'adressa à *Nancy*, pour sçavoir ce quelle en pensoit ; je crois dit-elle , que celui de la Compagnie qui a le moins parlé sur cette passion, est peut-être celui qui ressent le plus vivement ses effets.

Ce compliment étoit si probablement adressé à *Jones* , que nous eussions été fâchés de le laisser tomber , sans y faire attention. *Tom*, en y faisant une réponse très - polie , fit pourtant entendre délicatement à la Demoiselle , que son propre silence sur la même matière, pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai, qu'elle avoit peu parlé la veille, & moins encore ce jour-là.

Je suis charmée , dit Madame *Miller* , que Monsieur ait fait cette remarque ; & je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous donc , mon Enfant ? je ne vous vis jamais si morne ! Que devient donc vo-

re gaïeté!... Croiriez-vous, Monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite *jaseuse*? Elle n'a pas parlé vingt fois, depuis huit jours.

La conversation fut ici interrompue, par l'arrivée d'une Servante, qui apportoit un gros paquet, à l'adresse de M. *Jones*. Un domestique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit disparu sur le champ, en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

Tom, surpris de l'aventure, dit que c'étoit sans doute, une méprise : mais la Servante, persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet ; dans lequel, on trouva un *Domino*, un masque, & un billet de Bal.

Jones, alors, soutint encore plus fortement qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé ; & la Compagnie ne sçavoit plus qu'en dire, à l'exception de M. *Nightingale*, qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un

Vendez-vous , & d'une bonne fortune pour M. Jones , lorsque Mlle Nancy , ayant secoué le Domino , en fit tomber une carte, sur laquelle on lut ces mots.

A Monsieur JONES.

C'est la Reine des Fées , qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés, en obéissant à ses ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. Nightingale ; & Jones , lui-même , se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres , que de Madame Fitz-Patrick , il se flatta que tout ceci venoit de sa part , & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa Sophie. Ce raisonnement n'étoit pas trop fondé : mais les Amans se flattent toujours , & souvent même avec moins de raison. Jones étoit vif , il se livra tout entier à cet espoir , & reprit toute sa bonne humeur.

M. Nightingale se chargea de le conduire au Bal ; il offrit même

des billets à *Miss Nancy*, & à sa mere : mais on ne les accepta point. Ce n'est pas , dit cette bonne femme , que je conçoive le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle Masquarades ; je pense seulement , que ces sortes de plaisirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang , & non aux jeunes filles destinées à gagner leur vie , & à épouser tout au plus un bon Artisan.... Un Artisan ! s'écria *Nightingale* , c'est estimer bien peu votre *Nancy*. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand dans le royaume.... Eh , de grace , M. *Nightingale* , répondit la mere , ne lui remplissez pas la tête de pareilles chimères ! ... Je crois pourtant , ajouta-t-elle en souriant , que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous , elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espèce. Les

femmes ; dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit d'écouter leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent ; elles abusent même assez souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela , qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit , il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre , fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais , que mes filles épousent qui elles voudront , je tâcherai de faire en sorte , que leurs époux soient contens d'elles..... Ne parlons donc plus de Masquarade , je vous en prie : *Nancy* pense sûrement trop bien , pour avoir envie d'y aller. Elle se souvient , sans doute , que lorsque vous l'y menâtes l'année dernière , ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête , qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même , & à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir , qui

Echapa alors à *Nancy* , semblât prouver que le sentiment de sa mère n'étoit pas trop de son goût , elle n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme , avec toute la tendresse d'une mère , en avoit conservé toute l'autorité ; & comme sa complaisance pour ses filles , n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé , ou à leur futur bien-être , elle ne souffroit pas que ses ordres fondés sur de pareils motifs , fussent sujets à défobéissance , ou à contestation. *M. Nightingale* même , qui depuis deux ans logeoit dans la maison , connoissoit si bien là-dessus le caractère de la Maman , qu'il se garda d'insister davantage.

M. Nightingale , dont l'amitié pour *Jones* augmentoit à chaque instant , vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret , où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses amis. Mais , *Tom* s'en excusa , sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

Il étoit , à dire le vrai , dans une situation singulière , mais où tombent pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un sol dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philosophes , qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Sages de la rue des *Lombards* , & du Caffé de *White*.

Tout amoureux qu'étoit *Jones* , tout transporté qu'il étoit de l'espérance de revoir sa *Sophie* , il sentit pourtant , dans le courant de la journée , que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. *Partridge* fit aisément cette découverte , & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés , concernant le billet de banque. Il eut même assez de courage , en s'apercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre , pour hasarder encore quelques conseils mesurés , touchant la pressante nécessité de retourner chez M. *Alworthy*.

O *Partridge* ! s'écria *Jones* , tu

ne peux voir ma fortune dans un point de vûe plus désespéré , que je ne la voi moi-même ; & je commence à regretter avec douleur , d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement , pour suivre un malheureux banni ! Quitte-moi , mon ami ; va , retourne dans ta maison , c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense , tu as même souffert pour moi ; plutôt au Ciel , que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse , prends le porte-manteau que nous avons laissé chez toi , vends tout à ton profit , je te le donne , en attendant (mais dois-je l'espérer !) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent dits d'un ton si vrai & si pathétique , que *Partridge* , qui parmi ces défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur dur , fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître , & surtout dans l'adversité , il recommença les instances les plus pres-

santes , pour l'engager à retourner dans le Comté de *Somerset*. Au nom du Ciel , Monsieur ! daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir. Que voulez-vous faire ici ? sans argent , sans crédit , sans amis , comment vivre ? je ne vous quitterai jamais : non ! partout où vous puissiez aller , quelque parti que vous preniez , je ne vous quitterai jamais !..... mais de grace songez..... songez Monsieur , que votre intérêt seul , & que la raison même vous ordonnent , vous forcent de partir au plutôt !.....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit , répondit *Jones* , combien de fois faut-il te répéter , que je n'ai point d'asile ? Si j'avois quelque espérance que les portes de *M. Alworthy* , pussent encore m'être ouvertes , attendrois-je , hélas ! que la misère me forçât de revoler chez lui ? quel obstacle , grand Dieu , quelle terreur pourroit me retenir un instant , ou m'empêcher d'aller tom-

ber à ses genoux ? mais , hélas ! il m'a banni..... & pour jamais de sa présence..... ô *Partridge* ! je me rappelle encore ces mots..... c'étoit en me donnant une somme d'argent , qui certainement devoit être considérable..... ses derniers mots , furent..... *ma résolution est prise : à compter de ce jour , je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici , la douleur ferma la bouche à *Jones* , & la surprise à *Partridge*. Ce dernier , recouvra pourtant la parole ; & après quelques légers préliminaires , où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux , il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçue de *M. Alworthy* , & de ce qu'étoit devenu cet argent.

On le satisfit pleinement sur ces deux points ; & *Partridge* étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples Commentaires , lorsqu'un domestique vint avertir *Jones* , que *M. Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès

Dès que nos deux jeunes gens furent prêts pour le bal , & que M. *Nightingale* eut donné ses ordres pour des chaises à porteurs , M. *Jones* se vit accablé d'un nouvel embarras , qui paroîtra peut-être ridicule à quelques uns de nos Lecteurs. C'étoit de sçavoir , où trouver un *Sheling* ! mais , si ces mêmes gens ont la bonté de réfléchir un instant , sur ce que la difficulté d'en trouver mille , dix ou vingt mille si l'on veut , pour satisfaire une fantaisie , leur a causé d'inquiétudes & de peines , ils se formeront peut-être une idée de ce que M. *Jones* a dû souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin , pour la première fois , à s'adresser à *Partridge* , très-resolu pour l'avenir , à quelque extrémité qu'il dût se voir réduit , de ne plus exposer le pauvre homme à rien avancer pour son compte.

Il est vrai , que depuis peu de jours , soit que *Partridge* eût envie que le billet de banque fût négocié , soit qu'il imaginât que la famine

pourroit chasser son maître de Londres, il avoit cessé de lui faire offre de sa bourse.

C H A P I T R E VII.

J O N E S au Bal.

N Os Cavaliers arriverent enfin dans ce Temple, où M. *Heydegger*, * ce grand Prêtre des plaisirs d'Angleterre, ainsi que les anciens Prêtres du Paganisme, annonçoit toujours la présence d'une Divinité, que l'on n'y trouvoit jamais.

M. *Nightingale*, après avoir introduit *Jones*, ne lui tint pas longtemps compagnie : une femme masquée qu'il rencontra, au second tour, s'empara de son bras. Adieu, dit-il, mon ami : vous êtes bien ici ; travaillez maintenant pour votre compte.

* Entrepreneur du Bal public de Londres.

Jones avoit dans la tête , que *Sophie* devoit être au Bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gaieté que les lumières , la Musique , & la nombreuse Compagnie , que bien des gens imaginent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes, qui par la taille , ou par la marche , pouvoient ressembler à *Sophie*. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant , dans la vue de s'attirer une réponse qui pût décéler cette voix , qu'il étoit bien sûr de ne pas méconnoître. *Quoi ! vous me connoissez ?* disoit celle-ci , *je ne vous connois pas* , disoit celle-la ; *Vous êtes un impertinent*, s'écrioit l'autre : de plus polies enfin , lui parloient très-humainement , mais leur voix n'étoit pas celle de *Sophie*.

Tandis qu'il s'entretenoit avec une de ces dernières , une Dame , en *Domino* , lui dit , en le poussant , si vous vous amusez plus long-tems avec tout ce bagage ,

J'en informerai *Miss Western*.

A ce nom, *Jones* abandonnant tout, courut après la Dame au *Domino*, en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer, s'il étoit vrai qu'elle fût dans la salle.

La Dame, qui marchoit toujours, gagna le fond du dernier cabinet, où sans répondre à *Jones*, elle se jetta sur un siège, en s'écriant, qu'elle étoit excédée de fatigue !... Notre Héros prit place à côté d'elle, & redoubla la vivacité de ses instances, jusqu'à ce que l'inconnue ouvrant enfin la bouche, lui dit froidement, je croyois plus de discernement à M. *Jones* ; & je n'eusse pas crû, qu'aucun déguisement pût lui dérober sa Maîtresse.... Elle est donc ici, Madame ? s'écria *Tom* en se levant... doucement, Monsieur, parlez plus bas, répliqua la Dame, on peut nous observer !... Je vous jure, sur mon honneur, que *Miss Western* n'est point ici.

Jones alors, se jettant sur la main

du Masque , épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce que l'on aime a de plus pressant & de plus tendre , pour sçavoir où étoit sa *Sophie*. Mais il parloit en vain : on feignoit même de ne pas l'écouter.

Ce n'étoit pas la peine , Madame , dit-il d'un ton piqué , de me donner avant-hier un rendez-vous , pour déloger le lendemain : malgré le déguisement de sa voix , je connois la *Reine des Fées* ; & Madame *Fitz-Patrik* est un peu trop cruelle de se réjouir si long-tems aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée , répondit la Dame , je conserverai la même voix , de crainte d'être reconnuë par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pu penser , mon beau Monsieur , que j'aimasse assez peu ma cousine , pour vous servir dans une intrigue dont la fin ne peut que causer sa ruine , & peut-être la vôtre même?.. Que dis-je ? dussiez-vous être assez in-

juste pour avoir conspiré sa perte ; la croyez-vous , après avoir eu le tems d'y réfléchir , assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vû l'abîme où vouloit la plonger un ennemi , bien plutôt qu'un Amant ?

Hélas ! Madame , lui dit *Jones* , que vous connoissez peu mon cœur , en m'appellant l'ennemi de *Sophie* !

Mais , celui qui veut ma perte , répliqua la Dame , ne sçauroit être mon ami , je pense ? Non , Monsieur ; ma cousine n'a rien à espérer , que de la bonté de son pere : c'est-à-dire fort peu de chose , si elle ne se hâte pas de regagner son amitié . . . Vous le connoissez ; vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Tom jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur *Sophie* ; qu'il souffriroit mille morts , plutôt que de ne pas sacrifier ses propres desirs à la gloire & aux intérêts de son Amante. Je sçais trop , je connois trop , dit-il , l'énorme distan-

ce que le Ciel a mise entre elle & moi : j'avois résolu , depuis long-tems, d'abandonner jusqu'à l'espoir même ; mais certaines raisons , que je ne puis vous confier , m'ont fait souhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu... Non , Madame , s'écria-t'il en soupirant , mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées , qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien , sur la terre , que je ne sacrifiasse pour posséder *Sophie* , exceptez *Sophie* elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime des vertus de la Dame masquée ; & quoique , probablement , elle doive peut-être bientôt justifier une partie de ce que l'on en pense : il est pourtant certain , que la noblesse des sentimens de *Jones* , fit sur elle une très-forte impression , & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

L'entrevois, dit la Dame , après
C iiij

avoir rêvé quelques momens , que vos prétentions passées sur *Sophie* , naissent moins de votre présomption , que de votre imprudence. Les jeunes gens ajouta-t-elle , ne peuvent cependant jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition dans un jeune homme , & je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi , je connois les femmes ; & je suis convaincuë qu'il en est... Mais, ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme , que je connois à peine ? & dont la conduite , à mon égard , doit me plaire si peu ? . . .

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions, étoient droites, disoit-il, avec feu ; & il n'imaginoit pas , que la Dame dût s'offenser de ce qu'il avoit dit sur le chapitre de *Sophie*..... j'en suis très-convaincue , répondit-elle ; mais se peut-il que vous connoissiez assez peu les femmes , pour igno-

rer que l'affront le plus sensible à pour elles , est de les entretenir trop longtems de la passion qu'ou ressent pour une autre ? Si la *Reine des Fées* n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie , elle ne se fût en vérité pas avisée de vous donner un rendez - vous ici.

Tom ne s'étoit jamais senti moins échauffé , que dans cet instant ; cependant la politesse & la galanterie envers les Dames , étant aussi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité , il se feroit cru aussi méprisable , en refusant un cartel amoureux , que s'il s'étoit agi d'un rendez-vous pour se battre. Mais il y avoit plus ici : son amour même pour *Sophie* lui faisoit une nécessité de ne pas risquer de déplaire à une personne qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Frappé de cette idée , il commençoit à répondre avec vivacité

aux derniers propos de l'inconnuë, lorsqu'un Masque vêtu en vieille, vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carrière à leur mauvaise langue, en disant impunément des vérités; de ces bonnes ames enfin, qui ne trouvent de plaisir qu'à troubler ceux d'autrui. La vieille, ayant apperçu de loin notre ami *Jones*, avec sa Dame masquée qu'elle connoissoit très-bien, en grande conférence dans un coin reculé, s'étoit hâtée de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir, par la piquante malignité de ses attaques, elle les déterroit partout où ils cherchoient à l'éviter, lorsque *M. Nightingale*, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami, appella la maudite vieille, & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différens tours & détours que *Tom* fit dans le Bal avec sa Dame, il s'apperçut qu'elle

le parloit à nombre de personnes, avec la même aisance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité, Madame, lui dit-il, il faut avoir un discernement singulier, pour reconnoître tant de gens sous le masque ?

Bon ! lui dit-elle, rien n'est si insipide & si *enfant*, que le déguisement des gens d'une certaine condition. Ici, nous nous connoissons tous aussi parfaitement, dès le premier coup d'œil, qu'au Cours, ou dans une assemblée : aussi, ne verrez-vous pas une femme, ayant quelque rang dans le monde, converser avec aucun masque, s'il n'y fait certaine figure, ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref, le brillant de cette assemblée, est composé de gens qui n'y viennent, à proprement parler, que pour ce qu'on appelle, *tuer le tœms* ; & qui s'en retirent sou-

vent aussi ennuyés , que du plus long sermon. Au fond , cela n'est pas fort amusant : je commence même à me fatiguer ; & si je m'y connois , vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez , que je ferois un bel acte de charité , si je m'en retournois tout à l'heure au logis !

Je n'en connois qu'un autre qui pût être aussi méritoire , s'écria *Tom* , avec chaleur ; ce seroit de permettre que je vous y accompagnasse.

En vérité , reprit la Dame , il faut que vous ayez d'étranges idées , pour augurer , sur une connoissance aussi légère , que je sois femme à vous recevoir chez moi , & qui pis est à cette heure-ci ! Attribueriez - vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine , à quelque autre motif ? Et regarderiez-vous cette entrevue , concertée de ma part , à peu près comme un rendez-vous tirant à conséquence ?

M. Jones est apparemment déjà fait aux conquêtes soudaines !

Je n'y suis point accoutumé ;
Madame répondit-il , sans se déconcerter : mais , puisque vous enlevez mon cœur par surprise, tout le reste est à vous.

Ces mots partirent avec tant d'action , que la Dame , après l'avoir prié de se modérer , de peur que leur air familier ne fût trop remarqué , lui dit , qu'elle alloit souper chez une de ses amies , où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la suivre. Il est vrai , ajouta-t-elle , d'un ton un peu plus radouci , que mon amie n'est pas méchante : mais, au fond, que n'auroit-elle pas droit de penser ? si.... non , Monsieur , de grace , ne me suivez pas , je vous en prie ! vous me mettriez , en vérité , dans le cas de ne sçavoir que devenir... n'en parlons plus... Adieu.

La Dame alors sortit du Bal ; & Jones , malgré toute la sévérité

des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour ne pas balancer à la suivre. Mais, le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé, pour se rendre au Bal, vint encore une fois le désespérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne pour en emprunter ! Son courage surmonta cette difficulté : il aim mieux s'exposer à tous les brocards des Porteurs, & aux mauvaises plaisanteries des Spectateurs subalternes, en suivant à pieds & en *Domino*, la chaise de sa Dame, que de risquer peut-être de ne la plus revoir. Heureusement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts présens, pour songer à le suivre : sans quoi, son cortège eût, sans doute, été très-complet.

La Dame descendit dans une rue peu éloignée du *Carré d'Hannovre*. La porte s'ouvrit au premier coup de marteau ; elle y entra avec sa chaise ; & *Tom*, sans

autre cérémonie , lui présenta la main , & monta l'escalier avec elle.

L'inconnue , en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé , débuta , sans se démasquer , par paroître surprise , ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit manquée à sa parole. Elle marqua , l'instant après , quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec *Jones*..... Que dira-t-on , Monsieur s'écria-t-elle , ou plutôt que ne dira-t-on pas , si l'on vient à sçavoir une aventure de cette espèce ? & qui , jamais , eût pû m'en soupçonner !....

Jones, sans trop s'amuser à répondre , devint bientôt si importun , que le masque , dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire , tombant tout à coup de lui-même , offrit aux yeux de notre Héros , non pas Madame *Fitz-Patrick*, mais *My lady Bellaston* en personne.

Il paroît assez inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation , où il ne se passa rien que de

très-ordinaire en pareilles circonstances , & qui dura pourtant , depuis deux , jusqu'à six heures du matin. Mais le Lecteur n'a besoin de sçavoir , que ce qui tend au bien de notre histoire : c'est à-dire , que la Dame promet à *Jones* de faire tous ses efforts pour déterrer l'azile de *Sophie* , & pour lui procurer une entrevue avec elle , sous condition expresse qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté , sans oublier un autre rendez-vous pour le soir même , & au même endroit , nos gens se séparèrent. La Dame retourna à son Hôtel , & *Tom* à sa chambre garnie.

CHAPITRE VIII.

Scène douloureuse.

J*Ones* , après s'être reposé quelques heures , fit appeller *Partridge* ; & lui remit en main un billet de banque de cinquante livres.

Sterlin , avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vuë , les yeux du Pédagogue s'enflâment ; la surprise , & la joie , n'éclaterent jamais avec plus de vérité.

Cependant , dès qu'il put réfléchir , il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu favorables pour son Maître. L'idée du Bal , du déguisement dans lequel il étoit parti & revenu , son absence de la maison pendant la nuit entière , tout contribua à intriguer *Partridge* un peu plus qu'il n'eût désiré. Avoit-il tant de torts ? .. le Lecteur lui-même , à moins qu'il ne soupçonnât *Lady Bellaſton* d'avoir été généreuse , ne feroit-il pas à peu près du sentiment de ce bon homme ?

Hâtons - nous donc de justifier *M. Jones* , & rendons justice à la libéralité de la Dame , qui , quoique peu disposée pour les charités vulgaires , n'étoit cependant pas absolument dépouillée de cette vertu Chrétienne.

ne ; & qui pensoit (très - sensément , je crois) qu'un jeune homme de mérite , sans un misérable *Shelling* dans sa poche , n'étoit pas un objet indigne de sa pitié.

M. Jones , & *M. Nightingale* , étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame *Miller* , leur Hôteffe. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table , dans la salle à manger , où ayant trouvé les deux Demoiselles , ils attendirent vainement la mere , depuis trois heures , jusqu'à cinq. Enfin , elle arriva ; mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la pressa , avec autant de vivacité que d'inquiétude , d'en dire le sujet. Plus d'un soupir précéda sa réponse , & les bons cœurs n'en furent pas surpris.

Je suis mortifiée , Messieurs , dit-elle , de vous avoir si longtems fait attendre : vous me pardonnerez peut-être , & j'ose même l'espérer !... je viens de chez une parente , qu'on m'a dit être en couche , & qui demeure à six mille de Londres.....

quel exemple pour les jeunes gens ; qui font des mariages indiscrets ! dit-elle , en regardant douloureusement ses deux filles. Sans un peu de fortune , il n'est point de bonheur dans ce monde. O *Nancy* ! comment pourrai-je peindre la triste situation où j'ai vû ton infortunée cousine ? Elle est accouchée depuis huit jours , au plus : il fait bien froid ! je l'ai trouvée , dans une chambre vaste , sans rideaux à son lit , sans feu dans sa chambre , & sans rien dans la maison pour en faire. Son second fils , cet aimable petit enfant , que tu connois , est dangereusement malade , à côté d'elle : car il n'est qu'un seul lit dans la maison. Pauvre petit *Tommy* ! je crois , *Nancy* , que tu ne verras plus ton petit homme , il est dans un trop triste état. Les autres enfans se soutiennent : mais je crains que *Moly* ne soit bientôt victime de son bon naturel ; elle n'a que treize ans , M. *Nightingale* ! & je ne vis jamais de garde plus laborieuse ni plus attentive : le sommeil n'est plus

fait pour elle : tout roule sur ses soins ; & ce qui m'étonne le plus , dans cette jeune créature , c'est qu'on la voit aussi tranquille , & le visage aussi riant, quand elle approche de son pere , que si son sort étoit heureux!..... je l'ai vuë cependant , j'ai vu la pauvre enfant se retourner de tems en tems pour dévorer ses larmes, & les dérober à sa mere.....

Ici , Madame *Miller* , qui ne commandoit plus aux siennes , fut obligée de s'arrêter , & vit des cœurs aussi sensibles que le sien. Elle se remit cependant , & poursuivit ainsi.

La mere , à travers tout ce que sa situation a de déplorable , montre une fermeté sans exemple : le péril de son fils , est le seul objet qui la touche. Elle tente pourtant de déguiser ses allarmes , pour ne pas accabler son époux. Mais , sa douleur trahit tous ses efforts. C'est son enfant chéri qu'elle va perdre ! Tout , en elle , annonce une mere.

Non, je ne fus de ma vie plus émuë, que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux (qui touche à peine à sa septième année) tandis que sa mere le baignoit de ses larmes, la supplier de ne point s'affliger..... Non, maman, s'écrioit-il, non je ne mourrai pas : le Seigneur, j'en suis sûr, ne fera point mourir *Tommy* : le Ciel est beau, vous me l'avez dit mille fois ; mais j'aime mieux mourir de faim auprès de vous, que d'aller là..... Pardonnez, Messieurs ! (dit encore une fois la bonne femme, étouffée par ses larmes) je ne saurois tenir à tant de tendresse, à tant de sensibilité, dans un enfant.... hélas!... c'est cependant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute, avant qu'il soit deux jours, il ne craindra plus les misères du monde. Le pere est un objet bien plus digne de compassion. Epoux infortuné ! J'ai crû voir en lui l'image de l'hor-

reur : ses regards sont ceux d'un mort , plutôt que d'un vivant. O Ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux , en mettant le pied dans sa chambre. Le pauvre homme étoit derrière l'oreiller , soutenant à la fois sa femme & son fils. Une veste légère étoit tout son habillement : son habit étendu sur le lit des deux malades , suppléoit au défaut de couvertures..... Lorsqu'il s'est levé , pour me recevoir , à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous M. Jones ? c'étoit , il n'y a pas un mois , le plus bel homme qu'on pût voir : M. *Nightingale* le connoît. Aujourd'hui , ses yeux noirs & cavés , son tein livide , son horrible maigreur , me l'ont rendu méconnoissable. Affaîssé sous le poids du malheur , du froid , des besoins , & des objets intéressans qui l'environnent , sa femme en vain le supplie de manger..... il m'a dit en secret..... il m'a dit..... puis-je , hélas , vous le répéter ? il m'a dit , qu'il ne pou-

voit se résoudre à manger le pain dont alloient manquer les enfans ! Et cependant, le croirez-vous, Messieurs ? dans cet abîme de misère, sa femme a d'aussi bons bouillons, que s'ils nageoient dans l'abondance : je l'ai goûté, je n'en vis jamais de meilleur !... c'est un Ange, dit-il, qui l'a mis en état de procurer ce secours à sa femme. J'ignore ce qu'il entend par là : car, j'étois si troublée, qu'il ne m'a pas été possible de m'informer de rien.

Voilà, Messieurs ce que j'ai vu ; & c'est l'amour qui fit ce mariage : c'est l'amour qui a uni deux Mendiens ensemble. Je puis dire, pourtant, qu'on ne connut jamais d'époux plus fidèles & plus tendres ; mais à quoi sert cette tendresse mutuelle, qu'à les rendre plus malheureux encore ?

En vérité, Maman, s'écria *Nancy*, qui s'essuyoit les yeux, j'avois toujours regardé ma cousine *Anderson*, comme la plus plus heureuse femme que je connusse. Je n'ai même jamais rien vu

dans leur maison , qui ressembloit à la misère ; & vous venez de me percer le cœur !
 O ma fille ! répondit la mere , cette digne & vertueuse épouse s'est toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des besoins de sa famille : ils ne connurent jamais l'aisance ; mais la cause de leur ruine , aussi subite que totale , vient d'un frere ingrat & cruel. Le pauvre *Anderson* s'étoit rendu caution pour lui , dans une affaire : le perfide a souffert que l'on enlevât tout , que l'on vendît tout chez son frere , la veille même des couches de sa femme. Il m'avoit écrit, dès le jour même, par l'un des Huissiers qui étoit en garnison chez lui. Cet infâme a gardé la lettre. Que n'aura pas pensé ce malheureux , en voyant passer huit jours entiers , sans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas sans émotion , ni sans douleur , que *Tom* avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini ,
 que

que tirant Madame *Miller* dans une chambre voisine , & lui présentant sa bourse où étoient les 50 livres sterling , il la pria de prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda *Jones* en cet instant, ne sçauroit se décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espece d'agonie..... Juste Ciel ! s'écria-t'elle , est-il une telle ame au monde ? & revenant par degrés à elle-même : oui, dit-elle, en soupirant, j'en connois encore une ; mais il n'en est point d'autre.

J'espère , Madame , lui dit *Jones* , que les sentimens d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui, surtout, qui nous porte à secourir à si peu de frais nos semblables , ne me paroît pas du tout étonnant.

Madame *Miller* , après avoir pris dix *Guinées* , malgré les instances de *Jones* pour qu'elle en prît davantage , lui dit qu'elle

avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens ; & qu'elle feroit enforte que les bienfaits de Monsieur *Jones*, leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils rentrèrent dans la salle à manger , où M. *Nightingale* parut s'intéresser beaucoup au sort de tant de malheureux , qu'il connoissoit , & qu'il avoit vus plus d'une fois chez Madame *Miller*. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui , lâcha beaucoup d'imprécations contre le frere de M. *Anderson* , & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas , par exemple , dit-il à Madame *Miller* , les recommander à Monsieur *Alworthy* ? Ou bien , que penseriez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances ? Pour moi , je donnerai volontiers une *Guinée*...qu'en dites-vous , Madame ?

L'hôtesse ne répondit rien ; & Nancy , à qui sa mere avoit déjà fait part de la générosité de M. Jones, devint pâle & quitta la chambre.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoit secrètement indisposée contre Monsieur *Nightingale*. Car , dût-il avoir sçu ce que *Tom* avoit donné , il n'étoit point tenu de suivre cet exemple ; & j'en connois mille , qui en pareil cas , n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit M. *Nightingale*, qui voyant qu'on ne lui demandoit rien , laissa tomber ses offres , & changea de conversation.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

TOm revit le soir Mylady *Belaston* , & eut encore un long tête-à-tête avec elle : mais ,

Dij

attendu qu'il roula sur les mêmes matieres que ci-devant , nous nous dispenserons d'en rendre compte.

La vraie dévotion , pour être excitée , n'a pas besoin d'images , & il en est d'un genre qui ne fut jamais de mon goût. Plût au Ciel , par exemple , que l'on couvrît pour jamais du plus épais rideau presque toutes celles qui depuis peu nous arrivent de France ; Éternelles & plattes copies d'un excellent original , assez modeste cependant , pour ne s'être présenté lui-même que sous le titre d'imitateur d'un prétendu Peintre étranger.

Tom aspirait , de plus en plus , après l'instant de revoir sa *Sophie* ; & voyant peu de vraisemblance , après quelques autres entrevuës avec *Lady Bellafton* , d'y parvenir par son moyen ; s'appercevant même au contraire , que la Dame ne pouvoit sans quelque aigreur entendre prononcer le nom de cette Demoiselle , il résolut d'essayer une autre méthode.

Il ne doutoit pas , que *Lady Bellaſton* ne ſçût où étoit *Sophie* : il jugea , affez raifonnablement , que quelqu'un des domeſtiques de cette Dame devoit être dans ſa confiance. Ainſi , *Partridge* eut ordre de faire connoiſſance avec eux , pour tâcher de les faire jaſer.

Il eſt peu de ſituations plus pénibles & plus embarrasſantes que celle où ſe trouvoit alors le pauvre *Tom*. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir *Sophie* ; indépendamment des craintes qu'il avoit de la déſobliger , attendu ce que lui avoit dit *Milady Bellaſton* des dernieres réſolutions de cette fille , il avoit encore à combattre un ſcrupule , que toute la puiffance de ſa chere Maîtreſſe , l'aimât - elle cent fois plus que jamais , ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit , d'avoir mis cette fille dans le cas d'être deſhéritée par ſon pere : conſéquence preſque inévitable d'une fuite , que *M. Weſtern* ne pouvoit regarder que comme concertée

avec un amant odieux ; auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonât jamais.

Ajoutons à ceci , les diverses obligations qu'il avoit à *Lady Bellaſton* , dont l'extrême tendreſſe , que nous ne pouvons plus cacher , avoit accumulé ſur lui mille bienfaits. Car , nous avons beau faire , il faut le dire , *Tom* n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui , ni ne s'étoit vû plutôt porté par la fortune au plus haut degré de ſa rouë.

Notre Héros , nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois , étoit reconnoiſſant : mais *Lady Bellaſton* , malgré tous les ſecours de l'Art , n'étoit plus jeune , & même dès longtems , avoit preſque ceſſé d'être aimable. *Tom* ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſécret motif des libéralités de la Dame : la néceſſité l'avoit contraint de les accepter , il eſt vrai : mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat.

Que d'objets pour ses réflexions !

Tandis qu'il s'y livroit tout entier , il reçut ce Billet.

Un très-ridicule , mais très-fâcheux contretens , ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai , s'il est possible , d'ici à demain un autre endroit. En attendant , adieu.

A peine y avoit-il une heure que Tom avoit lu ce Billet , lorsque le même Porteur lui remit celui-ci.

J'ai réfléchi depuis ma lettre , & j'ai changé d'avis ; cela ne vous surprendra pas , si vous connoissez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir ; & quelle qu'en soit la conséquence , à vous voir chez moi. Rendez-vous-y , à sept heures précises : je dîne en Ville ; mais je serai pour lors à la maison. Je trouve , qu'un jour , pour un cœur qui aime bien , est mille fois plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si par hazard , vous arrivez quelques momens avant moi , ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre , plut moins à *Tom* , que la premiere. Il venoit de promettre à M. *Nightingale* , d'aller à la Comédie avec lui , & s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher ; & la reconnoissance l'emporta sur le plaisir.

Mais , avant que nous conduisions *Jones* chez la Dame , justifions-la , en deux mots , de l'imprudence d'avoir attiré son Amant dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord , la Maîtresse du logis où nos Amans se voyoient en secret , s'étant , tout à coup , avisée de devenir dévote , avoit signifié assez durement à *My lady* , qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment , que *Lady Bellafton* avoit écrit à *Jones*.

Ayant ensuite réfléchi , elle s'étoit souvenu que *Sophie* n'avoit pas encore été à la Comédie , & que si ce spectacle se trouvoit ce jour-là de son goût , la maison seroit libre , au moins pendant trois

heures. *Sophie*, s'étoit prêtée à la proposition ; on lui avoit trouvé une compagne ; Mesdames *Etoff* & *Honora* avoient été chargées de commissions en Ville ; & *My lady* s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à *Jones*, avant que de sortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier assez éloigné du sien.

CHAPITRE X.

*Qui, quoique court, peut être
attendrissant.*

Monsieur *Jones* étoit habillé ; & prêt à se rendre chez *My lady Bellafton*, lorsque Madame *Miller* vint le supplier de descendre, pour prendre une tasse de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme, qui l'avoit précédé en descendant, lorsqu'elle se hâta de lui présenter un Étran-

ger , en lui disant , avec la plus vive effusion de cœur. . . . *M. Jones* ! voila mon cousin , qui vient avec transport , remercier son généreux bienfaiteur , & le sauveur de sa famille !

Cet homme avoit à peine continué le compliment que *Madame Miller* avoit si obligeamment commencé , que *Tom* & lui s'étant regardés fixement , marquerent à la fois la plus grande surprise. La voix manqua d'abord à l'Étranger , qui se laissant tomber sur une chaise , ne put articuler que. C'est lui ! c'est lui - même. J'en suis trop convaincu ! . . .

Ciel ! que veut dire ceci ? s'écria *Madame Miller* , mon cousin se trouve-t-il mal ? vite , de l'eau , vite , qu'on le secoure ! . . . n'est-il aucunes liqueurs dans la maison ? . . .

Ne vous effrayez point , *Madame* , lui dit *Jones* : vous me voyez aussi ému que lui. cette rencontre imprévue nous

frappe également.... Votre cousin ne m'est pas inconnu, Madame. Vous le connoissez? s'écria Madame Miller..... Dieu, que cela est heureux!

Oui, je le connois, répéta *Jones*, & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer quiconque affronte tout, pour rendre la vie à sa femme & à ses enfans, puissai-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la dernière adversité!

O généreux jeune homme! s'écria Madame Miller..... Oui, sans doute, le pauvre malheureux a tout risqué..... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ses malheurs l'eussent enterré.

Ma cousine, s'écria l'Étranger, en reprenant ses sens, voilà l'Ange secourable dont je vous parlois hier!.. c'est lui, qui avant que je vous visse, a sauvé mon épouse, l'a tirée des bras de la mort, à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entiere de périr dans l'horreur des

besoins. Vous possédez chez vous le plus digne , le plus brave , le plus humain de tous les hommes... Ô , ma chere cousine ! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu !.....

Arrêtez ! s'écria vivement *Jones* , craignez de dire un mot de plus , je vous en prie ; & s'il le faut , je vous l'ordonne..... si le peu que vous avez reçu de moi , a soulagé votre famille , jamais plaisir ne me coûta si peu.

Ah , Monsieur ! s'écria *Anderson* , (car on n'a probablement pas douté que ce fût lui-même) ah , Monsieur , que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment , je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit , vous avoir informé de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu , par vos bontés..... mes enfans ont maintenant un lit..... ils ont.....

que mes remerciemens ne peuvent-ils être éternels !.... ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri , mon épouse est hors de danger , & je suis heureux. Graces , graces entieres à vous , Monsieur ! & à ma cousine , la meilleure de toutes les femmes ! Oui , j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi.... oui , mon épouse verra son Bienfaicteur , & lui marquera sa reconnoissance..... mes enfans même goûteront ce bonheur , & joindront leurs vœux innocens aux nôtres..... leurs jeunes cœurs , réchauffés par vos soins , seroient maintenant, sans vous, aussi froids que la glace !.....

Tom , avoit déjà essayé d'empêcher *M. Anderson* d'aller trop loin : mais les mouvemens de son propre cœur étoient en cet instant si violens , qu'ils lui coupoient la parole. *Madame Miller* entreprit à son tour de le remercier aussi , tant en son propre nom , qu'en celui de son cousin ; & finit par s'écrier , qu'un cœur aussi noble ,

aussi bon , aussi humain , ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé , dès ce monde.

Ah ! je le suis déjà , répondit *Jones* : cette aventure , & l'estime de Monsieur , font naître en moi des sentimens mille fois plus flatteurs que je n'en ressentis jamais. Si l'histoire de ses malheurs eût dû toucher un barbare , quel plaisir pour moi de penser , que j'ai été assez fortuné pour y faire un personnage supportable ! s'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux , je les plains bien sincèrement : ils sont privés d'un sentiment délicieux , dont toutes les passions réunies ensemble , & satisfaites à la fois , ne peuvent leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant , l'heure du rendez-vous de *Jones* étant arrivée , il se vit forcé de prendre congé de M. *Anderson* ; mais non pas , sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur , avec promesse de saisir la première occasion où

ses affaires lui permettoient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Tom entra dans sa Chaise , fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir , sans horreur , sur le sort affreux qui menaçoit cette famille , si plus attentif à la voix de la justice austère , qu'à celle de la pitié , il eût usé sur le grand chemin , avec *M. Anderson* , des droits du plus fort.

C H A P I T R E X I.

Surprise pour le Lecteur.

M Onfieur *Jones* , arriva chez *My lady Bellaſton*, avant elle. Cette Dame , comme nous l'avons dit , avoit dîné dans un quartier éloigné du ſien , & ſ'y trouvoit arrêtée plus qu'elle n'eût voulu , par quelques contretens , toujours cruels pour les perſonnes dans la

situation où elle se trouvoit alors. *Tom*, suivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de *My lady*, où il n'avoit point passé deux minutes, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup brusquement, lui montra.... *Sophie* elle-même.

Elle avoit quitté la Comédie, avant la fin du premier Acte, effrayée du tapage des deux caballes différentes, l'une pour *damner*,* l'autre pour applaudir une Pièce nouvelle, dont elle n'avoit pu saisir un mot. Un jeune Cavalier l'avoit, heureusement pour elle, aidée à regagner sa chaise.

Comme *Lady Bellaſton* lui avoit dit, qu'elle ne rentreroit que tard, *Sophie*, comptant ne trouver personne dans l'appartement de la Dame, y étoit entré d'emblée; &, sans regarder dans les côtés de la chambre, avoit été se mettre devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc, qu'après lui avoir aidé à réparer

* C'est le terme en Angleterre.

le petit désordre de sa coëffure ; que la glace lui montra , dans un coin , une statuë qui ressembloit à *Jones*. Le premier mouvement de *Sophie* fut de courir & de vérifier la vision . . . Un cri terrible , ayant suivi la certitude , *Tom* eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La Peinture des regards , & des pensées de ces deux amans , est au-dessus de ma capacité. Si l'on peut juger , par leur silence mutuel , que leurs sentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté d'expression , j'imagine qu'il ne se fit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux - mêmes. Le malheur est , que peu de mes Lecteurs , ont peut-être été assez amoureux , pour sentir , par leurs propres cœurs , ce qui dut se passer alors dans celui de nos deux Amans !

Après un moment si théâtral ; *Jones* , avec une voix tremblante , dit . . . j'apperçois , Madame , que vous êtes surprise surprise ! répondit *Sophie* : ô Ciel ! si je le

fais : Je doute presque encore, que vous foyez ce que vous paraissez être..... Ah , ma chere *Sophie* ! pardon , Madame , si j'ose encore , pour la dernière fois , vous appeler ainsi : oui, je suis ce malheureux *Tom* , que la fortune , après tant de traverses , conduit enfin à vos genoux. O ma *Sophie* ! si la millième partie de mes tourmens étoit connuë de vous , si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche..... Eh , qui , donc cherchiez-vous , M. ? interrompit *Sophie* , après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelles , s'écria *Jones* , pour me faire une pareille question ? ai-je besoin de vous apprendre , que c'est vous seule, que c'est *Sophie*, que je cherchois ? ... moi ? M. *Jones* a donc apparamment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le feroit peut-être pour d'autres , dit-il , en lui remettant le porte-feuille ; j'espere que vous le trouverez en même état , que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorsque *Tom* l'interrompit ainsi. . . . Ne perdons pas, je vous en supplie, les précieux momens que la fortune nous envoie.... O ma *Sophie* ! s'écria-t'il, en se jettant à ses pieds, laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon. . . votre pardon, Monsieur ? pouvez-vous l'espérer, après tout ce qui s'est passé ? après tout ce qui m'est revenu ?..... Je sçais à peine, répondit *Jones*, ce que je veux vous dire : hélas, je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez ! ah, Madame ! bannissez, à l'avenir, bannissez jusqu'à la pensée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre souvenir de mes malheurs, pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, pensez à mon néant, pensez combien je vous méritois peu ; & que le souvenir d'*Upton*, me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce discours, étoit pâle & tremblante,

ses yeux étoient fixés sur son Amant, son cœur étoit brisé; mais au seul mot d'*Upton*, ses joues se colorèrent; ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lancèrent tout-à-coup sur *Jones* tout ce que le dédain & le mépris ont de plus accablant.

Tom entendit bien leur langage; il en fut pénétré.... Ah, *Sophie*! unique objet de ma tendresse! pouvez-vous me haïr, pouvez-vous me mépriser, à cet égard, plus que je ne le fais moi-même? Soyez pourtant assez juste, pour croire que mon cœur, quelque coupable que je sois, ne vous fut jamais infidèle. Lui seul, n'eut point de part à mon égarement: il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'espoir que j'eusse de pouvoir vous posséder un jour, d'être même assez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chère *Sophie* l'a toujours rempli tout entier: nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse; mais

quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous , celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne , par aucun endroit , d'un attachement sérieux. Daignez m'en croire , adorable *Sophie* : je ne l'avois jamais vue , que ce jour même ; & je n'ai jamais compté , ni désiré de la revoir.

Sophie , au fond du cœur , étoit charmée de l'entendre parler ainsi : mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant..... Pourquoi , dit-elle , M. *Jones* se défend-t'il , lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine , je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes , d'un genre un peu moins pardonnable.

Qui sont ils ? Madame , qui sont-ils ? s'écria *Tom* , en frémissant , & la pâleur sur le front. (il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec *Mylady* !)

O Ciel ! s'écria-t'elle , comment est-il possible , comment permettez-vous , que tout ce que

L'humanité a de plus noble & de plus méprisable , se trouve dans un même cœur ? ah , Monsieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre , à qui l'honneur ne fût pas inconnu ? quoi ! voir mon nom prostitué partout , dans les auberges , dans les cabarets , parmi la plus vile canaille ! se vanter , de m'avoir attendrie ; trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent ; & n'avoir , pour confidens , que la lie , que le rebut d'une Province entière.... ah Dieu !

Rien n'égalait la surprise de *Tom* , en écoutant de si cruels reproches ; mais , sûr de son innocence , quant à ce point , il étoit moins embarrassé de se défendre , que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems , pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de *Sophie* , qu'à l'intempérance de langue de *M. Partridge* ,

dans toutes les auberges de la route ; & d'autant plus , que *Sophie* lui avoit fait entendre , que tous ces propos lui avoient été rapportés par les Aubergistes , & leurs femmes.

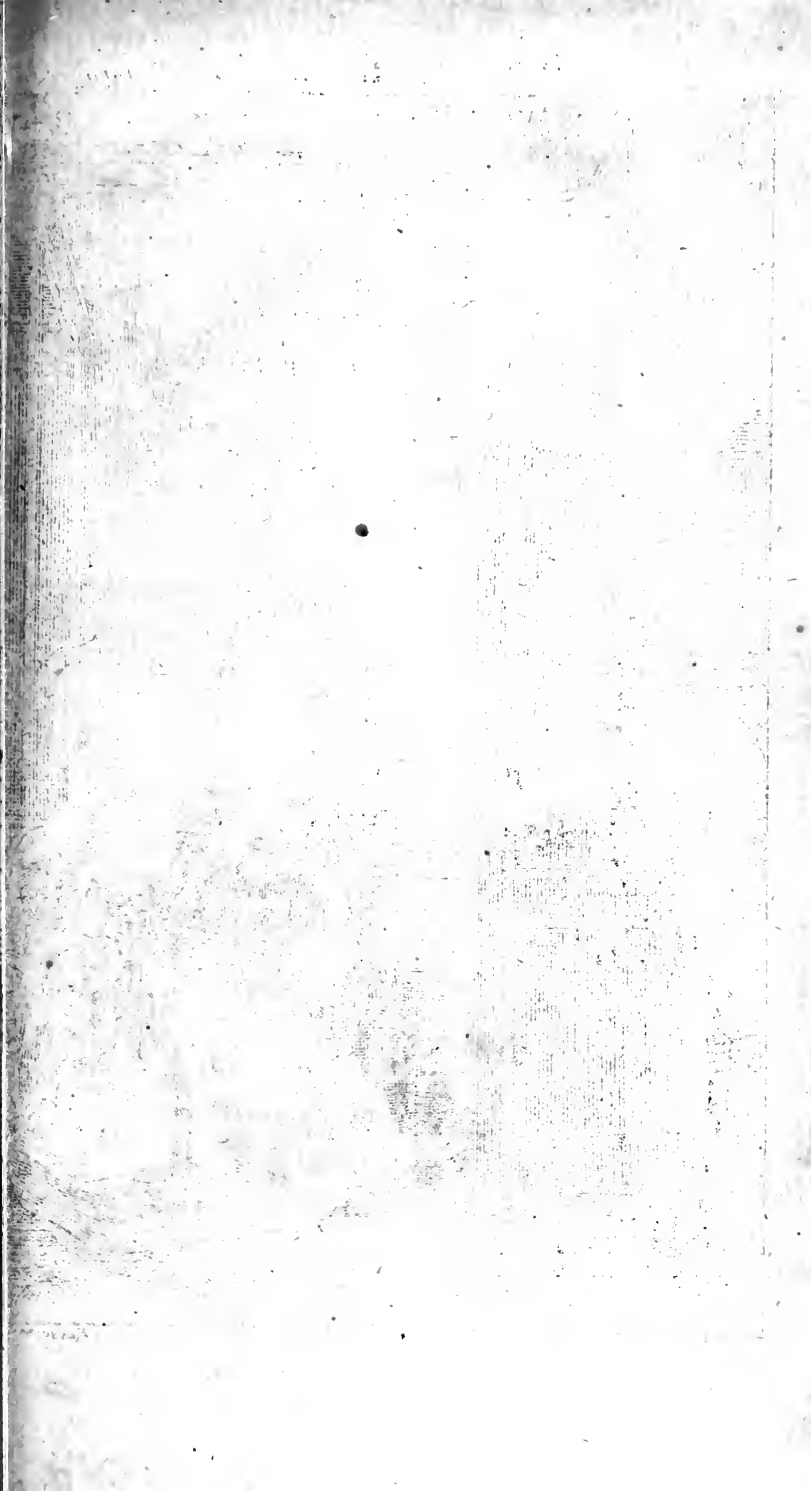
Il se justifia facilement d'une es-
pece d'offense si contraire à son
caractère , & si peu digne d'un A-
mant tel que lui. *Sophie* fut mê-
me obligée d'employer les der-
niers efforts pour l'empêcher de
retourner à l'instant chez lui ,
pour tuer l'infame *Partridge* : ce
qu'il jura pourtant d'exécuter , à
son retour.

Ce point bien éclairci , nos A-
mans se retrouvèrent si bien en-
semble , que *Tom* ne se ressouvint
plus qu'il avoit débuté par conju-
rer sa maîtresse d'oublier jusqu'à
son nom même. Elle se trouvoit ,
à son tour , dans des dispositions si
tendres , qu'il crut devoir en pro-
fiter , pour hazarder quelques pro-
pos tendans au mariage , A quoi
Sophie , toujours vraie , toujours
aussi naturelle qu'aimable , répli-

qua sans détours , que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere, ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination , elle préféreroit la pauvreté avec son Amant , à l'opulence avec tout autre.

Au seul mot de *Pauvreté* , Jones tréssaillit d'horreur ; il laissa tomber la main de *Sophie* , qu'il avoit tenuë jusqu'alors. . . . Quoi , *Sophie* ! s'écria-t'il , en se frappant la poitrine , quoi ! je serois l'artisan de ta perte ? Non , ce détestable rôle ne fera jamais fait pour moi. Non , ma chere *Sophie* ! non , quoiqu'il m'en coûte , je prétens renoncer à toi ; j'arracherai tout espoir de mon cœur ; j'étoufferrai cet amour téméraire , si fatal au repos , si funeste au bien réel de ce que j'aime !.... j'aimerai pourtant toujours ma *Sophie* : ce sentiment nâquit, sans doute, avec mon cœur ; il fait partie de mon être même ; mais j'aimerai dans le silence : ce sera loin d'elle , ce sera dans un climat lointain , d'où mes soupirs , déjà trop entendus , ne troubleront plus son repos.

Et





Et lorsque je ne ferai plus.... Il alloit poursuivre , lorsqu'un torrent de pleurs qui couloient des beaux yeux de *Sophie* , vint frapper ses regards. *Tom* étoit trop transporté pour ne pas oublier ses promesses : ses baisers essuyèrent ces précieuses larmes , sans que *Sophie* se souvînt de l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux *Jones* ! *Sophie* revint pourtant à elle-même ; & se débarassant doucement des bras qui la ferroient , chercha à détourner la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea enfin à lui demander , par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ? Et *Jones* , par l'embarras où le mettoit cette question imprévue , alloit sans doute jeter mille soupçons dans l'ame de *Sophie* , quand la porte , qui vint tout à coup à s'ouvrir , offrit à leurs regards *Lady Bellaſton* en personne.

Cette Dame, qui comptoit trouver *Tom* seul , recula trois pas en arriere , en le voyant avec *Sophie*.

Mais bientôt , par un rare effort de cette présence d'esprit , dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables , je croyois , dit - elle , en se rapprochant d'eux , (avec un air tout désintéressé) que *Miss Western* étoit allée à la Comédie ? . . .

Quoique *Sophie* ne scût rien du commerce de *Tom Jones* avec *Lady Bellafton* , & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent , elle ne fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant , en se rappelant que cette Dame , dans toutes leurs conversations , n'avoit jamais été du parti de son pere , elle reprit courage , & raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la Comédie , ainsi que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à *My lady* de fixer ses résolutions , & de prendre un parti. L'air ingénu dont *Sophie* s'étoit exprimée , prouvoit du moins que *Tom* ne l'avoit pas encore trahie Si je vous avois cru en compa-

gnie , dit-elle , d'un ton radouci ,
je me ferois bien gardée d'entrer
si brusquement.

En prononçant ces mots , les
yeux de *Lady Bellaſton* étoient at-
tachés ſur ceux de *Sophie* , & cher-
choient à creuſer dans ſon ame.
Notre amante ſ'en apperçut , rou-
git , ſe déconcerta , & répondit
enfin d'un ton aſſez mal aſſuré ,
que l'honneur de la compagnie
de Madame ſeroit toujours aſſi-
cher que précieux pour elle....
J'eſpere du moins , ſ'écria *My-
lady* , que je n'ai point inter-
rompu quelques affaires.
Non , Madame , répondit *Sophie* ,
nos affaires étoient finies. Mada-
me ſe ſouvient , ſans doute , que
je lui ai ſouvent parlé de la per-
te de mon porte-feuille : Mon-
ſieur , qui l'a retrouvé , a la
bonté de me le rapporter , avec
ce même billet de banque , que
je ne croyois plus revoir.

Tom , depuis l'arrivée de *La-
dy Bellaſton* , étoit redevenu ſta-
tue. Voyant pourtant , enfin ,
E ij

qu'elle feignoit de ne pas le connoître , il s'efforça de partir de là , pour jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce portefeuille , il n'est point de perquisitions que je n'aye faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit : & ce n'est que d'aujourd'hui , que j'ai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit , effectivement , parlé quelquefois à *Lady Bellaston* de la perte de son portefeuille ; mais, comme *Jones*, pour quelques raisons qu'on ignore, n'avoit jamais dit à cette Dame que cet effet fût en sa possession, elle ne croyoit pas une syllabe de tout ce que *Sophie* lui débitoit sur ce sujet, & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'esprit d'une jeune fille capable d'inventer sur le champ une excuse si vraisemblable.

L'histoire de la sortie de la Comédie , ne fut pas plus crüe que le reste ; & quoique *Mylady* ne

trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans , elle n'en étoit pas plus disposée à l'attribuer au hazard.

En vérité , dit - elle , avec un sourire apprêté , il faut que Mlle *Western* soit née heureuse ! non seulement , son argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme ; mais , le hazard veut encore que cet homme obligeant en trouve la Propriétaire dans une Ville immense comme Londres..... Voilà de ces concours de circonstances , qu'on ne sçauroit trop admirer !

Daignez faire attention , Madame , reprit vivement *Tom* , que le billet étoit dans le porte-feuille ; & que le nom de Mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore bien heureux ! s'écria *Mylady*..... & il n'est pas moins singulier que Monsieur ait sçu , que Mlle *Western* étoit chez moi ; elle qui peut-être à peine est connue dans la ville ! ...

Jones avoit eu le tems de se re-

mettre. Il crut ne devoir pas laisser tomber l'occasion de satisfaire à la question que *Sophie* lui avoit faite , au moment que cette Dame étoit entrée si mal-à-propos dans la chambre.

Il est vrai , lui dit-il , Madame , d'un ton assez ferme , que ce hazard paroît fort singulier : mais en voici l'explication. J'étois au Bal , il y a quelques jours , auprès d'une Dame , à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille , & qui me dit connoître Mlle *Western*. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain : mais on ne la tint pas. C'est ce matin , qu'enfin j'ai découvert que *Miss Western* demouroit chez Madame , qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit , qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici , pour attendre votre retour ; & à peine y étois-je , que Mademoiselle , qui revenoit de la Comédie , a paruë.

Jones , en parlant du Bal , avoit jetté un coup d'œil sur *Mylady* , qui

après l'avoir un peu allarmée , la fit taire. Il crut alors , que l'unique moyen de mettre fin à l'embarras de *Sophie* , étoit d'en mettre une à sa visite. Il est dû , dit-il , en se levant , quelque reconnoissance aux services les plus légers.... Celle que je demande est bien grande , Madame ! c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monfieur , répliqua *Mylady* , vos procédés annoncent tout ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Honora étoit sur l'escalier, lorsque notre *Tom* descendit. Quelques politesses , de la part du galant , firent dans l'instant oublier à cette fille tous les griefs qu'elle avoit contre lui. Il se souvint , dans le moment , que *Sophie* ignoroit son adresse ; & la façon dont il pria la Duëgne de s'en charger , fut trop gracieuse , pour qu'il courût risque d'être refusé.

C H A P I T R E XII.

Conclusion du treizième Livre.

LE très-élégant *Lord Shaftsbury* , condamne, en quelque endroit de ses Ouvrages , ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer , que le mensonge , en certains cas , peut n'être pas tout-à-fait criminel.

Ceci posé, quelqu'un est-il plus excusable , en s'écartant un peu de cette vérité sévère , surtout en fait d'amour , qu'une jeune personne à qui les préceptes de l'éducation , & , qui plus est , l'austérité des préjugés reçus , défendent non seulement de céder aux tendres mouvemens de la Nature , mais encore de les avouer ?

Nous ne rougirons donc point de dire , que *Sophie* suivit ici le sentiment du Philosophe illustre que nous venons de citer. La per-

suasion où elle étoit , que *Tom* n'étoit pas connu de *Lady Bellaſton* , la détermina à laiſſer cette Dame dans l'ignorance à cet égard , au riſque même d'un peu de diſſimulation.

Jones étoit à peine au bas de l'eſcalier , que *Lady Bellaſton* s'écria , ce garçon eſt en vérité bien aimable ! Qui donc eſt-il ? je ne me rappelle pas de l'avoir vû nulle part.

Ni moi non plus , Madame , répondit l'autre , en regardant ailleurs ; mais ſon procédé envers moi , me paroît auſſi beau que louable.

Oui , ſans doute ; & de plus ; c'eſt un très-bel homme , diſt la Dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

C'eſt à quoi je n'ai pas fait grande attention , répondit *Sophie*. Je croyois , au contraire , qu'il avoit l'air aſſez commun.

Oh ! quant à cela , s'écria la *Mylady* , vous n'en ferez pas démentie : j'augure même , à ſes fa-

çons , qu'il n'a pas vû trop bonne compagnie ; & malgré sa restitution , j'ai quelque peine à lui croire de la naissance. . . . j'ai toujours vû , dans les personnes bien nées , un certain je ne sçai quoi , que d'autres n'acquierent jamais. . . . & je suis tentée d'ordonner , quema porte ne lui soit plus ouverte.

Eh pourquoi donc , Madame ? répondit *Sophie* toute émue , après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner. . . . D'ailleurs , si Madame l'a bien observé , sa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , & même délicate ; & je crois que bien peu... bien peu de...

J'avoue , interrompit *Lady Belaston* , qu'il jase assez bien.... Pardonnez , pardonnez donc Mademoiselle , si j'ai été assez indiscrette pour. . . .

Pardonnez ! dites - vous ? Moi , vous pardonner , Madame ! à quel propos je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria *Mylady* , en éclatant de rire : apprenez mon soupçon , en entrant ici. . . . est-il

rien de si fou ! . . . ne m'étois-je pas mis en tête , que cet homme étoit *M. Jones* ?

Cela est-il bien possible ? s'écria *Sophie* , en affectant de rire , quoique très - déconcertée. Oui , sur mon honneur ! répondit *Mylady* ; & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée , car ce garçon est très-bien mis , & votre ami n'est probablement pas tout à fait dans ce cas-là.

Ce trait est un peu trop cruel , *Madame* , reprit *Sophie*... surtout après les promesses que je vous ai faites. Pas du tout , mon enfant : pour autrefois , à la bonne heure ; mais aujourd'hui , quand vous sentez vous-même qu'un engagement de cette espece ne pouvoit que vous perdre , & par conséquent que vous détacher d'une inclination ridicule , je croyois pouvoir hasarder une légère raillerie. Eh , que faut-il donc que je pense de la situation de votre cœur , en le voyant sensible au point de ne pouvoir supporter que l'habille-

ment même de votre ancien Amant soit tant soit peu raillé ? ... ah ! je commence à craindre , que vous n'ayez pas été franche avec moi !

Vous vous trompez , en vérité , lui dit *Sophie* , si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace , ne grossissez pas mes crimes , répondit la Dame ; je n'ai touché que son habillement. ... je serois bien fâchée d'insulter à votre goût , en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... Je crois même , ma chere , que si *M. Tom* n'eût ressemblé qu'à celui-ci. ...

Je croyois , interrompit *Sophie* , que vous l'aviez d'abord trouvé passable ?

Qui donc , de grace ? s'écria vivement *Mylady*. *M. Jones* , répondit notre amante. ... Non , non , pardon , Madame , où vais-je chercher *M. Jones* ! c'est l'Etranger qui sort d'ici , que je prétendois dire.

O *Sophie* ! *Sophie* ! s'écria *Lady Bellafton* : je crains bien que ce *M. Jones* ne foit encore gravé dans votre cœur.

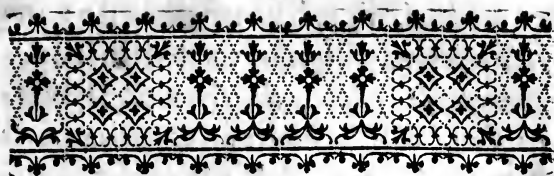
Je vous jure , Madame , dit *Miss Western* embarraffée , & en tâchant de raffermir fa voix , qu'il m'eft auffi indifférent que l'Etranger qui fort d'ici.

Je le penfe , fur mon honneur ! dit , en riant , la Dame . . . pardon , pourtant de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler , je vous le jure. Nos deux Dames fe féparèrent alors , bien plus au gré de *Sophie* , qu'à celui de *Lady Bellafton* , qui eût bien voulu pouvoir tourmenter un peu plus long-tems fa rivale , mais que des affaires plus importantes appelloient ailleurs. Quant à *Sophie* , elle n'étoit pas à fon aife , & fa premiere supercherie lui coutoit beaucoup. Elle courut y rêver dans fa chambre. Mais , ni l'embarras de la fî-tuation d'où elle fortoit , ni les motifs preffans qui l'avoient en quelque façon forcée de prendre

ce parti , ne lui parurent pas plus
suffisans pour justifier sa conduite ,
que pour la réconcilier avec elle-
même. La ruse étoit étrangere à
son cœur : il lui en coûta une
mauvaise nuit.

Fin du treizième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE QUATORZIÈME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres , & autres matieres galantes.

TOm rentroit chez son Hôteſſe, lorsqu'il reçut la lettre ſuivante.

Je n'ai de ma vie été plus ſurpriſe , qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois , quand vous avez quitté ma chambre , que vous ne ſortiriez pas de la maiſon , ſans me voir. Votre conduite eſt uniforme , & me prouve combien je dois mépriſer un cœur

capable de s'enflammer pour une petite pécure. J'ignore ce qui doit m'étonner le plus , de sa malice ou de sa simplicité. Toutes les deux sont bien étranges !.... Ne faut-il pas être l'impudence même , pour me nier en face, que l'on vous connoisse , ou que l'on vous ait jamais vû?..... Ce beau complot étoit-il concerté entre vous ? Sériez-vous assez lâche pour me trahir ?..... Ah ! que je la méprise , vous , l'Univers entier , & surtout moi-même , d'avoir je n'ose écrire ce que je frémis même de penser. Songez, pourtant , que la haine , en certains cœurs , est aussi vive que l'amour.

Jones n'eut pas le tems de réfléchir sur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée , qu'on lui apporta celle-ci.

Le désordre de ma Lettre , vous peint le trouble de mon ame ; & la vivacité de mes expressions, doit d'autant moins vous étonner.... Je crains, pourtant , en y pensant plus mûrement , que vous ne les trouviez trop

piquantes. Quoiqu'il en soit , je voudrois qu'il me fût possible de ne pouvoir rien imputer qu'à la maudite Comédie , & à l'impertinence de la personne où j'ai dîné , qui m'a retenuë chez elle plus longtems que je ne voulois.... Qu'il est naturel , qu'il est aisé de bien penser de ce qu'on aime ! ... Peut-être désirez-vous encore que je pense ainsi. Il faut que je vous voye ce soir ; venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés ; je ne serai chez moi , que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà , sans-doute , que je vais l'aider à se justifier... Mais, hélas ! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion , que je ne cherche à m'en faire à moi-même ?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux *Adonis* du siècle à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire davantage à M. Jones. Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il n'eût souhaité , ce soir-là , avoir de visites à faire , que dans un seul endroit. Cependant , son honneur lui sembloit engagé ;

d'ailleurs , il n'étoit pas question d'exposer *Sophie* à un orage capable de produire une découverte, qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre , peu amusans , sans doute , il se disposoit à partir , lorsque la Dame elle-même vint s'offrir à ses yeux. Sa marche , ses regards , sa parure , le son de sa voix même , tout annonçoit , tout exprimoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé , fort à propos , pour la recevoir.

Vous voyez , Monsieur , lui dit-elle , en reprenant haleine , que toute femme qui fait un pas de trop , ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit hier , ce que j'ose faire aujourd'hui , eût été bien cruellement démenti par moi-même ! ... J'espère , lui dit *Jones* , que ma chere *Lady-Bellaſton* n'est point femme à rien croire légèrement au préjudice d'un ami , qu'elle a comblé de ses bienfaits , & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance....

Sensible à la reconnoissance ! dit-elle ; Ciel , attendois-je de *M. Jones* un discours aussi froid , qu'offensant ?.... Pardon , Madame , lui dit-il , si après les lettres que j'ai reçues de vous , la crainte de vous déplaire, tout innocent que je suis, m'empêche Ai-je donc un air si terrible ? interrompit la Dame , en fouriant. . . . Ai-je, en effet, apporté chez vous une Physionomie menaçante ?... Si ce qu'on appelle honneur existe encore parmi les hommes, lui dit *Jones* , je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colère... Vous vous rappelez, sans doute , le rendez-vous donné chez vous-même?... Je m'y suis exactement rendu... Et lorsque... De grâce, s'écria *Mylady* , n'entrons dans cet odieux détail. . . Un seul mot , & qu'il n'en soit plus parlé . . . Avez-vous , trahi mon honneur ? M'avez-vous sacrifiée à *Sophie* ?

Jones étoit aux pieds de *Lady Bellaſton* , & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus solennelles ,

quand *Partridge* entra dans la chambre , en criant de toutes ses forces , elle est retrouvée ! Elle retrouvée !.... Venez, venez, Monsieur. . . . Vous la verrez sûrement bientôt... Mlle *Honora* est déjà sur l'escalier , & demande à vous voir ! . . . Cours , vite , tâches de l'arrêter un moment , lui dit son Maître , tout troublé..... Vous , Madame , daignez , de grace , passer derriere ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher..... Cours donc , Maraud ? . . . Ciel ! quel maudit contretems . . . Très-maudit , en effet ! dit la Dame , en soupirant , & en passant derriere le rideau , au moment que Madame *Honora* mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit la Suivante ; de quoidonc s'agit-il ici , M. *Jones* ? Votre Butor de Domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espere, qu'il n'a pas ici les mêmes raisons , qu'il avoit à *Upton* , pour me murer la porte?... Avouez, que

vous ne m'attendiez pas? Mais ; parlons vrai ; n'avez-vous pas enforcé ma maîtresse? Pauvre jeune Demoiselle ! Je l'aime , en vérité , aussi tendrement que si c'étoit ma sœur. . . . Que vous seriez ingrat, si vous n'étiez pas bon mari ! ah , Monsieur , le Ciel vous puniroit...

Jones, à la fois enchanté & désespéré , prioit presque à genoux la Duëgne de parler bas, à cause d'une Dame malade , & sur le point d'expirer dans la chambre voisine.

Une Dame? s'écria-t-elle encore plus fort : oui , oui , j'entends ; une des Dames de Monsieur , sans doute!...qu'il en est dans ce bas monde, *M. Jones* ! je pense , Dieu me pardonne , que celle chez qui nous logeons , est un peu du métier. Je crois, du moins , m'appercevoir de jour en jour , que *Lady Bellastron* ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit.... Doucement ! doucement, donc , ma chere , lui dit *Jones* , oubliez - vous qu'on entend tout de la chambre prochaine ?

Eh ! tout coup vaille , repartit

Honora , je ne calomnie point : car , entre-nous , toute la maison dit (en secret pourtant) qu'elle a souvent des rendez-vous , quelque part , qui n'est pas chez elle.... Oui, oui , Monsieur , je sçais ce que je dis : la maison est sous le nom d'une vieille Dame , mais la nôtre en paye le loyer . & fait bien des présens encore que de misère dans la vie ! . . .

Paix donc ! fi donc ! s'écria *Tom*. Songez-vous bien ?... A quoi voulez-vous que je songe ? reprit la Duëgne...

Quel peste d'interêt prenez-vous à une vieille folle , que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle , que ce que tout le monde sçait à peu près. Il est vrai , qu'elle est riche : eh bien , tant mieux pour elle. Si c'est , par-là qu'on s'enrichit , je m'en goberge. Moins de richesse , & plus de vertu : c'est ma morale.

Les gens de cette Dame , sont des canailles , s'écria *Jones* à son tour , & déchirent injustement leur

Maîtresse. . . . Oh ! sans-doute ,
répondit *Honora* , les domestiques
sont toujours des canailles : c'est
le mot propre ; *My lady* l'a tou-
jours à la bouche. . . . *Sophie* ,
j'en suis bien sûr , interrompit *Jones* ,
ne prête pas l'oreille à de pareils
propos. Souvenez-vous , d'ailleurs ,
que *My lady Bellaſton* est sa pa-
rente , & que je ne puis souffrir que
vous parliez ainſi de ce qui appar-
tient à *Sophie*. Si vous avez af-
faire à moi , descendons au plû-
tôt ; car , je vous le répète , nous
avons à deux pas d'ici une femme
mourante.

Ah , Monsieur ! dès que cela
vous chagrine , j'ai fini. . . . voici
une Lettre de ma jeune Maîtresse...
que ne donneroient pas bien des
Lords , pour en avoir autant ?
je ne le ſuis point , ma chere , ré-
pondit *Tom* , (en prenant la Lettre
d'une main , & en lui gliffant cinq
Guinées de l'autre) mais prens tou-
jours ceci. Il la chargea enfuite ,
à l'oreille , de mille tendres remer-

cimens pour sa chere Maîtresse ;
& renvoya la discrète *Honora* ,
très-contente de son message.

Lady Bellaſton , ſortit alors de
deſſous ſon rideau. Comment pein-
dre ſa rage ? ſa langue n'articu-
loit rien , des éclairs ſortoient de
ſes yeux , & ſes mouvemens ſeuls
exprimoient l'excès de ſes tranſ-
ports. Cependant , à peine eut-elle
recouvré l'uſage de la voix , qu'au
lieu de donner cours au torrent de
ſon indignation contre *Honora* , &
contre tous ſes gens , elle parut
tout oublier pour ne penſer qu'à
Jones.

Vous voyez , lui dit - elle , ce
que ma foibleſſe me coûte ! ... Ma
réputation , mon honneur... Sont
perdus pour jamais ! Et quel re-
tour trouvai-je en vous ? Négli-
gée , mépriſée... pour qui encore ?
pour une petite payſanne , pour
une imbecille !... Ah , Dieu !...

Quelles négligences , Quels mé-
pris , Madame , pouvez-vous donc
me reprocher ?

M.

M. Jones , interrompit-elle , ne dissimulons plus..... Si vous ne me trahissez point , il n'en est qu'une preuve.... donnez-moi cette lettre....

Quelle lettre, Madame ? lui dit Tom. Quoi ! reprit-elle , auriez-vous l'impudence de me nier que cette détestable messagère ne vous a point remis une lettre ?

Et pouvez-vous me demander , s'écria-t'il à son tour , que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder , qu'avec la vie ? ai-je agi de même avec vous , Madame ? Et si j'étois assez scélérat pour trahir cette aimable & jeune personne , qu'elle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidèle ?.... Un instant de réflexion vous convaincra, j'en suis certain, qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté, est le plus méprisable des êtres.

N'en parlons plus, Monsieur....
Ce seroit sans doute trop exiger

de vous. Cette Lettre , d'ailleurs , ne m'apprendroit que tout ce que je sçais déjà ; & je vois trop sur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation , que le Lecteur peu curieux , me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer , que *Lady Bellaſton*, devenuë par degrés plus traitable , crut , ou feignit de croire , que la rencontre de *Tom*, avec *Sophie* étoit purement accidentelle ; que *Tom* enfin , rendit ſon innocence ſi palpable , qu'il y auroit eu de l'humeur en elle à boudier plus longtems.

Il lui reſtoit pourtant au cœur une forte de ſcrupule , par rapport au refus qu'avoit fait *Jones* de lui montrer la lettre de *Sophie* : tant l'amour eſt toujours injuſte dans ſes prétentions !

My lady Bellaſton fut enfin bien convaincuë , que *Sophie* occupoit la premiere place dans le cœur de notre Héros ; & cependant ,

toute haute, toute amoureuse qu'étoit cette Dame, il fallut se résoudre à n'occuper que la seconde ; ou, pour s'exprimer juridiquement, se contenter de l'usufruit d'un bien, dont une autre avoit la propriété.

Après quelques contestations, il fut arrêté entre les Parties, que *Tom*, à l'avenir, verroit *Mylady* chez elle : attendu que *Sophie*, sa Duëgne, & les autres domestiques attribueront ses visites à *Miss Western* ; & qu'elle même le croiroit ainsi.

Jones, toujours charmé de voir *Sophie*, à quelque prix que ce pût être, étoit content de cet arrangement ; & *Mylady* n'étoit pas peu satisfaite de pouvoir conserver son amant, sous le nom de *Sophie*, sans avoir à craindre que *Jones* osât, pour son propre intérêt, ouvrir les yeux à sa maîtresse. La première visite fut fixée au Lendemain ; & *Lady Bellaſton*, après les politesses convenables de la

part de *Jones*, prit enfin congé de lui & retourna chez elle.

C H A P I T R E I I.

Matieres diverses.

DEs que *Tom* se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'est pas possible, Monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison; & comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard, à vous envoyer cette Lettre, par Honora, qui m'a dit savoir votre demeure.

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penser à paroître dans la maison où je suis, à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir: certains mots lâchés de la part de la Dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçu quelques soup-

cons. Attendons quelques circonstances plus favorables : il en peut naître ; ne précipitons rien. Je vous supplie , encore un coup , si mon repos vous est cher , de ne plus revenir ici.

Cette Lettre affligea *Tom*. Indépendamment du plaisir qu'ils'étoit promis , en revoyant souvent *Sophie* , il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante, vis-à-vis *Mylady Bellaston*. il sçavoit trop , que cette Dame ne se payoit pas aisément d'excuses ; & de retourner chez elle , après la défense de *Sophie* , c'est ce que nul pouvoir humain n'eût pû obtenir de lui.

Après bien des réflexions , qui durant cette nuit tinrent lieu de sommeil à *Tom* , il se détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raison pour ne pas trop s'empreser de revoir *Mylady* , il crut , au moyen de cette excuse , pouvoir manquer au rendez vous sans la fâcher ; cet arrangement le tranquillisa.

Son premier soin , en se levant , fut d'écrire à *Sophie* , sous l'enveloppe de la suivante. Il dépêcha ensuite un autre courier à *Lady Bellaſton* , pour lui faire part de son incommodité , & de ſes excuſes. On lui rapporta bientôt cette réponſe.

Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir compter ſur vous cette après-midi ; & plus encore de la cauſe d'un contretems qui m'inquiète. Ayez grand ſoin de vous , prenez les meilleurs Médecins , & je compte que tout ira bien.... Je ſuis , ce matin , ſi obſédée d'importuns , que je trouve à peine le tems de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P.S. Je tâcherai de vous aller voir dans la ſoirée , vers neuf heures.... faites enſorte d'être ſeul.

M. Jones reçut alors une viſite de *Madame Miller* , ſon hôteſſe , qui après quelques politeſſes préliminaires , lui tint le diſcours ſuivant.

Je ſuis bien fâchée , Monsieur , du ſujet qui m'amene ici : mais

vous sçavez que j'ai deux filles, dont je dois conserver la réputation ; ainsi , j'espere que vous me pardonneriez , si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans la maison , & surtout la nuit. Il étoit deux heures sonnées, Monsieur , lorsque celle de la nuit dernière est sortie !....

Je vous jure , Madame , lui dit *Jones* , que celle qui est restée le plus tard (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) est une Dame de condition ; & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité , répondit l'hôtesse , mais je suis bien sûre qu'une femme, qui se respecte un peu, ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du soir , pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières. D'ailleurs, la conduite & les propos indécens des porteurs , fatigués de l'attendre, me suffissent pour sçavoir à quoi m'en tenir. *Partridge* peut vous les répéter ; & ma Servante les a tous entendus : passons sur tout cela.

Soyez certain , M. *Jones* , du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même , (indépendamment de votre générosité envers mon cousin) à quel excès vous avez poussé la vertu en cette occasion ; & je n'imaginerois guères à qu'elles extrêmités la misère avoit conduit ce malheureux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit , lorsque vous me donâtes avec tant de bonté ces dix *Guinées* , que c'étoit pour un voleur de grand chemin ! Juste Ciel , quelle action ! . . . Vous seul avez sauvé cette famille infortunée..... M. *Alworthy* n'a rien exagéré , lorsqu'il m'a peint votre bon caractère.... Mais , dussai-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois , ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non , M. *Jones* ! non , daignez m'en croire : dussent mes filles , & ma propre réputation n'être pas exposées , j'oserois encore , par le tendre intérêt que je prens à ce qui vous touche , vous

marquer mes inquiétudes, à la vuë d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais , encore un coup , j'ai deux filles, mon cher Monsieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établissement, que des mœurs pures, & la bonté du caractère... Et je me vois forcée, si vous rejetez ma priere, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit Jones fort ému, (& qui au nom de M. *Alworthy*, avoit déjà changé de couleur) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoiqu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun scandale sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît ; & si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, Monsieur ! lui dit Madame *Miller*: mais je suis convaincuë que M. *Alworthy* lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moind-

dre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne heure, Madame , lui dit assez séchement *Jonnes*.... J'espere , Monsieur , lui dit en soupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi : je ne me consolerois jamais, d'avoir offensé quelqu'un qui appartînt à M. *Alworthy*. Je n'en ai, en vérité , pas fermé les yeux de la nuit ! Je suis fâché d'avoir troublé votre repos , répondit, *Jonnes* : faites-moi , je vous prie , la grace de faire monter *Partridge*.

Dès que *Tom* se vit seul avec *Partridge*..... Eh bien , Traître ! lui dit-il , combien ai - je encore à souffrir de ton imbécillité , où plutôt de la mienne , en te gardant plus longtems avec moi ?... Ta maudite langue , a donc juré ma perte ?....

Quoi ! s'écria le Pédagogue effrayé , quel nouveau crime ai-je commis ?

Qui t'a permis , bavard , de raconter l'histoire du vol de *Barnet* ? & d'en nommer l'Auteur ?

Si J'ai touché cette corde , ré-

pondit *Partridge*, je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal : car, je me suis bien gardé d'ouvrir la bouche, si ce n'est à quelques uns de ses parens, qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien ! répondit *Jones*. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. *Alworthy* ? qui t'a autorisé, dis-je, à répandre ici que je lui appartenisse ?

Partridge, à cette seconde accusation, nia avec ferment d'être coupable. C'étoit dit-il, Madame *Honora*, qui en descendant la veille, lui avoit demandé si M. *Jones* avoit des nouvelles de M. *Alworthy* ? & qui avoit été entendue par la Servante de la maison. Que Madame *Miller*, sans doute instruite par cette même fervante, avoit prétendu sçavoir de lui *Partridge*, si son maître n'étoit pas ce M. *Jones* dont elle avoit tant entendu parler par M. *Alworthy* lui-même ; mais, qu'il avoit très-for-

tement nié d'en rien sçavoir....

Il faut qu'elle soit forcieriè, Monsieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il est vrai, que j'ai vû l'autre jour une vieille femme à la porte, très-ressemblante à celle que nous avons trouvée sur la route, & qui nous a si bien mouillés. C'est, je vous jure, une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme, sans lui donner l'aumône, & surtout quand elle nous regarde en face. Pour moi, je n'en rencontrerai jamais, sans dire, tout bas, *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

La simplicité de *Partridge*, fit éclater son maître, & mit fin à sa colère : qui pour dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bonhomme, il lui ordonna seulement de lui chercher au plutôt une chambre dans une autre maison.



CHAPITRE III.

*Qui plaira , à ce qu'on espere , aux
jeunes gens de l'un & l'autre sexe.*

P*Artridge* n'eut pas plutôt quitté *Jones* , que *M. Nightingale* , avec qui notre Héros avoit contracté la plus grande intimité , entra dans sa chambre , & le railla sur sa bonne fortune de la nuit dernière.

Jones , qui le croyoit instruit par l'Hôtesse , fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas , lui dit *Nightingale* , nous décamperons donc ensemble , car mon dessein n'est pas de coucher dans la maison , & je vous le dis sous le secret.

Quoi ! lui dit *Tom* , vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi ?

Non , répondit l'autre , mais l'ap-

partement est trop petit , & ne me convient plus..... D'ailleurs , je m'ennuye dans ce quartier - ci , je veux me rapprocher du grand monde , & je vais loger dans *Pall-mall*.... Et comptez-vous déloger fans rien dire ? repartit *M. Jones*.

Oh ! je vous en réponds , lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas fans payer : mais , j'ai des raisons secrettes , pour ne pas dire adieu.

Pas si secrettes , répondit *Tom* , & je n'ai pas été deux jours ici fans les connoître.... votre départ coûtera bien des larmes.... Pauvre *Nancy* , que je vous plains !... Mon ami , vous avez trompé cette Fille ? Elle gémitra longtems du malheur de vous avoir connuë.

Que diantre voulez-vous ? s'écria *Nightingale* : Est-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouse ?

Non , lui dit *Tom* , mais je suis fâché que vous ayez joué si sérieusement l'amour avec elle , &

même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas que la mere ne s'en soit point apperçue.

Bon ! s'écria *Nightingale* , & qu'auroit-elle vû ?

Elle auroit vû , que vous aviez fait tourner la tête à sa fille ; que la pauvre Enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître , ou disparoître , sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur , j'ai pitié d'elle ; car je la crois , à tous égards , l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit *Nightingale* , suivant votre doctrine , il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami , lui dit *Tom* , vous m'entendez un peu mieux : les femmes , à ce que je crois , ne s'enflâment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire.....

Quoi ! pensez - vous , interromp

pît l'autre , que j'aye assez abusé de sa crédulité , pour.....

Non , répondit *Jones* d'un air sérieux , je ne vous fais pas cette injure. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un dessein formé de troubler le repos de la pauvre *Nancy*, ni d'en avoir prévu les conséquences : je connois trop la bonté de votre caractère , pour vous imaginer coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement , d'avoir cherché à satisfaire votre vanité , sans penser que *Nancy* pourroit en devenir la victime ; & tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement , de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux. Car enfin , à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une tendresse , aussi généreuse que désintéressée ?..... La supposiez-vous incapable de se les appliquer ? Ou (parlez-moi franche-

ment) votre intention n'étoit-elle pas de la disposer en votre faveur ?

Ma foi , cher *Tom* , s'écria *Nightingale* , je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent Ministre !..... Ainsi , pour peu que *Nancy* vous eût paru sensible , vous eussiez donc été trop religieux pour.....

Oui , je le jure par l'honneur ! s'écria *Jones*..... *Tom* ! mon ami *Tom* ! lui dit en riant *Nightingale* , vous oubliez la nuit dernière.

Ecoutez , M. *Nightingale* , lui dit *Jones* , je ne prétens pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes , qui plus est , m'ont été chères ; mais je n'ai point à me reprocher de les avoir jamais trompées.... je serois même au désespoir , d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point , c'est de vous être fait aimer

J'en suis réellement fâché , dit *Nightingale* ; mais le tems & l'absence , la guériront bientôt sans doute. C'est un remède , dont j'ai

besoin moi-même : car , je vous l'avouërai..... jamais femme ne me fut plus chere que la pauvre *Nancy* ! mais , il faut tout vous dire : mon pere m'a choisi , pour épouse , une riche héritiere que je ne vis jamais , & qui arrive à Londres , pour terminer l'affaire.... Vous souriez , je le vois ; sans doute , vous n'en croyez pas un mot ? rien n'est pourtant plus véritable ; & j'en suis , d'honneur , désespéré. O ma *Nancy* ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au Ciel , que cela fût , s'écria *Tom* , pour le bonheur de tous les deux ! mais , vous ne comptez pas , sans doute , sortir d'ici sans dire adieu ?

C'est à quoi je ne puis me résoudre , répondit *Nightingale* , je ne pourrois soutenir cette scène , ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace , mon ami , n'en dites rien ; mais , mon dessein est de partir ce soir , ou demain , de grand matin.

Tom, après lui avoir donné sa parole, témoigna à *M. Nightingale* qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui ; & sa proposition fut acceptée avec le plus grand plaisir.

Ce *M. Nightingale*, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit des sentimens de probité. Sa morale, en amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas, qu'à cet égard même, il fût ce qu'on appelle sans principes, ainsi que la plupart des jeunes gens le sont, ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme.

Jones, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déjà fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus chères amies, doivent être honorées, cultivées, caressées avec la plus vive tendresse ; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires, dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame MILLER.

Tom Jones , pour un malade ; ne dûna pas mal ce jour-là. Il fut invité , l'après-midi , à prendre du thé chez Madame *Miller*. Cette bonne femme , qui avoit appris , soit par *Partridge* , ou par quelqu'autre , que *Tom* appartenoit à M. *Alworthy* , ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris , & qu'elle eût renvoyée ses filles , Madame *Miller* lui témoigna toute sa surprise , d'avoir eu chez elle , pendant plusieurs jours , quelqu'un de cher à M. *Alworthy* , sans en avoir rien sçu ! hélas , Monsieur , dit-elle à *Jones* , vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ;

souffrez que je vous l'apprene.

Madame *Miller* raconta alors son histoire , que nous allons abrégér autant qu'il nous sera possible.

Restée veuve d'un Ministre ; avec deux enfans en bas âge , elle alloit infailliblement tomber dans la misère , lorsque M. *Alworthy* , qui avoit connu son mari , ayant par hazard été instruit de la situation de la veuve , lui avoit écrit cette lettre :

M A D A M E ,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon esprit , & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes , vous aideront mieux à la supporter , que mes foibles conseils. Je me flatte même , qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mere , ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur , pour perdre de vuë ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent ja-

mais plus grand besoin de son secours.

Pardonnez , Madame , si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires , j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées , que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs ; & croyez-moi , &c.

M. Alworthy , continua l'hôtesse , ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres , il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison , & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 liv. sterling , dont elle avoit toujours été très-bien payée.

Jugez , après cela , M. Jones ! (s'écria Madame Miller) jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce respectable Seigneur !.... Ne me croyez donc pas indiscrete , n'accusez donc pas mes motifs , lorsque con-

noissant les sentimens de M. *Alworthy* pour vous , j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le commerce de certaines femmes , dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune , M. *Jones* , j'ai vécu plus que vous : daignez croire , que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère ! Surtout , ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire , par rapport à la réputation de ma maison , & à celle de mes filles : vous sentez , j'en suis convaincuë , combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, Madame, lui dit *Jones*: vous ne m'avez point offensé , & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous désabuse de l'idée où vous êtes , que j'appartienne à M. *Alworthy* : on vous a trompée , Madame ; & sans doute , en vous trompant , on a fait injure à ce digne & respectable Seigneur. Je

vous protesté , que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas! Monsieur , répondit-elle , je le sçais ; & je sçais même qui vous êtes : M. *Alworthy* m'a tout dit. Mais , je ne sçais pas moins , que fussiez-vous dix fois son fils , il n'eût pas marqué plus de tendresse pour vous , qu'il n'en a souvent témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non , non , Monsieur , les personnes estimables ne vous en chériront pas moins. Il n'est point de naissances basses , mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait , dont il n'est point coupable ; & si quelqu'un doit en rougir , ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez , Madame , dit *Tom* , en laissant échaper un soupir , il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes.....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire ; mais
sans

sans parler de sa *Sophie*, sans même prononcer son nom.

Madame *Miller* en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui probablement n'eussent pas été courtes, lorsque *Tom* voyant approcher l'heure où *Mylady Bellaſton* devoit arriver, dit à la bonne femme, en se levant, qu'il attendoit une visite de la même Dame qui étoit déjà venuë dans la maison, mais que cette visite seroit la dernière, & qu'il en donnoit sa parole.

L'Hôteſſe eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda pourtant aux protestations de *Jones*, qui lui jura cent fois, que c'étoit une femme de grande condition, & qu'il ne s'agissoit entre eux que d'affaires très-innocentes.

Il se hâta de monter dans sa chambre, où depuis neuf heures jusqu'à minuit il attendit très-vainement *Mylady Bellaſton*.

C H A P I T R E . V.

Scène intéressante.

O N se souvient, ou l'on a oublié, que *Tom* avoit peu dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de le sçavoir, pour ne pas être étonné de le trouver encore au lit, à onze heures du matin. Il est vrai, que le rendez-vous manqué de *Lady Bellaſton*, que l'inquiétude que lui cauſoit *Sophie*, que la compaſſion qu'il avoit conçue pour la petite *Nancy*, l'avoient aſſez occupé pendant la première partie de la nuit, pour écarter le ſommeil de ſes yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ſes droits, s'en étoit ſi bien reſſaieſie, que *Jones* eût peut-être encore dormi long-tems, ſi des cris douloureux qui frappèrent tout à coup ſon oreille, ne l'euffent pas réveillé en ſurſaut.

Il fit monter *Partridge* , & lui demanda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas ?

Hélas ! Monsieur , lui dit le Pédagogue , c'est *Miss Nancy* , qui a des foibleffes réitérées ; c'est sa mere & sa sœur qui crient , & se lamentent autour d'elle !....

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout à coup sur le visage de *Jones* , frappa *Partridge* , qui crut la dissiper , en ajoutant d'un air lourdement malin , que l'accident arrivé à *Nancy* (suivant ce qu'il avoit appris de la Servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu , dit-il , en sçavoir autant que sa mere : Eh bien , c'est un enfant de plus pour l'Hôpital ; & voilà tout Pour Dieu ! lui dit *Tom* en colère , finis tes imbéciles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui , soit toujours l'objet de ta joie ? Cours au plutôt chez Madame *Miller* , demande si je puis la voir. . . . Mais non , demeure : tu vas faire encore quelque bêtise ; j'irai moi-même.

Tom se hâta de s'habiller, & de descendre. Madame *Miller* étoit dans une chambre du fond, avec ses deux filles : on l'introduisit dans la salle à manger, d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme, au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots, que l'Hôteffe avoit entendus, elle accourt à lui, toute en larmes : Ah, *M. Jones* ! lui dit-elle, vous êtes sûrement le meilleur des hommes. Mille & million de graces, pour les offres que vous me faites ; mais hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille... O mon enfant ! ô mon cher enfant ! C'en est fait, *M. Jones* . . . *Nancy* est perduë pour jamais ! . . .

Madame *Miller* apprit alors à notre Héros, que *M. Nightingale*, après avoir séduit sa fille, & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux, l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort, en quittant tout-à-coup la maison. Voyez, Monsieur ! s'écria alors Madame *Miller*, jugez par cette

lettre , s'il fut jamais de monstres plus odieux que lui.

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

CHERE NANCY ,

Comme il ne m'est pas possible de vous faire part d'une nouvelle aussi cruelle pour moi , que pour vous-même , je prends le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritiere , qu'il m'a choisie pour.... Ce mot affreux me coûte trop à écrire ; & vous sentez sans doute combien un sacrifice , qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime , doit coûter à mon cœur ! La tendresse qu'a pour vous votre mere , doit vous encourager à lui confier les tristes conséquences de notre union , que l'on peut aisément tenir secrettes , & dont je m'engage de payer abondamment tous les frais. Je souhaite que vous ayez moins à souffrir de cet événement , que je n'en ai souffert moi-

même. Rappelez toute votre vertu ; employez tout votre courage, pour soutenir un coup aussi sensible pour tous deux ; pour pardonner à un amant , pour oublier un malheureux , que la certitude de sa ruine a pû seule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de grace , c'est-à dire en qualité d'Amant : mais , comptez toujours sur la vive & sincere amitié du fidèle & infortuné

NIGHTINGALE.

Jones , après cette lecture , resta quelques instans muet. Je ne puis vous exprimer , Madame , dit-il enfin à la mere affligée , combien je me sens indigné ! Souffrez , pourtant , que je vous prie de vous conformer , en un point , à l'avis de celui qui vous offence : songez à la réputation de votre fille . . . Elle est perdue , Monsieur ! Elle est perdue ; ainsi que sa réputation , s'écria Madame Miller : la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre Nancy a reçu cette nou-

velle ; un évanouissement , qui a suivi cette affreuse lecture , a rendu sa honte publique. Mais ce malheur , tout horrible qu'il est , n'est pas encore celui qui dans cet instant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille , Monsieur ! La pauvre infortunée a déjà deux fois tenté à sa vie ; nous l'avons vainement arrêtée ; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas , je penserois comme elle.... O mon enfant ! Tel est donc le fruit de tant de soins?... Barbare *Nightingale* , tu nous as tous perdus ! ...

Jones , les yeux baignés de larmes , partageoit , & soulageoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere , que n'eût peut-être fait un autre , en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah , dit Madame *Miller* , j'ai éprouvé , j'éprouve encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit sentir , est au-delà de vos idées !..... la plus aimable , la plus douce , la plus soumise , la

plus tendre des filles.... ô , ma chère *Nancy* ! je t'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois , dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! je voyois sans crainte , & même avec plaisir , les attentions de son ravisseur : Je ne lui soupçonnois que des vuës légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer.... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre présence , Monsieur , n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances , par le langage de l'amour le plus pur , & le plus désintéressé ? si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir , que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant , dont la candeur & l'innocence font tout le caractère ?....

A ces mots , la petite *Betsy* accourut dans la chambre , en criant , maman ! maman , venez donc secourir ma sœur ?... nous ne pouvons plus la tenir.

Madame Miller ordonna à *Betsy* de demeurer quelques instans avec M. *Jones*, & courut à sa fille aî-

née ; en s'écriant du ton le plus pathétique , juste Ciel ! conserve-moi du moins celle-ci.

Tom , quoique vivement affligé lui-même , fit tous ses efforts pour consoler la petite fille , qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame *Miller* , en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de *Nancy* , qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille , se souvint qu'elle avoit dès la veille prié *Jones* à déjeuner , & lui en fit des excuses.

J'espère , Madame , lui dit-il , goûter bientôt un plaisir plus flatteur pour moi , que celui dont vous daignez vous sonvenir ; & c'est en vous rendant service , ainsi qu'à votre fille , que je cours le chercher. Quel que soit le succès de mon entreprise ; comptez du moins sur tout mon zèle. Ou je me trompe fort , ou malgré tout ce qui vous afflige , M. *Nightingale* n'est ni sans remords , ni sans amour pour votre fille. Si je trou-

ve ces sentimens dans son cœur ; j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer *Nancy* , & pour vous consoler vous-même. Je cours chez M. *Nightingale* ; & peut-être le Ciel daignera seconder mes vœux.

CHAPITRE VI.

*Entrevuë de Mrs. JONES &
NIGHTINGALE.*

IL en est du bien , comme du mal que nous faisons à autrui , il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits , presque autant que celui qui les reçoit , je crois qu'il est peu de caractères assez complètement diaboliques pour faire le mal , sans en ressentir également quelques remords.

M. *Nightingale* n'étoit pourtant pas de cette dernière classe.

Tom le trouva , près de son feu ; triste , & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la pauvre *Nancy*. Dès qu'il apperçut son ami , il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos , lui dit-il , je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché , lui dit *Jones* ; ma présence n'est point capable de vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoi qu'il en soit , je ne puis vous flatter. Apprenez donc , qu'une famille entière , dont vous avez causé la perte , est l'objet qui m'amène ici.

La pâleur de *M. Nightingale* , à ce premier début de *Tom* , ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses , lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaires pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale , quoiqu'ému , quoi-

que percé de plus d'un trait douloureux, l'écouta sans l'interrompre.

Dès que M. *Jones* eut fini. . . ce que j'entends, ô mon ami ! lui dit *Nightingale*, me déchire le cœur. Quoi, le malheur a voulu que le secret de ma Lettre ait été public ? pauvre *Nancy* ! sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident n'eût pas été connu ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même, qu'un époux un jour en eût eu connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami, lui dit *Jones*, soyons sinceres ; vous connoissez mieux *Nancy*. Son cœur est tellement à vous, vous l'avez séduite au point, que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette, c'est votre trahison seule qui fait périr, en un jour, & votre Amante, & sa famille.

Ma trahison ? s'écria *Nightingale*. Non, mon ami, elle a toujours & mon estime, & ma tendresse !

mon épouse, dussé être *Venus* même, ne les possédera jamais au même point.

En ce cas, lui dit *Jones*, comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ! répondit l'autre. Demandez-le à *Nancy*, repartit *Jones*, avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez mise, elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt, plus que le vôtre, doit maintenant régler votre conduite.

Si c'est mon avis que vous demandez, s'écria *Tom*, remplissez son espoir, & celui de sa famille : que dis-je ? remplissez le mien propre ; je vous avouë sincèrement, que vous l'aviez fait naître, dès les premiers instans que je vous vis près de *Nancy*. Pardon, si je présume assez de votre amitié pour ne vous point cacher tout ce que la pitié m'inspire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais, j'en appelle à votre propre cœur : qu'il juge si votre langage

apprêté a pû tromper , non seulement *Nancy* , mais encore sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous indiquer vos devoirs.

Je vous entends , dit-en soupirant , *Nightingale* , & je vous dirai plus.... j'ai promis positivement; je le crains du moins , & autant que je le crois.

Vous avez promis, lui dît *Jones* ? & vous hésiteriez encore !

Mettez-vous en ma place , répondit l'autre : je vous connois homme d'honneur , incapable , en me conseillant , d'en trahir les Loix... Indépendamment de toute autre considération , après ce secret divulgué , puis-je , sans honte , épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua *Tom* , si le véritable honneur , qui au fond n'est que la bonté même , vous le dit , & l'exige ? mais , puisque vous m'opposez ce scrupule , permettez que je l'examine.

Pouvez-vous , sans blesser ce

même honneur, vous sentir coupable d'avoir, sous de fausses promesses, perdu cette jeune personne ? de lui avoir, en abusant de sa crédulité, ravi son innocence ? Pouvez-vous, avec honneur, vous sentir, vous connoître, vous avouer malgré vous-même, l'artisan volontaire de l'opprobre, & de la destruction d'un Etre humain ? Pouvez-vous, avec honneur, enlever la réputation, la paix, la vie même, peut-être plus encore, à cette aimable créature ? l'honneur se rappellera-t-il, sans frémir, qu'elle est jeune, sans art, & sans défense ? que c'est elle qui vous aimoit, qui ne respiroit que par vous, qui eût péri cent fois pour vous, qui sans doute eût crû faire un crime en vous soupçonnant un instant ? & qui croyoit se rendre plus aimable encore, en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse ? . . . L'honneur, dis-je, peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

Votre raisonnement est juste, répondit *Nightingale* : j'adopte tous

vos sentimens. Mais connoissez-vous bien le monde ? Après l'éclat d'un tel événement, oserois-je avouer mon Epouse ? Oserois-je encore me montrer ?

Qu'entends-je ! Ah , rougissez , rougissez , s'écria *Jones* , d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser , en a fait votre femme : On peut accuser sa prudence , mais non pas sa vertu. Eh , qu'est-ce que ce monde , que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés , de gens sans principes & sans mœurs , de fots , & de faux importants ? Pardon , si je m'échape : cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie , ombre éternelle du faux honneur. . . . quiconque a des notions du véritable , ne pourra que vous approuver. Mais , dussions-nous supposer le contraire : votre cœur , mon ami , Ce cœur , que je connois juste & sensible , pourra-t'il manquer de s'en applaudir ? Ce sentiment pur & délicieux , qu'inspire toujours une ac-

tion noble ; juste & généreuse ; n'est-il pas plus satisfaisant pour lui , que les louanges mal acquises de ce monde que vous respectez tant ?... Pesez l'alternative ; jetez , de bonne foi , les yeux sur ces deux différens tableaux : Voyez , d'un côté cette infortunée , cette tendre & crédule amante , expirant dans les bras d'une mere ! entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ! Ecoutez-la plaindre son sort , sans accuser la cruauté de celui qui le cause ! Peignez - vous sa famille désespérée , détestant l'Auteur de sa perte , & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jetez enfin les yeux sur votre malheureux enfant , sans secours , sans nom , sans état , sans appui , expirant dans l'opprobre , ou languissant dans la misère ! ramenez alors vos regards sur vous-même , voyez , en vous , l'unique auteur de cette affreuse Tragédie , & réfléchissez un instant.

Regardez-vous , de l'autre part ,

dissipant d'un seul mot ces horreurs , rendant la vie à tant de malheureux. Goutez la joie , jouissez des transports de cette jeune & tendre amante , volant , ou plutôt se précipitant dans vos bras ; voyez le sang colorer de nouveau ses jouës pâles & livides , le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints par les pleurs & la reconnoissance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentimens. Regardez , plus loin , sa respectable mere , passant tout-à-coup de l'abîme du malheur au comble de la félicité , ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille. Quel bonheur ! quel plaisir , ô mon ami ! de faire tant d'heureux , en un instant.

Telle est , mon cher *Nightingale* , telle est l'alternative , tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention.... je ne connois plus mon ami , ou son choix sera bientôt fait.

Ah ! ne méconnois point ton ami ,

s'écria *Nightingale* ! mon cœur ; pour être brisé , n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié le pressoit , lui parloit déjà pour *Nancy* ; & plût au Ciel que je n'eusse point à me reprocher le malheur dont elle gémit !.... croyez-moi , *M. Jones* , j'ai long-tems combattu , j'ai long-tems lutté contre moi-même , avant de pouvoir me résoudre à tracer cette lettre fatale , qui cause aujourd'hui tant de maux. Si mon cœur seul étoit à consulter , *Nancy* seroit demain ma femme. Je le voudrois , j'en atteste le Ciel ! mais , puis-je imaginer , imaginez-vous bien vous-même , que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien ? d'un pere qui s'est engagé d'un autre côté ; & qui , dès demain , doit me présenter à la riche héritière qu'il me destine ?

Je ne connois pas votre pere , répondit *Jones* : mais , si j'étois assez heureux pour le persuader , promettez-vous de rendre la vie à *Nancy* , & à sa mere ?

De toute mon ame ! répondit *Nightingale* ; avec autant d'ardeur que je recherche ma propre félicité.... Puis-je espérer de la trouver ailleurs ?.... Ah si *Nancy* connoissoit mes remords , les pleurs que j'ai versés , tout ce que j'ai souffert depuis hier , je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour jamais ne m'a bien parlé que pour elle : l'honneur seul, ou plutôt son phantôme, combattoit contre lui. O mon ami, vous l'avez terrassé ; & je me sens digne de vous. S'il est possible que mon pere consente à mes vœux , je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien , je l'entreprends , lui dit *Tom*. Mais quelque face que je puisse donner à cette affaire , n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere , & vous en conviendrez , n'eût sans doute pas tardé à sçavoir de quoi il s'agit : les aventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs, si nous ne prévenons pas au plutôt les accidens qui peuvent ar-

river , & que j'ai tout lieu de craindre , vous vous verriez , avant qu'il soit deux jours , la fable & l'horreur du Public. Laissez-moi donc agir. S'il est quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere , il sera sensible à ce que je lui prépare : indiquez - moi seulement sa demeure , je ne perdrai pas un moment. Quant à vous , mon ami , hâtez - vous , si vous l'aimez , de voler chez *Nancy* ; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur , vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à *Tom* , en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare que ferme dans ses volontés..... attendez , dit-il tout - à - coup à *Jones* ?..... si vous lui disiez que je suis déjà marié , il se rendroit peut-être plus traitable ? Voyez , éprouvez

ce moyen extrême : j'aime assez *Nancy* pour le hasarder , quel qu'en puisse être le succès.

Jones approuva l'idée de son ami , & partit pour chercher le vieux *Crésus* , tandis que *Nightingale* alloit rendre la vie à son Amante.

CHAPITRE VII.

*Entrevuë de JONES & du pere de
M. NIGHTINGALE. Arrivée
d'un nouveau personnage.*

LE pere de *M. Nightingale*, après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce , avoit quitté la marchandise , & ne commerçoit depuis longtems qu'en argent, celle de toutes les denrées dont il connoissoit mieux les avantages & qu'il sçavoit toujours employer utilement pour lui-même , soit au service du Public , ou à celui des particuliers. Cet homme , en un mot , n'étoit

qu'argent, ne connoissoit qu'argent, n'entendoit, ne voyoit, & ne rêvoit qu'argent : Philosophe d'ailleurs, & qui maître de ses passions,

Avoit sçu réunir dans le fond de sa caisse,

Ses craintes, ses desirs, ses vœux, & sa tendresse.

La fortune, dans son quart-d'heure le plus fantasque, n'eût pû je crois choisir en notre ami *Jones*, un Ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi, Dieu sçait comme *Tom* fut reçu, lorsqu'après un assez long préambule, il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à *Miss Nancy Miller* !

Le détail de cette scène, qui fut très-longue, ne me paroît pourtant pas assez intéressant, pour être rapporté, surtout dans les circonstances présentes, ou nous avons bien mieux à faire : les propos, les emportemens, les menaces d'un pere aussi dur qu'avare, & qui se

Voit trompé dans ses espérances ,
sont très-aisés à présumer.

La tempête étoit au plus haut point, lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son Cabinet.

Ces deux gens , quoique parens si proches , étoient de caractères absolument opposés. Le frere arrivant , avoit aussi été élevé dans le commerce : mais , il ne s'étoit pas plutôt vû un fond de 6000 livres sterlin, que renonçant à tout autre espoir de fortune , il s'étoit retiré à la campagne, ou depuis vingt-cinq-ans il vivoit heureux avec une épouse fort enjouée, qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille , enfant gâté à tous égards ; & qui , pour ne pas quitter ses parens , avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que M. *Nightingale* pere avoit destinée à son fils, étoit du voisinage de son frere, & très-liée avec sa nièce. C'étoit même à propos du mariage projeté, que *Nightingale*, frere, étoit
venu

venu en ville , non pas pour en hâter l'accomplissement , mais pour le rompre s'il étoit possible , attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec *Nancy* , qu'il connoissoit ; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile , sur ce chapitre , il lui parla ainsi.

Si vous étiez un peu plus de sang froid , mon frere , je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même , ou pour l'amour de vous seul , que vous aimez aujourd'hui votre fils ? Vous me répondriez , du moins je le suppose , que c'est pour l'amour de lui-même ; que c'est son bonheur seul que vous cherchiez , dans l'alliance proposée.

Mais , mon frere , les règles de bonheur que nous prescrivons si volontiers aux autres , m'ont toujours paruës fort absurdes ; & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat , n'offrit jamais rien

à mes yeux que d'injuste , & de tyrannique. C'est une erreur vulgaire , je le sçais : mais ce n'est pas moins une erreur. Et si son absurdité est sensible , c'est surtout lorsqu'il s'agit du mariage , dont la félicité est attachée à l'affection subsistante entre les parties.

J'ai donc toujours pensé , que le choix des parens dans ces fortes d'occasions , étoit d'autant moins raisonnable , que rien ne peut commander à l'amour ; que cette passion , soit par elle-même , soit par la perversité de notre nature , hait tellement tout ce qui tend à la contrainte , que souvent la persuasion même a suffi pour la révolter.

Je conviens , cependant , que les parens dussent-ils n'être pas bien sages , sont faits pour être consultés ; qu'ils peuvent même , en certains cas , refuser leur consentement. Votre fils , à cet égard , est par conséquent coupable envers vous. Mais procédons de bonne foi , mon frere : n'y avez-

vous pas vous-même un peu contribué? N'avez-vous point, par de fréquens propos sur ce sujet, laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus, au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas tout-à-fait avec vos idées? N'est-ce peut-être pas ce motif seul, qui allume aujourd'hui votre colere? & si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit, n'auriez-vous pas en même tems excédé les bornes de l'autorité paternelle, en lui choisissant, en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas, que vous ne connoissez pas vous-même, & que vous rougiriez d'avoir choisie, si la moindre partie de ce que je sçais d'elle vous étoit révélée.

J'avouë pourtant toujours, que votre fils a commis une faute; mais cette faute n'est assurément pas impardonnable. Il a agi sans votre consentement, dans une matiere où il devoit le demander: mais c'est aussi dans une matiere où lui seul étoit principalement intéressé.

Hij

Vous ne me nierez pas , du moins , que l'intérêt en cette occasion ne réglât tout seul vos idées : mais si malheureusement il n'a point pensé de même , s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur , prétendez-vous , mon frere , au cas que votre fils vous soit bien cher , le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement , & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas , s'il trouve un pere en vous ? Voulez-vous , en un mot , parce que vous n'avez pû le rendre aussi riche que vous le désiriez , employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misère ?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. *Orphée* & *Amphion* ont rendu sensibles des Etres absolument inanimés : rien de plus étonnant ! mais , ni l'histoire ni la Fable , n'ont osé hazarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le patétique du raisonnement.

M. *Nightingale* , pere , au lieu de répondre directement au discours de son frere , se contenta de lui dire , qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfans. Je voudrois , ajouta-t'il , que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille , sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils , qui n'a pû , je crois , que très peu profiter de vos préceptes , encore moins de vos exemples.

Il est vrai , que le jeune *Nightingale* , qui étoit le filleul de son oncle , avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son pere. Aussi , l'oncle l'aimoit presqu'autant que sa propre fille.

Tom étoit enchanté de ce bonhomme ; & lorsqu'ils s'aperçurent que rien ne pouvoit abattre l'entêtement de ce vieillard , *Jones* emmena l'oncle , qui vouloit voir son neveu , chez Madame *Miller*.

CHAPITRE VIII.*Evénemens surprenans.*

JOnes , en rentrant chez lui , trouva la face des choses absolument changée. La mere , les deux filles , & le jeune *Nightingale* , étoient à table , [s]ouper ensemble ; & l'oncle , déjà connu dans la maison , y entra sans cérémonie.

Il embrassa *Miss Nancy* , en qualité de nièce , & complimenta son neveu , avec autant de plaisir , que s'il eût épousé son égale.

Son arrivée avoit fait pâlir *Nancy* , & son prétendu mari , & tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais *Madame Miller* , qui avoit cherché l'occasion de passer dans une chambre à côté , ayant fait appeller *Tom* , le surprit fort , lorsque se jettant à ses pieds , cette bonne femme toute en larmes

le nomma cent fois le protecteur de sa famille ; & lui apprit , que M. *Nightingale* , dès le lendemain matin , prétendoit épouser sa fille.

Cette nouvelle transporta *Jones* de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son hôtesse , qu'il ramena enfin dans la salle à manger , où tout se passoit au gré de leurs désirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite Assemblée , pendant lesquelles l'oncle , zélé Partisan de la bouteille , avoit si souvent bû à la santé des jeunes Epoux , que le neveu s'en sentoît un peu lui-même. Aussi , n'est-ce qu'à une effusion de cœur , un peu bachique , que nous pouvons attribuer la fantaisie qui prit tout à coup à ce jeune homme de faire monter son Oncle dans son ancien Appartement , pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son prétendu mariage , que ce qui s'étoit déjà passé entre *Nancy* & lui.

Comment ! s'écria le vieillard ,
tu n'es pas en effet marié ?
Viens mon ami , que je t'em-
brasse ! Ceci me comble de
plaisir. Si la faute eût été faite ,
je t'eusse protégé , je t'eusse
aidé de toute ma puissance : mais
je te trouve libre encore , ouvre
les yeux sur ta sottise , & repens-
toi.

Qu'entens-je, lui dit *Nightingale* :
mon honneur n'est-il pas engagé ?
Quelle différence trouvez-vous
donc Bon ! répliqua l'Oncle ,
l'honneur ? belle chimère ! il est
de l'invention des hommes : on le
définit comme on veut. En trou-
veras-tu moins un parti considéra-
ble ? Il s'agit , parbleu , bien d'hon-
neur ici !

Pardon , Monsieur , lui dit le
neveu , mais je pense autrement.
Non seulement l'honneur , mais
le devoir , mais l'humanité mê-
me exige que je remplisse mes
engagemens. Non , mon Oncle ,
je l'ai promis , & je veux l'é-
pouser Vous le voulez , Mon-

seigneur ? s'écria l'Oncle : ce mot a droit de me surprendre. S'il s'adressoit à votre pere, à la bonne heure, à peine a-t-il mérité que vous le connussiez : mais moi, qui fus tout ce qu'il devoit être, moi qui fus toujours votre ami, je ne le conçois pas ! Quelles impressions avez-vous donc prises, depuis que vous m'avez quitté ? Ma fille, que j'ai élevée, ainsi que vous, comme une tendre amie, osa-t-elle jamais se refuser à mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes probablement jamais en pareil cas, répondit *Nightingale* ; j'ai peine à croire, que vos ordres mêmes, pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille ! s'écria vivement l'Oncle, n'insultez pas *Henriette* ! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les siennes, je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu, dit *Nigh-*

Nightingale , insulter ma cousine , que j'estime autant que j'honore. Mais je suis convaincu , que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévère que l'est celui que je reçois de vous Mais , de grace , mon cher oncle , retournons à table : la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre absence. Permettez , que je vous supplie même , de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre *Nancy* , ou sa mere.

J'y consens , répondit l'Oncle , mais à une condition : c'est que vous viendrez me reconduire chez moi , pour que nous puissions jaser encore quelques instans en liberté sur cette affaire. Je voudrois , je l'avoue , malgré la stupide obstination de mon frere , (qui se croit pourtant un très-habile homme !) préserver ma famille , de tout établissement peu avantageux.

Nightingale , qui connoissoit son oncle pour une tête aussi difficile à mener que celle de son pere , lui promit tout ce qu'il voulut , & le ramena dans la salle.

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre.

ON n'y étoit pas tout-à-fait tranquille : les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pû recueillir de ce véhément Dialogue , il n'avoit pas moins jeté la terreur dans l'ame de *Nancy* , de sa mere , & de notre Héros même.

Lorsque la Compagnie fut rassemblée , l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gaieté n'osa plus se montrer , qu'avec un air contraint.


On quitta la table , une demie-heure après ; & l'oncle emmena son neveu , qui assura *Nancy* , qu'il reviendrait de grand matin pour remplir ses promesses.

Tom , quoique le moins intéressé dans l'aventure , fut celui qui en craignit le plus les suites. Tan-

dis qu'il délibérait, s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille, la servante de la maison vint l'avertir qu'une Dame le demandoit avec empressement... Il se hâta d'y courir : c'étoit Madame *Honora*, qui lui apportoit de si terribles nouvelles de *Sophie*, que *Tom*, oubliant tout à coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses Hôtes, ne pensa plus qu'à ses propres malheurs, & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le Lecteur ne peut être instruit de ces événemens, qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce sera le sujet du Livre suivant.

Fin du quatorzième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE QUINZIÈME.

*Dans lequel le progrès de l'Histoire
n'est que d'environ deux jours.*

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre SOPHIE.

QUand les enfans font à rien faire, disoit un vieux Gentilhomme de ma connoissance, on peut gager qu'ils font du mal. Je ne veux point étendre cette maxime jusques sur les femmes en général : mais on me passera peut-être, que lorsque la jalousie & la rage sont au-dehors insensibles chez elles, on peut tout attendre

& tout craindre de ce que ces passions opèrent dans le fond de leur ame.

Lady Bellaston, va nous en fournir un exemple : Sa haine, pour *Sophie*, étoit au comble ; elle l'accabloit de caresses, en attendant l'occasion de se défaire d'une rivale qui croisoit ou détruisoit à chaque instant ses plus flatteuses espérances.

Nous avons dit, qu'un jeune Cavalier avoit aidé *Sophie* à sortir de la Comédie, le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Lord Fellamar (car telle étoit sa qualité) avoit déjà vû *Sophie* chez sa tante, & en étoit devenu éperduement amoureux. Il n'avoit pas manqué, dès le lendemain de l'avanture de la Comédie, de venir sçavoir des nouvelles de la santé de *Miss Western* ; & de faire éclater, dans une longue visite, tout l'intérêt que son cœur y paroissoit prendre.

Lady Bellaston, crut le jeune *Lord* très-propre à remplir ses desseins. Dès le jour même, elle devint sa

confidente , & le trouva si amoureux , qu'elle en espéra tout.

Fellamar, informé de la naissance & des grands biens de *Miss Western*, ne tarda pas à parler mariage. C'est où *Lady Bellaſton* l'attendoit.

Je vous répondrois bien , lui dit - elle (avec air apprêté , & jouant l'embarras) du consentement de ſon pere : l'honneur d'une telle alliance ne pouroit que le flatter infiniment. Mais , je prévois un obſtacle invincible , dont je rougis de vous inſtruire. Vous avez un rival , *Mylord* ! & un rival , qui quoiqu'indigne d'être nommé , n'en eſt pourtant pas moins à craindre..... Ah , Madame ! s'écria le *Lord Fellamar*, vous me glacez le cœur: vous venez de m'anéantir.

Fi donc ! *Mylord* , lui dit la Dame , j'imaginois au contraire vous enflâmer , vous voir tonner contre un odieux rival , & n'avoir rien de plus preſſé que de me demander ſon nom ?.... & vous prétendez être amoureux !

Si je le ſuis ! s'écria-t-il..... oui ,

je le fais , Madame , au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable parente. Parlez ; parlez , de grace ! quel est donc cet heureux mortel ?

C'est.... jen rougis encore un coup , pour elle , & pour mon sexe entier !.... c'est un misérable , un bâtard , un enfant trouvé , un faquin en un mot , plus méprisable que le dernier de vos Laquais.

O Ciel ! s'écria-t'il , en frémissant , se peut-il qu'une jeune personne , douée de tant de charmes , puisse avoir le cœur aussi bas?... hélas , *Mylord* , répondit-elle , voilà ce que produit une éducation de Campagne !..... c'est le poison des jeunes filles ; c'est-là que le cœur se nourrit d'un amour ridicule , qu'on se farcit la tête d'un fratrias d'idées si romanesques , que la meilleure Compagnie de Londres , & le cours d'un hyver entier , suffit à peine pour les déraciner.

En vérité , Madame , répliqua *Fellamar* , votre parente est d'un

prix trop précieux à mes yeux ; pour la laisser dans un aveuglement si déplorable ; & sa perte ne sçauroit être trop tôt prévenue.

Hélas , *Mylord* , dit la bonne Dame , comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme , je crois , s'en mêle ; la pauvre *Sophie* ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et pour vous ouvrir tout mon cœur , je tremble à chaque instant , d'apprendre sa fuite avec ce malheureux !

Ce que j'entends , Madame , excite ma compassion bien plus que mon mépris , & ne fait qu'ajouter à mes sentimens pour votre cousine. On pourroit trouver des moyens.... on pourroit prévenir la perte d'un si rare trésor..... Madame , ne lui a-t-elle pas déjà parlé raison sur ce sujet ?

Raison ! s'écria *Lady Bellafton* , en éclatant de rire , connoissez-vous assez peu les femmes pour imaginer que la raison puisse rien

contre leur penchant ? Le tems ; *Mylord* , le tems est le seul médecin qui puisse les guérir : mais je sçais qu'il est peu du goût de *Sophie* ; & c'est ce qui redouble mes terreurs..... chaque instant les augmente ; & je commence à croire , que la violence....

Que faut-il faire ? s'écria *Mylord* ; quels moyens peut-on employer ? il n'en est point que je ne tente.... O *Mylady* ! dans l'espoir de la posséder , est-il rien que je n'entreprene ?....

En vérité , je ne sçai que vous dire , répondit la Dame.... attendez ? je m'y perds.... ma foi , je n'y vois goutte.... si l'on veut la sauver ; il en est tems ; il faut agir.... & comme je vous le disois tout-à-l'heure , la violence est absolument nécessaire.... j'entrevois un moyen , désagréable pourtant , & dont je suis presque effrayée moi-même !..... il demande bien de la tête , je vous en avertis.

Je ne crois pas , Madame , lui dit-il , être suspect du côté du cou-

rage : il faudroit, d'ailleurs, que j'en eusse bien peu, pour reculer en cette occasion.

Ah, *Mylord*, répondit-elle, je suis bien sûre de vous. . . . c'est de moi seule que je doute : car je sens combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire, seroit sans doute de nature à effrayer toute autre femme.... & si je n'étois bien certaine. . . .

Le Lord, en l'interrompant, n'eut pas de peine à la rassurer encore sur ce point ; & d'autant plus aisément, qu'il jouissoit de la réputation la plus intégrè & la mieux méritée.

Eh bien, dit-elle, *Mylord*, vous surmontez tous mes scrupules ; je vais. . . . mais non, je ne puis m'y résoudre. . . . l'idée seule me fait frémir ! non cela ne fera pas. . . . essayons d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous dîner ici aujourd'hui ? vous aurez le plaisir de la voir aussi longtems que vous voudrez. . . . & nous n'avons

pas de tems à perdre. Nous n'aurons que *Lady Betty* , *Miss Eagle* , le Colonel *Hampsted* , & *Tom Edwards*.... ils ne resteront pas ; & je ne ferai au logis pour personne : vous en ferez plus à votre aise. Je vous réponds même , de trouver le moyen de vous convaincre de l'attachement de *Sophie* pour son indigne Amant.

Fellamar remercia *Lady Bellaston* , accepta son dîner , & sortit pour se mettre en état de reparoitre bientôt plus décemment chez elle.

C H A P I T R E I I .

Suite du complot contre SOPHIE.

Q Uoique le Lecteur ait concû , dès longtems , que *Lady Bellaston* étoit membre , & très-important , du grand monde , elle étoit pourtant , en effet membre , & très-considéré , du *Petit monde* :

expression qui désignoit une digne & respectable Société , très-florissante il n'y a pas long tems dans ce Royaume.

Parmi les bons Principes qui servoient de baze à cette Société , il en étoit un remarquable. Il étoit de regle , dans cet illustre Corps , dont les Heros s'assembloient souvent vers la fin de la dernière guerre , que chacun d'eux fût tenu de se signaler chaque jour, tout au moins une fois , par un exploit nouveau. Cet exploit consistoit , en quelque fausseté plaisante , qui toutes les vingt-quatre heures étoit répandue dans Londres par toute la coterie. Jamais établissement ne donna matière à plus de sottises conjectures , à plus d'histoires ridicules qui (je n'en voudrois pas trop jurer) partoient peut-être du sein de la Société même. Le Diable, disoit-on, par exemple , assis dans un grand fauteuil , présidoit en personne aux Assemblées &c..... mais , après les informations les plus scrupuleuses , je suis obligé d'avouer , que tous

ces bruits étoient très-faux; que cette coterie , étoit composée d'une fort bonne sorte de gens ; que les faussetés , auxquelles ils donnoient cours , n'étoient point de nature à nuire au prochain ; & n'avoient d'autre but , que l'amusement de leurs auteurs & celui du public.

Tom Edwards , dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent , étoit de ce comique corps. Ce fut lui que *Lady Bellaſton* choiſit , pour débiter une fausſeté , qu'elle avoit conçue : ce qui ne devoit arriver que le ſoir , lorsque la compagnie du dîner , à l'exception de *Mylord Fellamar* , ſeroit ſortie & qu'elle donneroit le mot à *Tom Edwards*.

Que le Lecteur ſ' imagine donc , qu'il eſt environ huit heures du ſoir ; que *Lady Bellaſton* , *Lord Fellamar* , *Miſſ Western* , & *Edwards* , finiſſent une partie de *Whiſt* * ; & que *Lady Bellaſton* , poſitivement au dernier tour , donne le mot à

* Jeu de Cartes à la mode en Angleterre.

Edwards , en lui parlant ainsi.....
 En vérité , mon pauvre *Tom* , vous
 n'êtes plus supportable : vous nous
 disiez du moins autrefois des nou-
 velles ; & maintenant , vous ne
 sçavez , ni ne dites plus rien !...
 Est-ce ma faute , Madame , répon-
 dit *Edwards* : le monde est aujour-
 d'hui si lourd , si stupidement en-
 gourdi , qu'il ne produit plus rien
 d'intéressant.... Mais à propos !
 je me rappelle un terrible acci-
 dent arrivé au Colonel *Wilcox*..
 Le pauvre homme !... vous le con-
 noissez , Mylord ? personne n'est
 plus connu que lui. Je le plains , en
 vérité , de tout mon cœur !

Dequoi donc s'agit-il , répondit
Lady Bellaſton ?

Il s'est battu ce matin ; il a tué
 son homme.... & voilà tout.

Lord *Fellamard* , qui n'étoit pas
 du complot , demanda qui il avoit
 tué ? un jeune homme , répondit
Edwards , que personne ne con-
 noit , du Comté de *Sommerſet* ,
 dit-on , arrivé depuis peu à Lon-
 dre , & parent d'un M. *Alworthy* ,

que je crois de la connoissance de Mylady. J'ai vû porter le mort dans un Caffé. Ma foi, c'étoit un fort bel homme !

Sophie , qui mêloit les cartes, au moment qu'*Edwards* avoit commencé à parler d'un homme tué , s'étoit arrêtée tout-à-coup : ces sortes d'histoires avoient toujours droit de l'affecter extrêmement. Celle-ci finie, elle voulut achever de mêler : mais , après avoir donné trois cartes à l'un , sept à l'autre , & dix au troisiéme , le reste lui glissa des mains , & la pauvre fille tomba évanouie dans son fauteuil.

La Compagnie , en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup de bruit ; on la secourut , elle revint , & pria qu'on la conduisît dans son appartement ; où , *Lady Bellaſton* lui apprit , en éclatant de rire , que c'étoit une mauvaise plaisanterie de sa façon : en l'assurant , pourtant , que ni *Mylord* , ni *Edwards* , ne sçavoient rien du vrai secret de l'affaire.

Lord

Lord *Fellamar* n'eut pas besoin d'autres preuves , pour être convaincu que tout ce que *Lady Bellaſton* lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand pour-parler, en conféquence, entre *Lady Bellaſton* & lui, dès qu'elle fut revenuë de chez *Sophie* ; d'où nâquit un projet , qui malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'affreux aux yeux de *Mylord* même , fut pourtant bientôt juſtifié par la légitimité de ſes intentions ; mais qui ne révoltera pas moins pluſieurs de nos lecteurs.

Il fut arrêté , que le lendemain vers ſept heures du ſoir, *Sophie*, par les ſoins de *Lady Bellaſton* , ſe trouveroit ſeule dans ſon Appartement , & que *Mylord* y ſeroit introduit.

Enchantée de cet arrangement , dont le ſuccès lui ſembloit infaillible , vû les meſures déjà préméditées pour écarter tous les domeſtiques, *Mylady Bellaſton*, après le départ du Lord, ſe mit tranquillement au lit. *Sophie* , forcée

après certain éclat, d'épouser *Fellamar*, ne laissoit plus d'espoir à *Jones*; & *Jones*, une fois sans espoir, ne pouvoit plus échaper à *Lady Bellaston*. Quel plaisir! Quel triomphe pour elle! Tout la justifioit, d'ailleurs, aux yeux de la famille de *Sophie*, ainsi qu'à ceux du monde entier: en arrachant *Miss Western* à un attachement honteux, elle lui procuroit un époux, qui par son rang & sa fortune, ne pouvoit qu'honorer la parenté de cette fille.... Gloire & profit de tous côtés.

L'autre conspirateur, n'étoit pas tout-à-fait si tranquille: son cœur, malgré lui-même, étoit en proie à ces noires agitations, si sublimement peintes par *Shakespeare* *, lorsqu'il fait dire à *Brutus*, déterminé à immoler *César*.... *Que l'homme est foible! Faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution, ne soit jamais rempli*

* Théâtre Anglois. Tome 3.

que de songes funestes , & de chimères effrayantes ! Faut-il que cet homme frémissse à chaque instant , à l'aspect des dangers qui se multiplient !... Il les surmonte , je le veux : mais son cœur , tel qu'un Etat que déchire une guerre intestine n'est pas moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent.....

La violence de la passion , qui lui avoit fait adopter ce projet , lui rappelloit envain qu'une parente de *Sophie* , non seulement l'avoit conçu , mais le croyoit utile & nécessaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de *Mylord* , n'offrit alors à sa pensée , que l'attentat auquel il s'engageoit , revêtu des horribles couleurs , & des funestes conséquences qui marchoient à sa suite. Il en fut ébranlé , la nuit entière put à peine suffire pour accorder dans son cœur , & l'honneur & l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur ; & *Fellamar* , très-résolu d'abandonner des espérances si contraires à la noblesse de ses idées , se hâta de se rendre

chez *Mylady Bellaſton*.

Cette Dame , quoiqu'il fût tard , étoit encore au lit ; *Sophie* , étoit aſſiſe à coté d'elle , lorsqu'un domeſtique vint annoncer le *Lord* , que l'on fit prier de monter. *Miſſ. Weſtern* , à ces mots , pria ſa couſine de ne point recevoir ſes viſites à l'avenir. Elle lui fit part de la déclaration qu'il lui avoit faite , de la haine qu'elle avoit pour lui , & du deſſein où elle étoit de ne plus ſe trouver ſeule avec cet Amant importun.

Eh , bon Dieu ! mon enfant , lui dit *Lady Bellaſton* ; voilà nos Campagnardes ! toutes penſent à l'unifſon ; la moindre politeſſe eſt une déclaration pour elles ; tout homme qui les flatte , ou leur ſourit , eſt toujours un Amant. Quoi ! parceque *Mylord* eſt galant , il vous aime ? La conſéquence eſt admirable !..... Plût au Ciel qu'il penſât ainſi ! vos refus me ſurprendroient fort.

Eh bien , Madame , répondit fièrement *Sophie* , jouiſſez de

cette surprise : si je suis libre encore chez vous, je ne le reverrai jamais.

Oh ! ne craignez rien , ma petite , répliqua *Mylady* ; on ne prétend pas vous contraindre. Si votre projet est de suivre Monsieur *Tom Jones* ; sans doute , pour vous vous plaire , il faudra bien y consentir.

En vérité , Madame , s'écria *Sophie* , C'est bien abuser de vos droits !... Je connois mes devoirs , Madame , je n'aurai jamais d'époux que des mains de mon pere.

Eh bien , tant mieux , Mademoiselle. Puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin , votre appartement est ouvert. Je suis moins Timide que vous ; je recevrai *Mylord* , à ma toilette.

Sophie, après une profonde révérence, se hâta de sortir ; & *Fellamar* fut introduit.

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !

Lady Bellaſton , informée des ſcrupules du jeune Lord , le traita , à peu-près , comme un vieux ſolliciteur de *Newgate* * traite un témoin encore novice , qui lui propoſe des remords.

Mon cher *Lord* , lui dit-elle ; vous avez le cœur foible ; vous avez l'air malade ! voudriez-vous de l'Élixir de *Lady Edgely* ?..... N'êtes-vous pas honteux ! Peut-on montrer ſi peu de réſolution ?.. Quoi , le ſeul mot de rapt vous épouvante !... Oh , pour le coup , ſi l'hiſtoire d'*Hélène* étoit moderne , j'aurois peine à la croire : je douterois du moins de la fermeté de *Pâris* ; car , pour ce qui

* Priſon de Londre.

touche la facilité d'*Hélène* , je n'y
 vois au fond rien de trop étonnant.
 Cependant , le courage dans tous
 les tems eut droit de plaire aux fem-
 mes. Le ravissement des *Sabines*, est
 encore une bonne Histoire... Mais
 grace au Ciel! cela devient fort an-
 cien. Tant d'érudition vous étonne
 peut-être?...attendez..j'ai lu même,
 dans M. *Hook* * , que ces *Sabines* ,
 dans la fuite aimerent leurs maris.
 Mais notre siècle est plus modeste ,
 & je cherche envain quelque'une
 de mes connoissances qui ait été
 ravie..... Eh , de grace , Ma-
 dame , s'écria *Fellamar* , cessez de
 me rendre si ridicule !

Pourquoi donc , Mylord ? ima-
 ginez - vous qu'il soit une femme
 en Angleterre qui , du moins dans
 son cœur, ne se moquât pas main-
 tenant un peu de vous ?.....
 Vous me forcez à vous tenir un
 étrange langage ! vous me pouf-
 sez jusqu'à trahir mon sexe mê-

* Auteur d'une Histoire Romaine.

me : mais la pureté de mes intentions me soutient. Ah , s'il s'agissoit moins du bonheur d'une parente , que j'aime malgré moi ! (Mais , j'ai votre parole , vous m'avez promis d'être son Epoux ; sa fortune & sa félicité l'emportent sur mes répugnances , & je compte sur vous) hélas ! m'exposerois-je à tout ceci ! car enfin , son amant est aimable ; & ses ennemis même , rendent justice à son courage.

Que ceux de nos Lecteurs , qui ont eu le plaisir d'entendre sortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse , me disent naturellement si toute la douceur d'une voix , dût-elle être d'une Syréne , les rend moins dures à l'oreille ? Un fait certain , c'est que *Démosthène* & *Cicéron* même en personne , n'eussent peut-être pas manié plus adroitement l'ame du pauvre *Lord* , que *Lady Bellaston* dans cet instant , qu'elle crut décisif.

Les yeux de *Mylady* , constam-

ment fixés sur son disciple, n'eurent pas sitôt entrevû son trouble, & les nouveaux sentimens qui l'agitoient, que changeant tout-à-coup de méthode & prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle prétendoit émouvoir : *My-lord*, dit-elle, gravement, vous vous rappelez peut-être, que c'est vous-même qui le premier avez entamé cette matiere, & qui m'avez inspiré ces idées. Vous n'avez pas soupçonné, sans doute, que mon but fût de vous offrir imprudemment d'épouser ma parente : quarante mille livres sterlin n'ont pas besoin d'Avocat, & portent, si je ne me trompe, leur recommandation avec elles. . . .

Ah, Madame ! interrompit *Fellamar*, la beauté de *Sophie* en a bien moins besoin encore, que sa fortune. Jamais femme n'eut, selon moi, la moitié de ses charmes.

Si, si, *My-lord*, répliqua *Lady Bel-laston*, (en minaüdant à son miroir) j'en ai connu, que vous n'eussiez pas ravalées si bas. . . . Ce

n'est pas que je prétende rabaisser les siens. C'est une très - aimable fille , voilà ce qu'il y a de sûr : ce qui m'en fâche , c'est que peut-être avant peu d'heures , nous la verrons la proie d'un Amant , qui sûrement ne la mérite pas ; quoique , pour lui rendre justice , je le croye pourtant un brave homme.

Je sçais qu'il ne la mérite pas, Madame , répondit le *Lord* (en s'appliquant le propos de la Dame) mais je vous le garantis brave homme ; & si le Ciel , ou vous , ne traversez pas ses desseins , j'espère avant qu'il soit une heure, que vous m'avouërez pour votre parent.

Ah ! vous parlez enfin , s'écria la Dame. Allez, *Mylord* , ne craignez point d'obstacles de ma part.

Le reste de cette scène se passa en transports , en excuses , & en complimens , qui eussent peut-être été bons à entendre de la bouche des Acteurs mêmes ; mais , qui perdent trop par écrit. Ainsi, nous finirons ici ce Dialogue, pour arriver plutôt au moment fatal, où tout étoit disposé pour le malheur de la pauvre *Sophie*.

CHAPITRE IV.

*Fait pour intéresser , & pour
surprendre.*

SEpt heures étoient sonnées , & la triste *Sophie* , seule dans son appartement , s'amusoit à lire une Tragédie : c'étoit *le Fatal Mariage*.^{*} A la scène où l'infortunée *Isabelle* dispose de la bague qu'elle avoit reçue de son époux , le livre étoit tombé des mains de notre Héroïne , & son visage étoit couvert de larmes , lorsque Mylord *Fellamar* s'offrit tout-à-coup à ses yeux. *Sophie* se leva , & ne dissimula point sa surprise.

Je crains , Madame , dit le *Lord* , en s'inclinant très-bas , d'être entré chez vous un peu trop brusque-

^{*} Ou , *L'Adultere Innocent* . Comi-Tragédie de M. *Southerne* . Théât. Angl. Tome 2. Chez *Prault fils* , *Quai de Conti* .

ment. Je crois , répondit *Miss Western* , d'un ton un peu altéré , qu'une visite de ce genre , a quelque droit de me surprendre ! mes yeux , en ce cas , dit le *Lord* , vous ont donc foiblement peint mes sentimens. S'ils vous eussent mieux dit tout ce que ressent mon cœur , vous seriez moins surprise de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie , quoique troublée , répondit à ces grands mots , & assez bien je crois , par un coup d'œil plein de mépris.

Mylord , fit alors une autre harangue , & très-diffuse , sur la tendre vivacité de sa passion , jusqu'à ce que *Sophie* , tremblante & perdant patience . . . je crois en vérité , *Mylord* , s'écria-t-elle , que vous extravaguez ? cela seul , du moins , peut excuser un procédé tel que le vôtre Vous avez raison , Madame , s'écria *Fellamar* , à son tour : pardonnez donc aux effets d'un mal , dont vous seule êtes la cause ; la violence de mes feux

trouble tellement ma raison , qu'il feroit injuste de me rendre comptable de mes égaremens..... *My-lord* , lui dit *Sophie* , de plus en plus épouvantée , je n'entends ni ne conçois rien à tout ceci ! souffrez donc , Madame , que ce soit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur , mon ame , & tous mes sentimens ; que je vous dise tout l'amour dont je brûle pour vous ; que je vous peigne des transports , qui vont (je ne le sens que trop !) jusqu'à l'extravagance. Adorable *Sophie* ! quel langage peut exprimer toute ma passion ?

Je vous jure , *My-lord* , lui dit *Sophie* , en faisant un mouvement pour sortir , que je n'en entendrai pas plus.... Non , Madame ! s'écria *Fellamar* , non cruelle , n'espérez pas me fuir ainsi : vous auriez pitié de mes maux , si la moindre partie vous en étoit connue !

L'amoureux *Lord* , s'emparant alors de la main de *Sophie* , & laissant échapper un long soupir ,

parla pendant quelques minutes avec une véhémence, qui ne plairoit guères plus au Lecteur qu'à celle à qui cet amant s'adressoit. Il conclut enfin par lui déclarer , que s'il étoit maître de l'Univers , il en mettroit la couronne à ses pieds. *Sophie*, en cet instant , réunissant toutes ses forces pour dégager sa main , lui répondit avec courage , & moi , je vous jure , Monsieur , que ce présent , & celui qui me l'offriroit , feroient également méprisables pour moi.

Arrêtez , Madame ! s'écria *Fel-lamar* , en courant après *Sophie* , qui gagnoit la porte , & en s'emparant de nouveau de sa main : pardonnez-moi des libertés , que le désespoir où vous me jetez autorise.... ah ! si j'avois pû me flatter , que mon nom , ma fortune , & mon rang eussent pû vous toucher , avec quels sentimens respectueux , avec qu'elle vive tendresse , ne les eussai-je point offerts à ma *Sophie* !.. mais je ne sçaurois me résoudre à renoncer à tant de charmes.....

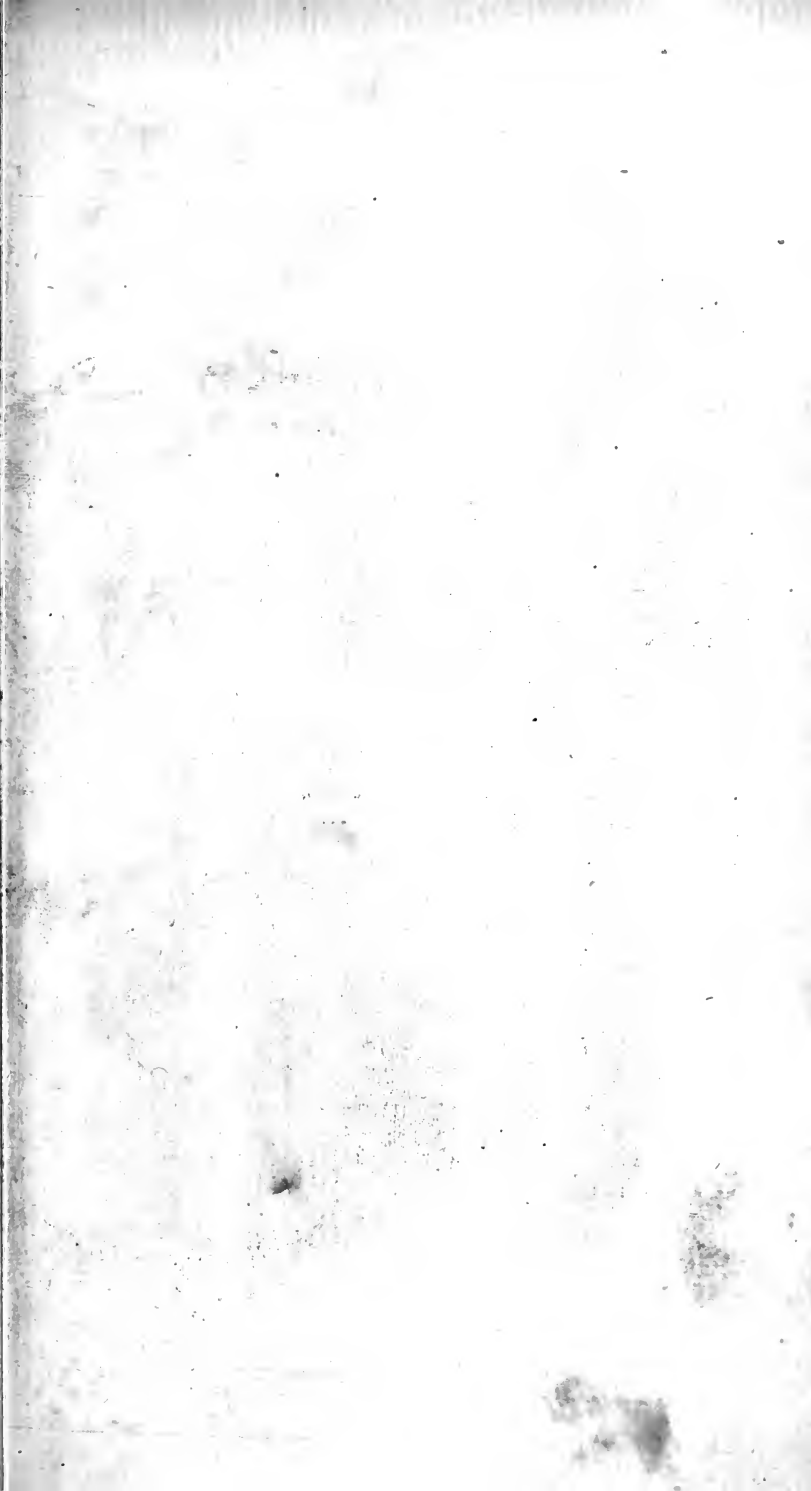
ah ! je perdrois plutôt le jour.....
vous êtes, vous devez être, vous
ferez pour jamais à moi.

Perdez un vain espoir, *Mylord*,
lui dit *Sophie*, d'un air aussi fier,
qu'impofant : je jure, par l'honneur,
que je ne vous verrai jamais ! laif-
sez ma main, vous dis-je ? je veux,
& je prétends sortir, j'ai déjà trop
fouffert ici.

Ainsi, Madame, s'écria *Fellamar*,
ce moment m'est donc pré-
cieux : car je ne veux ni ne puis me
réfoudre à vivre désormais fans
vous..... Qu'annonce ce propos,
Mylord ? dit *Sophie* outrée de co-
lere. Sçavez-vous que je vais fon-
ner ? & que bientôt..... je ne crains
rien, Madame, répondit *Fellamar* :
ma feule crainte, est celle de vous
perdre. S'il ne me reste qu'un moyen
pour prévenir un tel malheur, im-
putez-le à vous - même, imputez-
le à mon défefpoir..... il voulut
alors la prendre dans fes bras.
Mais *Sophie*, quoique épouvantée,
étoit forte ; & l'indignation ajou-
toit encore à fa vigueur. Ses cris,

sans les soins que *Lady Bellafton* avoit pris d'écarter tous ses gens, n'eussent pû manquer de lui attirer un prompt secours. Mais la fortune, heureusement pour *Miss Western*, y suppléa dans cet instant. D'autres cris, qu'on entendit alors sur l'escalier, couvroient presque ceux de *Sophie*, & faisoient retentir la maison..... Où est-elle ? où donc est-elle ? crioit une voix enrouée : montres-moi donc ta chambre, dis-je ? parle coquin, où loge ici ma fille ? je sçais qu'elle est dans la maison ; & , dussai-je y mettre le feu, je prétends à l'instant la voir..... Ces mots n'étoient pas achevés, que la porte poussée & ouverte à deux battans, livra passage dans la chambre de *Sophie* à *M. Western*, suivi de son Ministre, & d'un cortége de goudats.

Sophie, dans l'instant même, avoit reconnu la voix de son pere, & l'avoit reconnuë avec plaisir : que l'on juge à quel point elle se croyoit alors malheureuse ! *My lord*, malgré l'impétuosité de ses transports, entendit





celle de la Raison , qui lui dit que l'occasion n'étoit plus favorable , pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille* , répété vingt fois sur l'escalier , lui annonçoit très-clairement la qualité du *Fâcheux* qu'il alloit voir paroître : il lâcha prise sur le champ ; & notre Héroïne en fut quitte , pour un mouchoir tant soit peu dérangé.

Si l'imagination du Lecteur ne seconde pas nos efforts , nous nous sentons trop foibles pour peindre à notre gré la situation de ces deux personnes , au moment que M. *Western* , entra dans cette chambre. *Sophie* pâle , hors d'haleine , raccommodant son mouchoir , & lançant des regards foudroyans sur le *Lord* , se balançoit dans un fauteuil ; effrayée , & pourtant charmée de la présence de son pere.

Mylord , étoit à côté d'elle , sa bourse à cheveux sur l'épaule , l'ajustement fort en désordre , & le jabot de sa chemise un peu plus haut & plus touffu que

de coutume ; au surplus , étonné ; chagrin , & le maintien très-ridicule.

Quant à M. *Western* , disons bonnement , & sans métaphore , qu'il étoit yvre : circonstance , qui jointe à la fougue habituelle de son tempérament , ne pouvoit produire qu'un tas d'investives & de reproches , qui sans doute eussent été suivis d'effets plus violens encore , si le Ministre *Supple* n'avoit eu la prudence de se placer entre M. *Western* & sa fille , & de représenter à propos au rustique Seigneur , qu'il n'étoit point dans son Château. Pour Dieu ! Monsieur , s'écrioit M. *Supple* , songez donc en quels lieux vous êtes ; songez au rang de *Lady Bellafton* ! Daignez , daignez calmer votre colere ! goûtez plutôt l'ineffable plaisir , d'avoir retrouvé votre fille : oubliez la vangeance ; c'est l'affaire du Ciel. Je vois , oui , mon cher Monsieur , je vois le repentir même dans les yeux de votre *Sophie* ! si vous lui

pardonnez , je suis garant de son obéissance.

La vigueur du Ministre , avoit d'abord été plus utile à *Sophie* , que les traits de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré. Eh bien , dit en rugissant le vieux Gentilhomme , je lui pardonne , si elle l'épouse. Oui , *Sophie* , je te pardonne si tu l'épouses.... tu ne me réponds pas ? ... quoi , tu ne veux pas l'épouser ? Rage , & damnation ! quoi , tu ne le veux pas ? Quoi , tu ne veux pas même me répondre ? ah , la maudite tête !.....

Eh de grace , Monsieur ! au nom du Ciel , Monsieur ! (dit le Ministre) daignez vous modérer. Vous épouvantez trop cette aimable & jeune personne : vous la mettez au point de n'oser vous parler.

De n'oser que des lanternes , répondit en jurant le père..... plaisant Ministre , en

vérité ! qui soutient la défobéissance.... & tu comptes sur un bénéfice ? & tu l'attends de moi ? oui , oui , je te le garde. Pardonnez-moi , Monsieur ! répondit humblement M. *Supple* ; vous interprétez mal mes idées , & jamais....

Mylady Bellaſton , qui parut alors dans la chambre , épargna au bon M. *Supple* la peine d'achever. M. *Western* , conformément aux instructions qu'il avoit reçues de ſa ſœur , après l'avoir ſalué d'une révérence auffi profonde que mauffade , & d'un long compliment du dernier ſiècle.... Eh bien , *Mylady* couſine , s'écria-t-il , la voilà ! je la retrouve enfin cette petite créature , entêtée d'un gueux , d'un gredin indigne d'être mon valet ; & qui refuſe pour les beaux yeux de ce faquin , l'un des meilleurs partis de l'Angleterre ! ...

En vérité , couſin *Western* , répondit la Dame , je crains bien que vous n'ayez tort : je crains que

vous ne rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même très-convaincuë, qu'elle a trop de bon sens, pour s'opposer à vos desirs, dès qu'ils lui sont avantageux.

Ceci, comme on peut le sentir, étoit une méprise volontaire de la part de *Lady Bellaſton*, qui n'ignoroit pas les intentions de M. *Western*, mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de Mylord *Fellamar*.

Eh bien ! s'écria *Western*, eh bien, Mademoiselle, entendez-vous ceci ? toute votre famille, est pourtant de mon avis ! ... Allons, *Sophie*, sois bonne fille, deviens enfin obéissante, & fais le bonheur de ton pere.

Si ma mort peut vous rendre heureux, répondit *Sophie*, j'espere, Monsieur, que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir, morbleu ! c'est trop mentir, & tu le sçais, s'écria le pere... Ma cousine, interrompit gravement *Lady Bellaſton*, c'est pousser

un peu trop loin la révolte: votre intérêt est le seul but qu'on envisage; & l'alliance qu'on vous propose, est aussi avantageuse qu'honorable; je suis sûre, du moins, que toute la famille, & vos amis mêmes, sont de ce sentiment.

Tout le monde, tout le monde, s'écria *Western*: ce n'est même pas moi qui l'ai proposée. Elle sçait que c'est sa tante, qui m'en a parlé la première.... Allons, allons, *Sophie*, encore un coup, sois bonne fille, obéis à ton pere; que *My lady* cousine, soit enfin témoin de ton obéissance! . . .

Voyons, voyons, *Sophie*, s'écria *Lady Bellafton*, donnez-moi votre main? c'est ainsi qu'on abrège aujourd'hui le tems & les longueurs des cérémonies amoureuses

Bon! dit le pere, à quoi sert le tems? Ils en auront de reste pour se faire l'amour, après le mariage.

My lord Fellamar, qui n'avoit jamais oui parler de *Blifil*, & qui avoit toutes sortes de raisons pour croire que *Lady Bellafton* parloit

en sa faveur; imaginant même, avec assez de vraisemblance, que M. *Western* lui étoit favorable... Puisque je suis assez heureux, dit-il en s'approchant de lui, pour avoir mérité de plaire à monsieur, sans avoir l'honneur d'en être mieux connu, oserois-je le supplier de ne pas insister davantage en ma faveur, dans le moment présent?....

Plait-il, Monsieur? lui dit *Western*. Que dites-vous? Que demandez-vous? & qui diable êtes vous?

Monsieur, lui dit l'autre, un peu frappé du compliment.... on me nomme *Lord Fellamar*, & je me crois heureux, si vous daignez m'accepter pour gendre.

Toi! répliqua *Western*, toi mon gendre? avec ton habit galonné! Que la peste t'étouffe.

Tout autre que le père de *Sophie*, reprit en reculant le *Lord*, ne me parleroit pas ainsi. Je lui dirai pourtant, que ce langage n'est point tout-à-fait de

mon goût ; & que si mon ressentiment n'étoit pas retenu....

Ton ressentiment ! interrompit *Western* , eh parbleu , qui te craint ? est-ce ton cordon qui te rend si fier ? Mets-le à bas tout-à-l'heure , & tu verras bientôt un homme..... Tu verras bientôt un beau-pere qui te réglera bien.

Monsieur , lui dit froidement *Fellamar* , je sçais ce que je dois aux Dames.... & je sors fort content de vous. Jusqu'au revoir *Sir Western* *Lady* , je vous salue.

Dès qu'il fut parti , *Lady Belaston* , s'approchant de *M. Western* , juste Ciel ! Cousin , lui dit-elle , qu'avez-vous fait ? Sçavez-vous , qui vous venez d'insulter ainsi ? C'est un Seigneur du plus haut rang , l'un des plus opulens de l'Angleterre..... Il me fit hier des propositions pour votre fille : propositions que vous eussiez très-certainement acceptées avec un grand plaisir.....

Répondez de vous-même , *My-lady*

Lady cousine , lui dit *Western* , je ne veux rien avoir à démêler avec vos *Lords*. Ma fille épousera un bon & brave gentilhomme campagnard , j'en ai arrêté un pour elle.... & elle l'épousera... Je suis fâché de tout mon cœur , de l'embarras qu'elle vous a causé... J'en ferois pourtant au besoin, tout autant pour vous: les parens sont faits pour s'entre-aider Sur quoi, je vous souhaite le bon soir . . . Allons , Mademoiselle, suivez-moi de bonne grace, ou l'on vous portera dans le carosse.

Sophie lui dit , qu'elle le suivroit partout sans violence , & le pria seulement de permettre qu'elle allât en chaise.

Non non , s'écria *Western* , je me ris de ces délicatesses , & je ne te perds plus de vue..... Bonsoir , encore un coup , *Lady* cousine , dit-il (en s'emparant de la main de *Sophie* , de façon à la faire crier) allons, allons, deviens bonne fille & tout ira bien. Oh , tu l'épouseras ! oh tu l'épouseras ! parbleu je t'en répons ! . . .

Honora, qui les attendoit au bas de l'escalier, après avoir présenté ses respects à M. *Western*, se mit en devoir de suivre sa Maîtresse Doucement ! doucement, Madame la Soubrette, s'écria-t-il, en la repoussant, n'approchez jamais de chez moi.

Quoi ! vous voulez aussi m'ôter ma femme-de-chambre ? s'écria la triste *Sophie*.

Eh, vraiment oui, Mademoiselle ! lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques : vous en aurez bientôt une autre, & meilleure que celle-ci. Oh, cette chere D^{lle}. est de trop bon conseil : & vous sçavez trop bien les suivre.... Allons, allons, marchons....

A ces mots, prenant sa fille sous les bras, & l'emballant dans son sacre, avec le Ministre, il y monta lui-même, & ordonna au cocher d'aller tout droit à son auberge.



CHAPITRE V.

*Par quel moyen M. WESTERN étoit
parvenu à découvrir l'azile de
SOPHIE.*

QUoique nos Lecteurs soient sans doute accoutumés à voir, dans nos Romans modernes, des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celles de *M. Western*, nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hazard le pere de *Sophie* avoit été instruit de sa retraite chez *Mylady Bellaſton*.

Nous avons dit, dans le Chapitre III. du treizième Livre de cette Histoire, que Madame *Fitz-Patrick* s'étoit mise en tête, qu'un moyen certain de se raccommo-der elle-même avec son oncle & sa tante *Western*, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones*; & de la remettre

s'il étoit possible , entre les mains de son pere. Après avoir long-tems réfléchi sur ce projet , cette Dame s'étoit enfin déterminée à écrire la Lettre suivante à la sage Madame Western.

Ma très-honorée Dame ,

Le motif qui m'engage à vous écrire cette Lettre , la rendra peut-être moins désagréable aux yeux de ma chere tante , que toutes-celles que j'ai eu l'honneur de lui adresser jusqu'aujourd'hui: une nièce assez malheureuse pour avoir encouru son indignation , lui parle ici d'une nièce qu'elle aime.

Sans songer à me justifier , que par mon repentir , j'étois partie dans le dessein de venir me jeter à vos pieds , lorsque par le plus singulier des hasards , j'ai rencontré ma cousine Sophie , dont l'histoire vous est mieux connue qu'à moi-même , mais dont je suis assez instruite pour craindre qu'un malheur semblable au mien ne la menace à chaque instant.

J'ai vu l'homme dont elle est épri-

Jé ; il est aimable & peut tout espérer. Il est inutile de vous dire , comment je l'ai connu : mais j'ai cru devoir ce matin , changer de logement , pour éviter qu'il ne trouvât enfin le logement de ma cousine ; car il l'ignore encore , & je crois à propos de le lui cacher jusqu'à ce que mon oncle ait eu le tems de venir reprendre sa fille : ce qu'il ne sçauroit faire trop promptement. Apprenez donc , ma chere tante , que Sophie est maintenant chez Mylady Bellafton , & que cette Dame paroît avoir dessein de la soustraire à sa famille. Le caractère de Mylady , vous est connu ; & je ne m'aviserai point d'en dire davantage à quelqu'un dont la prudence consommée , & les sublimes connoissances n'ont besoin que d'un coup d'œil pour discerner toutes les conséquences d'un fait , dont mon peu d'usage du Monde n'entrevoit que l'écorce. J'ose espérer , Madame , que mon zèle & mon sincère attachement pour ma famille , en cette occasion , trouveront grace devant vous , & me rendront enfin l'amitié d'une tante que j'honore. Ce bonheur

*seul peut faire la félicité de celle qui
sera toute sa vie , avec le plus profond
respect ,*

Ma très-honorée Dame ,

*Votre très-soumise , très-obli-
gée Niece , très-obéïssante ,
& très-humble Servante ,
HENRIETTE FITZ-PAT-
RICK.*

Madame *Western* étoit restée chez son frere , depuis la fuite de *Sophie* , dans l'intention de consoler le pauvre Gentilhomme. Nous augurons déjà , si l'on n'a point perdu de vuë le caractère de la Dame , de quel genre étoient ses consolations.

Elle étoit debout , le dos au feu , une tabatière à la main , occupée à chapîtrer son cher frere , qui cependant fumoit tranquillement sa pipe , lorsqu'on lui apporta la Lettre que nous venons de lire.

Tenez , dit - elle , Monsieur , après l'avoir parcourüe , voilà

des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre ; & si vous voulez suivre mes conseils , rien n'est encore désespéré.

Lire , ou plutôt dévorer la Lettre des yeux , s'élancer hors de sa chaise , jeter sa pipe au feu , pousser un cri de joye , appeler tous ses gens , demander ses bottes , ordonner qu'on sellât ses chevaux , & qu'on courût chercher le Ministre *Supple* : tout cela fut , pour M. *Western* , l'ouvrage d'un moment.

Eh bien ? dit-il ensuite (en se retournant vers sa sœur , qu'il alloit embrasser) ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide , ne croiroit-on pas que vous êtes fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille ? Mon frere , répondit gravement la Dame , le profond politique ne s'attache jamais à la surface des choses : Elles paroissent ici moins désespérées , j'en conviens , que lorsque les Holandois virent Louis XIV. aux portes d'*Amsterdam*.

Mais , pour traiter une affaire aussi délicate , il faut une souplesse , dont mon frere me pardonnera de ne le pas croire absolument doué. Il est un *decorum* , il est des égards à observer avec une femme du rang de *My lady Bellaſton* , qui exigent une connoiſſance du monde , & des procédés admiſſibles d'une eſpèce un peu ſupérieure à celle que j'ai juſqu'à préſent reconnuë dans mon frere.

Ma ſœur , s'écria *Western* , je ſçais depuis long - tems la bonne opinion que vous avez de moi : Mais vous verrez , en cette occaſion , s'il eſt des Sots dans notre famille. Connoiſſance du monde ? Oh , je n'ai pas vécu ſi longtems à la Campagne , ſans avoir acquis quelque connoiſſance de l'autorité des peres , & des Loix du Pays ! j'en ſçais aſſez , pour me croire en droit de reprendre ma fille partout où je pourrai la retrouver. Il eſt des *Juges de Paix* à Londre , comme partout ailleurs.

Vous me faites , en vérité , trem-

bler ; s'écria-t-elle , pour le succès d'une affaire que vous allez gâter , si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez-vous imaginer, que la maison d'une femme de condition puisse être attaquée par vos brutaux de Commissaires ? & soit sous la Jurisdiction de vos Magistrats subalternes ? Non , mon frere , détrompez-vous. En arrivant à Londres , commencez par vous faire habiller un peu plus décemment , (car vous n'êtes en vérité pas présentable , si vous n'avez d'autres habits !)

Envoyez de là , présenter vos respects à *Mylady* , & demander la permission d'être vous-même admis chez elle. Si la réponse est favorable , ce qui ne peut certainement manquer , racontez-lui bien votre histoire , faites usage de mon nom (car je crois qu'elle ne vous connoît guères , quoique vous soyez son parent) & je vous garantis , qu'elle cessera de protéger votre fille , qui probablement doit l'avoir prévenue contre vous.

K v

Telle est , Monsieur , la route qu'il faut suivre.... mais , des Juges de Paix ! des Commissaires ! Eh si, mon frere ! en usa-t-on jamais ainsi, avec une femme de condition , dans un Pays civilisé ?

Peste soit de la civilité ! s'écria *Western* : plaisant Pays , que celui où les femmes sont au-dessus des Loix !..... quoi , vous prétendez que j'aie m'épuiser en complimens , avec une illustre C.... qui enlève une fille à son pere ? Non , non , Madame , je ne suis pas tout-à-fait aussi bête que vous le croyez... je connois vos idées: vous voudriez voir les femmes au-dessus des Loix; vous voudriez me persuader que cela doit être ?.... Chimères ! *My-lord* B... me l'a dit ; & j'ai toujours oui dire , aux *Assises* , que la Loi étoit pour tout le monde.

M. *Western* , reprit-elle , d'un ton majestueux , je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour.... vous devenez un ours parfait.

Pas plus ours que vous , Mada-

me , répondit brusquement le frere..... peste ! vous pouvez nous vanter à loisir votre politesse : mais au diantre si vous en eûtes jamais pour moi.... je ne suis pas un ours , encore un coup ; mais je connois quelqu'un , qui pourroit bien y ressembler : brisons là - dessus. Au reste , je vous prouverai , que je sçai me comporter , quand je le veux , peut-être mieux que d'autres.

Mon cher Monsieur *Western* , répondit la Dame , ne vous refusez rien , parlez , parlez à votre gré : *Je vous méprise de tout mon cœur* * ; vous ne sçauriez par conséquent me fâcher..... Cependant , comme l'honneur & l'intérêt de ma famille me sont également chers , je me détermine à partir pour Londres , & je veux traiter cette affaire moi-même..... Une Cour polie veut un autre Ministre que vous Le *Groenland* pourroit vous convenir.

* Madame *Western* dit ces mots en François.

Grace au Ciel ! s'écria le Frere ,
 je ne vous entens pas.... Ceci est
 apparemment de votre jargon
Hanovrien. Quoiqu'il en soit , je
 veux bien être aussi poli que vous ,
 & ne point me fâcher non plus de
 tout ce que vous m'avez dit. De
 vrais parens , même en se queré-
 lant , doivent toujours rester amis :
 on reçoit , on rend , tout se pas-
 se ; & quant à moi , j'ai le cœur
 bon , & je n'y pense point à mal.
 Si vous voulez aller à Londres , à
 la bonne heure ! j'en suis peu cu-
 rieux : j'en'y fus jamais , dans ma vie ,
 que quinze jours ; je m'y ennuyai
 fort , & je ne m'y reconnoîtrois
 plus. Je n'ai jamais nié que vous
 ne fussiez plus éclairée que moi
 sur bien des choses ; & que je n'au-
 rois pas plus beau jeu à en disputer
 avec vous , que vous avec moi , s'il
 s'agissoit d'un fait ou de Chasse , ou
 de Chiens... Oh ! s'écria la Dame ,
 c'est de quoi je ne m'aviserai jamais...
 A la bonne heure , reprit *Western* ; &
 moi , je vous promets de ne plus dis-
 puter sur le reste. Alors , (pour se ser-

vir de l'expression de la Dame) après une ligue signée entre les parties *contendantes* , la paix se rétablit dans la maison. Les chevaux étoient sellés , le Ministre arriva , on partit , en promettant à Madame *Western* de suivre de point en point ses conseils ; & elle alla se préparer à les suivre le lendemain. Mais, M. *Western* , après s'être consulté, en route, avec le Ministre *Supple* , jugea à propos de se dispenser de toutes les formalités préliminaires prescrites par la Dame ; & procéda , à son arrivée à Londres , comme on a vû dans le Chapitre précédent.

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de JONES.

LEs affaires étoient au point où nous les avons laissées , à la fin du dernier livre , lorsque Madame *Honora* étant arrivée chez

Madame Miller, avoit appris à *Tom* la terrible nouvelle de l'arrivée de *M. Western* chez *Mylady Bellaſton*, la façon dont il en avoit enlevé ſa fille, & l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à ſa triſte femme-de-chambre.

Honora étoit dans la chaleur de ſon récit, que *Tom*, accablé du coup, n'avoit pas encore eu la force d'interrompre, lorsque *Partridge*, accourant à toutes jambes, lui annonça que la *grande Dame* étoit ſur l'eſcalier.

Rien n'eſt égal à l'embaras où notre Héros ſe trouva dans ce moment. *Honora* ne ſçavoit abſolument rien des affaires ſubſiſtantes entre *Lady Bellaſton* & lui; & c'étoit peut-être la ſeule perſonne au monde à qui il croyoit avoir plus d'intérêt de les cacher. Dans cette confuſion de contretens multipliés, il prit (ſuivant l'uſage) le plus mauvais parti. Au lieu d'expoſer la femme-de-chambre, (ce qui ne tiroit pas fort à conſéquence) il expoſa la *Dame*, en

priant *Honora* de se cacher au plûtôt derriere le lit , dont il se hâta de tirer les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit euës pendant le jour entier , les démarches qu'il avoit faites pour son hôtesse & sa famille , les terreurs que Madame *Honora* venoit de lui inspirer , & le trouble que lui caufoit l'arrivée imprévuë de *Mylady* , ne permirent point à *Jones* de se fouvenir qu'il devoit paroître malade. Il est vrai, que son ajustement, & son visage , l'eussent sans doute démenti.

Il reçut, par conséquent, *Mylady*, plus conformément aux désirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de cette visite : c'est-à-dire , avec toute la gaieté extérieure , & l'air de la meilleure santé du monde.

Mylady , en entrant dans la chambre , (faute peut-être d'avoir trouvé des sièges sous sa main) s'étoit assise sur le lit. Vous voyez , mon cher *Tom* , lui dit-

elle , que rien ne sçauroit longtems me retenir loin de vous ! Peut-être aurois-je quelque droit de me plaindre , & de vous accuser d'avoir laissé passer tout le jour sans me voir , & sans me donner de vos nouvelles : car je vois que votre maladie n'a pas du vous empêcher de sortir.... Que dis-je ? vous avez l'air & la fraîcheur d'une jolie femme qui reçoit ses visites de couches , au bout de deux mois ! Ainsi , j'augure que la journée ne s'est point passée absolument dans votre chambre.... Mais , je ne viens point ici pour gronder : je ne veux pas , en prenant le ton d'une épouse chagrine , justifier dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort , Madame , lui dit *Tom* : ce n'est pas négliger ses devoirs , que d'attendre des ordres que l'on respecte. Si l'un de nous avoit droit de se plaindre , ce n'est assurément pas moi qui ai manqué au rendez-vous d'hier au soir ? Ne m'en parlez pas ,

M. Jones ! s'écria-t'elle : Si vous en sçaviez la raison , ah, vous me plaindriez sans doute. Hélas ! vous concevrez peut-être un jour , ce qu'une femme de mon rang, qui veut jouer un rôle un peu passable dans le monde, est forcée de souffrir de l'importunité des fots ! Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pu souffrir de mon absence, n'ait pas pris sur votre santé : car , en vérité , mon cher Tom , vous pourriez fournir à Boucher * le modèle d'un Adonis !

Ce compliment , accompagné d'un regard convenable au sujet, fut entendu par Jones , & acheva de le mettre dans la situation la plus désolante. Que répondre devant un tiers ? & si l'on balance à répondre , que n'a pas droit de penser une femme , qui nous parle si poliment ? notre Héros , également vexé par l'une & l'autre de ces idées , se tenoit debout à quelque distance ; & sentant vivement tout le ri-

* Les graces de son pinceau , ne sont pas moins connues à Londres qu'à Paris.

dicule de son personnage , ne s'en trouvoit que d'autant plus anéanti.

Cette scène , quoique muette , ne pouvoit durer plus long-tems. La Dame, qui avoit déjà changé deux ou trois fois de couleur , s'étoit autant de fois levée & assise ; *Tom* , avoit déjà désiré dix fois que le plancher s'écroulât sous lui , ou que la maison lui tombât sur la tête, lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas, d'où toute l'éloquence de *Cicéron* , & la politique de *Machiavel* , n'eussent pû le tirer avec honneur.

M. *Nightingale*, aux jambes près , complètement yvre, ayant trouvé tout retiré dans la maison , à la réserve de *Partridge*, & croyant monter à son ancien appartement, étoit arrivé à celui de M. *Jones*. Il en ouvrit brusquement la porte , & alloit entrer , sans cérémonie , lorsque *Tom* , sautant tout à coup de sa place, arriva heureusement assez à tems pour l'empêcher de distinguer la Dame , qui étoit assise sur le lit.

Nightingale , qui effectivement

avoit ci-devant habité cette chambre , y prétendoit absolument entrer , & juroit que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. *Tom* , à force de représentations & de prières , parvint pourtant enfin à le calmer ; & le remit entre les mains du bon *Partridge* , que les cris de l'yvrogne avoient fait voler au secours de son Maître.

Après s'être défait de son ami , *Tom* , rentrant dans sa chambre , entendit un grand cri , & vit *Lady Bellaſton* , qui se fauvant du lit , se jettoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure est , que *Lady Bellaſton* effrayée de la dispute des deux hommes , dont elle redoutoit l'issue , avoit crû devoir se retirer dans certain poste qu'elle connoissoit déjà , mais , qu'à sa grande confusion , elle avoit trouvé rempli par une autre.

Quels sont ces procédés , Mon-

ſieur ? & que trouvai-je ici ? s'écria-t'elle. indigne que vous êtes ! quelle eſt la malheureuſe , à qui votre infâmie oſe ici me ſacrifier ?.... Malheureuſe ? s'écria tout à coup *Honora* , en ſortant de deſſous le rideau..... malheureuſe , vous-même.... je ſuis pauvre, il eſt vrai, mais je n'ai point, ainſi que d'autres , à rougir d'être ſupriſe ici.

Jones , au lieu de commencer par ce qu'un homme un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire , c'eſt-à-dire par calmer Madame *Honora* , perdoit le tems à accuſer ſon étoile , à déplorer ſon malheur , & à faire de ridicules proteſtations d'innocence à *Lady Bellaſton*.

Pendant ce petit intervalle , la Dame qui avoit eu le tems de ſe remettre , & de rappeler ſon ſang froid, talent que jamais femme ne poſſéda peut-être à un plus haut degré, ſ'exprima en ces termes... Vous n'avez pas beſoin d'excuses , Monſieur: je n'avois d'abord pas reconnu Mademoiſelle; je ne ſoupçonne rien entre elle & vous ; & je crois



Gravelot inv.

Aveline sculp.



trop bien la connoître ; pour la croire capable de mal interpréter la visite que je venois vous faire. J'ai toujours eu del'estime pour elle, & j'espere trouver bientôt l'occasion de le lui prouver davantage.

Ah , Madame ! s'écria *Honora* ; avec un autre ton que ci-devant , j'ai toujours cherché à mériter l'amitié de Madame ; & j'ai toujours éprouvé que Madame m'aimoit Maintenant , que je la reconnois , je me couperois volontiers la langue Qui moi ! J'aurois mal parlé de Madame ! Il me conviendrait bien , en vérité , d'oser lever les yeux sur Madame ! Moi pauvre & misérable Domestique ! Que dis-je , hélas ? J'ai tort encore j'ai perdu ma Maîtresse , je suis sur le pavé J'ai perdu , ma chere Madame , ce que je ne retrouverai jamais peut-être !

Honora crut qu'il étoit , à propos ici , de verser un torrent de larmes ; & s'en acquitta tout au mieux.

Ne pleurez pas , mon enfant , lui dit la bonne Dame , on pourroit peut-être vous placer un peu plus avantageusement.... Venez me voir demain matin.

Mylady , ramassant alors son éventail , & traversant fièrement la chambre , sans daigner regarder *Tom* , sortit de son appartement. Quelle force ont les femmes de qualité ! Pécques bourgeoises , vous vivriez cent ans , sans atteindre à tant de vertu !

Le déconcerté *Jones*, qui suivoit la Dame sur l'escalier, lui offrit assez gauchement plus d'une fois la main , sans qu'elle parût seulement se douter qu'il fût là ; il perdit même jusqu'à ses révérences, en la remettant dans sa chaise.

Il fallut encore, en rentrant chez lui , essuyer de la part d'*Honora* tous les reproches que méritoit son infidélité. Mais il connoissoit le moyen , non - seulement de l'appaiser , & de lui faire jurer un

secret inviolable sur ce qu'elle avoit vû , mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain , dans la matinée , des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir , concernant *Sophie* , & la conduite de son pere.

CHAPITRE VII.

Court & moins tumultueux.

MAlgré toutes les obligations que Madame *Miller* avoit à *Jones* , elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques légères remontrances sur tout le bruit qui s'étoit fait la nuit dernière dans son appartement. Il est vrai, qu'elle s'exprima de façon , que *Tom* , bien convaincu des bonnes intentions de son hôtesse , n'eut garde de lui en sçavoir mauvais gré. Il lui promit , au contraire , en s'excusant le

moins qu'il le put , de ne plus causer désormais aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse , cette matinée fut bien agréable pour M. *Jones* , puisqu'il servit de pere à *Nancy* dans la cérémonie de son mariage , où il la présenta à M. *Nightingale* , en qualité d'épouse.

Sur quoi , nous croyons à propos de rendre compte au Lecteur de la façon dont ce jeune homme étoit échapé à son oncle ; & de son apparition indécente , de la nuit dernière , dans la chambre de *Tom*.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui , soit pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin , soit pour dissuader son neveu du mariage projeté , le bonhomme avoit fait apporter quelques bouteilles de *Pontac* ; & avoit mené notre Amoureux si beau train , qu'il ne lui faisoit bientôt plus qu'un lit , lorsqu'un messager , qui vint fraper à la porte , demanda l'oncle.

Cet

Cet homme lui venoit annoncer, que sa chère fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence pour se sauver avec un jeune Ministre du voisinage , qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'eut pas plutôt appris cette nouvelle , que perdant de vuë son neveu , il demanda sa chaise , & partit sur le champ pour sa campagne.

Nightingale , qui s'étoit endormi , fut alors réveillé par un domestique qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais , ayant appris le départ de son oncle , il fit appeller des porteurs , & revint chez Madame *Miller* , monta comme il put à la chambre de *Jones* , & s'y signala comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté , (quoique *Nightingale* ne sçut pas encore comment) & toute la famille étant prête le lendemain matin , Madame *Miller* , M. *Jones* , M. *Nightingale* , & sa future , monterent dans un fiacre , qui les con-

duisit à l'église , où *Miss Nancy* fut enfin unie à son amant , à la grande satisfaction de sa bonne mere , qui dès cet instant , se regarda comme la plus heureuse des femmes.

M. Jones , content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille , revint alors à ses propres intérêts.

Mais , de crainte que quelques-uns de nos Lecteurs ne le taxent de songer trop aux affaires d'autrui , tandis que les siennes vont si mal , nous croyons devoir avertir , que *Tom* avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer ceci bien au clair , nous dirons seulement , que l'ami *Tom* , étoit à peu près l'homme de *Térence* ; & pouvoit dire , avec vérité , *Homo sum ; nihil humani à me alienum puto* : c'est-à-dire , qu'il n'étoit jamais spectateur indifférent du malheur ou du bonheur de son prochain. Qu'il ne pouvoit , par conséquent , se regarder comme

l'instrument de l'élévation d'une famille, du centre de l'abaissement au plus haut degré de gloire où elle avoit quelque droit de prétendre, sans se croire lui-même très-fortuné.

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres.

Monsieur Jones, en rentrant chez lui, trouva sur sa table les Lettres suivantes.

LETTRE PREMIERE.

Il faut que je sois bien infatuée d'un ingrat ! Quelques justes, quelques fortes que soient mes résolutions, je ne puis les tenir un instant. Hier au soir, j'avois juré de ne vous voir jamais ; ce matin, je désire que vous ne soyez point coupable. Je sçais pourtant combien la chose est impossible : je me suis déjà dis-

tout ce que vous pourriez inventer vous-même... Tout! Que sçais-je? Peut-être aurez-vous des ressources que je ne connois point encore! Venez donc, au reçu de ma Lettre. Si vous pouvez imaginer l'ombre même de quelque excuse, je me sens presque disposée à l'adopter. Sacrifiée à... mais non, n'en parlons plus... Venez directement ici... Voilà ma troisième Lettre, j'ai brûlé les deux autres. . & je me sens tentée de brûler encore celle-ci... Puissai-je ne pas perdre la tête!... Venez tout-à-l'heure.

SECONDE LETTRE.

Si l'espoir du pardon vous touche encore, venez chez moi dans le moment; ou ne vous flattez pas d'y rentrer jamais.

TROISIÈME LETTRE.

J'apprens que vous n'étiez pas chez vous, pour recevoir mes lettres. Venez, en lisant celle-ci.... Je vous attends; & personne que vous n'entrera chez moi. Rien ne pourra, sans doute, vous retenir plus longtems.

Tom , achevoit de lire ce dernier billet , lorsque *M. Nightingale* entra dans sa chambre.

Eh bien , mon ami ? lui dit-il ; quelles nouvelles de *Mylady Bellaſton* , depuis l'avanture de la nuit dernière ?

De *Mylady Bellaſton* ! répondit *Jones*.

Bon , dit l'autre , ce ſecret n'eſt connu que de toute la maiſon !.... allons , allons , mon cher *Tom* , point tant de réſerve avec vos amis. Quoique je fuſſe peu en état de la bien reconnoître hier au ſoir , je l'avois pourtant vuë au Bal ; & la belle *Reine des Fées* ne m'étoit pas tout-à-fait étrangère.

Quoi ! ſe peut-il que vous l'ayez réellement reconnue ? lui dit *Jones* , fort étonné.

Oui , d'honneur , lui dit *Nightingale* ; je vous ai même donné , depuis peu , vingt attaques ſur ce ſujet ; mais , votre extrême délicateſſe ſur ce Chapitre ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus clairement. Tant de réſerve

me prouve enfin , mon cher ami , que le caractère de cette Dame vous est un peu moins bien connu , que sa personne. Doucement ! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon , qu'elle ait mis dans le monde. . . . daignez m'en croire , ami , sa réputation n'est plus dans le cas d'être calomniée.

Quoique *Jones* , dès l'origine de son intrigue avec cette Dame , n'eût pas eu de raisons suffisantes pour la regarder comme un modèle de vertu , cependant les lumières qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la Ville , n'avoient pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractères célèbres dans leur genre : c'est-à-dire , de ces femmes , qui sous un léger vernis de vertu , ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent ; & qui , quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de rigoristes , reçoivent pourtant tout l'Univers chez

elles , & sont reçues dans toutes les maisons ; de ces femmes , en un mot , connues partout pour être ce que personne ne s'avise guères de les appeller.

Mais , dès qu'il s'aperçut que *Nightingale* étoit au fait de son intrigue , & qu'il sentit que ses ménagemens avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire , il laissa la carrière libre à la langue de son ami , sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportemens de la Dame.

Nightingale , quoique naturellement un peu efféminé , aimoit cependant fort à parler.

Dès qu'il vit qu'on vouloit bien l'entendre , il entra dans un détail immense des *faits & gestes* de *Lady Bellafton* : détail , que le seul respect dû par tout Ecrivain poli aux femmes d'un certain rang , nous empêcheroit de répéter , ne fût-ce que pour éviter les applications malignes des futurs Commentateurs d'un Ouvrage bien plus fait

pour instruire , que pour scandaliser notre prochain.

M. Jones , après avoir entendu jusqu'au bout *Nightingale* , ne répondit que par un grand soupir.

Quoi ! lui dit l'autre , seriez-vous malheureusement amoureux de cette femme ? en ce cas , que ne parliez-vous ? peut-être aurois-je pu me taire. . . .

Hélas ! s'écria *Tom* , je me trouve malheureusement si engagé avec elle , que je ne vois point jour à m'en tirer. J'en ferois amoureux , dites-vous ? Non, mon ami : le seul poids de mes obligations m'accable. Mais puisque vous la connoissez si bien , je serai sincère avec vous.... sans elle , sans son secours, vous m'eussiez vû dans la misère ! comment puis-je l'abandonner ? de quel front devenir ingrat ? Je le dois cependant , si je ne veux risquer de trahir indignement une autre femme à qui je dois mille fois plus qu'à *Lady Bellafton* ; une femme , mon cher ami , pour qui j'ai des sentimens dont peu de cœurs

sont en état de concevoir l'idée !...
l'embaras où je suis , n'offre à
mes yeux que l'abîme du désespoir.

Et cette autre Maîtresse , lui dit
Nightingale , est-elle digne par
ses mœurs , des vœux d'un galant
homme ?

Digne , me dites-vous ? s'écria *Jo-*
nes : le souffle de l'envie , de la
malice même , n'osa jamais effleurer
sa vertu. L'air le plus pur , le fut
toujours moins que son cœur : son
corps , son ame , tout en un mot
ce qui la compose , est fait pour
plaire , & pour charmer !... de tout
ce qu'on admire en elle , sa beau-
té , cependant (oserai-je vous l'a-
vouer ?) est ce qui me touche le
moins , surtout quand je ne la vois
pas.

Eh , pouvez - vous , mon cher
ami , s'écria *Nightingale* , pouvez-
vous , dis-je , avec une si belle passion
dans le cœur , balancer un instant
entre cette adorable personne , &
une vieille Arrêtez ! lui dit *Tom* ,
gardez-vous de l'outrager davanta-
ge : vous me rendriez trop ingrat..

Quoi ! reprit l'autre, en éclatant de rire , encore de la délicatesse ? A la bonne heure , si vous étiez le seul qu'elle eût comblé de tant de graces. Mais.... vous êtes un peu trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte , il raconta tant d'anecdotes de la Dame , il en affirma si positivement la vérité , qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de son ami jusqu'à la dernière étincelle des sentimens qui pouvoit y rester pour elle. *Tom* , ne tarda pas même à envier tous les bienfaits qu'il en avoit reçus , plutôt comme des gages que comme des présens : idée consolante d'un côté , mais humiliante de l'autre, puisqu'en avilissant la Dame à ses propres yeux , il se trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe : il se croyoit du moins quitte envers elle ; & son cœur , pleinement soulagé du poids de la reconnoissance, ne s'en enflamma qu'avec plus d'ardeur pour sa chere *Sophie*. Sa vertu , sa pureté , son amour pour lui, ce qu'elle

avoit souffert, tout ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat, ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de son amant. *Lady Bellafton* fut sur le champ sacrifiée, sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle; il ne fut plus question que d'un prétexte, à peu près spécieux, pour terminer, & sans retour, une aventure dont le souvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Tom* : je le tiens, mon ami ! s'écria *Nightingale* ; & ce moyen est infailible. Proposez-lui de l'épouser. . . . De l'épouser ! répondit l'autre, de l'air d'un homme tombant des nuës. Oui, oui, de l'épouser, répliqua *Nightingale* : mille contre un, ma tête à couper, qu'elle rompt dans l'instant ? Un jeune homme de ma connoissance, votre prédécesseur, qui l'avoit proposé de bonne foi, fut remercié, & congédié le jour même.

Je n'oserois risquer l'épreuve, repartit *Jones* : la proposition la choqueroit peut-être moins ; &

si elle s'avisoit de me prendre au mot, que deviendrois-je ?

N'en craignez rien, répondit *Nightingale*. En tout cas, je vois une ressource sûre pour vous tirer d'affaire.... Quelle est-elle ? répliqua *Tom*, avec empressement.

La voici.... Le jeune homme, dont je vous parlois à l'instant (mon intime ami) est si piqué contre elle, pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, que je l'engagerois aisément à vous livrer les lettres qu'il en a reçues ; ainsi, pour peu qu'elle soit femme à accepter une proposition dont je suis bien sûr qu'elle fera révoltée pour plus d'une raison, vous pouvez très-décemment rompre avec elle. Après avoir hésité quelque tems, *Tom*, affermi par les nouvelles assurances de *Nightingale*, consentit à tout ce qu'il voulut. Mais, ne se sentant pas assez d'impudence pour faire à la Dame une pareille proposition en face, il prit le parti d'écrire la lettre suivante, que son ami dicta.

MADAME ;

Je suis très-affligé de ce qu'une affaire importante qui m'a fort occupé, m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi ; & l'obstacle qui s'oppose au désir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous , ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellaſton ! Quelles terreurs n'ai-je pas reſſenties ! Puis-je ſouffrir , que votre réputation ſoit encore expoſée à de pareils dangers ? Il n'eſt qu'un ſeul moyen de la ſauver : mais je tremble de vous le dire. Permettez ſeulement , puisſque votre honneur m'eſt auſſi cher que le mien même , que j'aye la noble ambition de mettre à vos pieds ma liberté, mon deſtin , & ma vie ; & croyez moi ſincère, lorsſque mon cœur vous jure qu'il ne peut être abſolument heureux , ſi le vôtre ne m'accorde un droit aſſez légitime pour me dire à jamais, avec le plus profond reſpect ,

MADAME ,

Votre très-obligé, très-obéiſſant,
& très-humble Serviteur ,

TOM JONES.]

Il n'y avoit pas une heure que cette lettre étoit partie , lorsqu'il reçut cette réponse.

Je ne sçais , Monsieur , en lisant cette lettre , si vous n'imaginez pas avoir acquis déjà ce droit légitime dont vous parlez si gravement. A votre style, froid & formaliste , on nous prendroit , en vérité , pour mariés depuis dix ans ! Mais pouvez-vous me croire assez extravagante ? ou, vous êtes-vous cru capable de me tourner la tête , au point de m'engager à vous rendre maître de ma fortune , pour la faire sans doute servir à vos plaisirs ? Telles sont donc les preuves de cet amour que j'attendois de vous ! Telle est donc cette reconnoissance , que.... mais je dédaigne de vous faire rougir ; & je suis dans l'admiration de votre profond respect.

P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois.... Venez ce soir à huit heures.

M. Jones , par l'avis de son Conseiller-privé , fit dans l'instant cette autre lettre.

MADAME,

Je ne sçaurois vous exprimer combien je suis sensible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que Mylady Bellafton ait eu des bontés pour un homme capable d'un aussi noir projet ? ou peut-elle traiter le lien le plus sacré de l'amour , avec tant de mépris ? Si l'amour m'a rendu assez aveugle pour exposer une fois la réputation de l'objet que j'aime , pouvez-vous croire , Madame , que ma tendresse puisse se hasarder encore à rendre notre commerce public , par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous devenir fatale ? Si vous êtes injuste à mon égard jusqu'à ce point , je ne dois aspirer qu'après l'instant où la fortune me permettra de restituer tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Quant à ceux d'un autre genre , mes sentimens peuvent vous assurer d'une reconnoissance éternelle.

Cette lettre fut terminée exactement comme la première; & Tom

n'eut pas longtems à languir après la réponse , que voici.

*Je vois que vous êtes un faquin ;
& je vous méprise de toute mon ame.
Si vous vous avisez de revenir chez
moi , je n'y suis plus pour vous.*

M. Jones , quoique très-fatisfait d'être affranchi d'un esclavage , dont quiconque l'a éprouvé a sans doute senti tout le poids , n'étoit pourtant pas tout-à-fait tranquille. Ce projet étoit un peu trop concerté pour un homme qui abhorroit jusqu'à l'apparence de l'artifice ; nous avons même lieu de croire , qu'il n'eût pû se résoudre à l'employer , sans l'embarras des circonstances , qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses Maîtresses ; & le Lecteur conviendra , du moins , que tout déterminoit ici notre Héros en faveur de *Sophie*.

Nightingale , triomphant du succès de son stratagème , en recevoit mille louanges , & autant de remerciemens de son ami , lorsque Mada-

me *Miller* leur fit dire que le dîner étoit servi. La bonne femme avoit épuisé tous ses talens pour célébrer dignement la nôce de sa fille ; & cet heureux événement la rendoit si gaye , & si reconnoissante envers *M. Jones* , que sa fille & son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit, lorsque Madame *Miller* reçut une lettre. Mais nous en avons eu suffisamment dans ce Chapitre : gardons le contenu de celle-ci , pour le suivant.

CHAPITRE IX.

Faits , & Observations.

LA lettre , dont nous venons de parler , étoit de *M. Alworthy* , qui mandoit à Madame *Miller* , que comptant arriver à Londres au premier jour , il la prioit de lui préparer son premier apparte-

ment , & le second pour son neveu.

Cette nouvelle , diminua un peu la joye de notre Hôteſſe. Il lui paroifſoit dur , ſurtout dans les premiers jours d'un mariage auffi déſintéreſſé de la part de M. *Nightingale* , de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant , comment faire ! après tout ce qu'elle devoit à M. *Alworthy* , pouvoit-elle lui refuſer un logement qu'il avoit droit de regarder comme le ſien propre ?

Ce digne gentilhomme , au contraire de bien d'autres , avoit pour coutume , quand il rendoit ſervice à quelqu'un , de chercher toujours un prétexte qui diminuât le prix de ſes bienfaits. Il ne donnoit pas , il prêtoit , il payoit aux malheureux ; ſes expreſſions enfin diminuoient la valeur ou le prix de ce que ſes mains répandoient ; & le plus cher de tous ſes ſoins , étoit de ſoulager un indigent de la honte , ou du poids de la reconnoiſſance.

Lorsqu'il avoit constitué une rente de 50 livres sterlin , au profit de Madame *Miller* , il avoit eu soin de lui dire , que c'étoit à condition (en l'avertissant six mois d'avance) d'avoir toujours le premier Appartement chez elle , lorsqu'il viendrait en ville. Mais , son voyage , cette fois-ci , se trouvoit si précipité , que n'ayant pas eu le tems de prévenir Madame *Miller* , il avoit eu soin d'ajouter au bas de sa lettre , qu'il ne comptoit sur ces appartemens, *qu'au cas qu'ils ne fussent point occupés.*

Mais , si M. *Alworthy* étoit aussi délicat que généreux , Madame *Miller* étoit aussi désintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son chagrin ; on la força d'en dire la raison.

Eh , Madame , lui dit *Tom* , dès qu'elle l'eut déclarée , de quoi vous inquiettez-vous ! Mon appartement , au premier signe , n'est-il pas à votre service ? Et , pouvez - vous douter que mon ami *Nightingale* , & votre fille , ne soient pas dans les mêmes dispositions ? Son nouveau

logement est encore à lui ; nous irons l'habiter tous trois.

Cette proposition , qui ne pouvoit manquer d'être acceptée , rétablit le calme dans l'esprit de *Madame Miller* , ajouta encore à sa gratitude envers *M. Jones* ; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du jour se passa dans la joie , si l'on en excepte les inquiétudes secrètes de l'ami *Tom* , à qui l'arrivée de *M. Blifil* , avec son oncle , étoit de très-mauvais augure. Ajoutons à ceci , que *Mlle Honora* , qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir , lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai , que dans la situation où il sçavoit sa Maîtresse , il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles : mais l'impatience de revoir *Honora* n'étoit pas moins vive que s'il en eût espéré une lettre , & un rendez-vous de la part de *Sophie*. Tel est l'amour ! souvent , à travers les horreurs du désespoir même ,

rien ne lui paroît impossible : Ainsi que le César d'*Addisson*, les *Alpes* & les *Pyrennées* semblent s'applanir sous ses pas !

Lassé d'attendre & d'espérer, *Tom*, incapable de cacher plus longtems sa peine, étoit remonté dans son appartement, lorsqu'on lui remit enfin une longue lettre, dont nous ne transcrivons que la substance.

MONSIEUR,

J'aurois certainement rempli ma promesse, si Mylady ne m'en avoit pas empêché : mais vous sçavez, que chacun doit songer à ses petits intérêts ; & les miens sont d'obéir à ma nouvelle maîtresse, dont j'ai tout lieu d'être contente. Je vous respecte trop, & vous crois trop galant homme, pour croire que vous le trouviez mauvais, ni pour chercher à faire tort à une pauvre fille, qui n'osoit se flatter, avant-hier, d'être si avantageusement placée. Daignez donc, je vous en supplie, Monsieur, gar-

der le secret sur tout ce que j'ai pû vous dire. Je fais les vœux les plus ardens pour votre prospérité, & je ne doute pas que vous ne réussissiez enfin avec Madame Sophie. Mais, quant à moi, il ne m'est plus possible de vous rendre aucuns services, étant sous les ordres d'une autre personne, & point du tout maîtresse de suivre mon inclination. Je vous supplie, encore un coup, de ne rien dire du passé, & de me croire,

MONSIEUR,

*Jusqu'à la mort,
Votre très-humble Servante;
HONORA BLACKMORE.*

Tom, quoique d'abord fâché de cette lettre, fut pourtant l'instant après bien-aîse que Lady Bellaſton eût retiré chez elle le ſeul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à Sophie.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le reſſentiment de cette Dame ; mais, plus encore pour ſon

amante, que pour lui-même. Tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées, la fortune qui jusqu'alors s'étoit plu à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritablement aimée, lui tendoit un nouveau piège, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur *Sophie*.

CHAPITRE X.

Désintéressement de JONES.

M Adame *Miller* avoit pour amie, une femme nommée *Mistris Hunt*, qui avoit souvent vû *M. Jones* dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-six; & quoiqu'un peu replette, sa taille & son visage avoient encore de quoi plaire. Veuve d'un vieux Marchand, qui l'avoit épousée fort jeune, & avec qui elle avoit fort bien vécu pen-

Quant douze à treize ans , sa vertu s'étoit enfin vuë récompensée par la mort du bon-homme , & par une fortune assez considérable , dont il l'avoit laissée maîtresse. La première année de son veuvage, qu'elle avoit passée très-décemment , étoit sur le point d'expirer , lorsque son tempérament & sa religion l'ayant avertie qu'il lui falloit un nouvel époux suivant son cœur , elle écrivit tout franchement ce billet à M. Jones.

MONSIEUR ,

Mes yeux vous ont déjà dit , sans doute , que vous ne m'étiez pas indifférent : mais ni mon cœur ni ma main ne vous l'eussent jamais avoué , si les Dames chez qui vous demeurez ne m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractère surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai scû d'elles également , avec bien du plaisir , que ma personne , ainsi que ma façon de penser , n'avoient rien de désagréable à vos yeux. Ma fortune suffit pour rendre heureuses deux personnes ,

personnes , mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde ; mais si je n'avois pas plus d'amour , que de crainte de sa censure, je ne me croirois pas digne d'être aimée. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête : je sçais que vous êtes en commerce avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir ce sacrifice , je suis à vous : au cas contraire , oubliez ma foiblesse ; & que ceci reste pour jamais secret entre nous.

ARABELLA HUNT.

Cette lecture troubla violemment notre amoureux. Sa fortune étoit au plus bas; la source qui fournissoit à tous ses besoins, étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçûs de *Lady Bellaſton*, il lui reſtoit à peine cinq *Guinées* ; & le matin même , un créancier étoit venu l'importuner pour deux fois plus. Sa maîtrefſe chérie étoit rentrée au pouvoir de ſon pere , & il n'avoit plus d'eſpoir de l'en revoir de long-tems affranchie. De ſe réſoudre à vou-

loir vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir , indépendante de *M. Western*, c'est ce dont la délicatesse de l'amour & des sentimens de *Tom* ne pouvoit soutenir la pensée. l'Établissement que lui offroit Madame *Hunt* étoit très convenable , & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après *Sophie* , cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoit le plus. Toutes ces réflexions se réunissant à la fois , étoient bien capables d'ébranler & de troubler une ame encore plus ferme . . . Mais, l'idée d'abandonner *Sophie*, & d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant renverser toutes ces idées ! Cependant , que pouvoit - il raisonnablement espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir , que de l'entretenir dans une passion, dont l'issue ne pouvoit être que funeste ? n'étoit-il pas plus généreux , d'être plus son ami que son Amant ? . . . Cet éclair d'héroïsme l'avoit ébloui au point , qu'il étoit

prêt à devenir infidèle ; par excès d'amour & de probité. Mais ce que cette pensée avoit de trop sublime ne pouvoit tenir longtems contre la voix de la Nature , qui crioit dans son cœur, qu'un sentiment si désintéressé ne pouvoit jamais éclater qu'en trahissant l'amour.

Cette dernière réflexion l'emporta : il prit la plume , & répondit à Madame *Hunt* , à peu près dans ces termes.

MADAME ,

Si pour vous mériter, il ne falloit qu'un sacrifice tel que celui que vous exigez de moi , pourrois-je balancer un instant ? Non , Madame , je suis même assez sincère pour vous avouer que mon cœur est dès à présent libre de tout engagement de cette espèce. Mais , je serois peu digne de l'idée que vous avez conçue de mon caractère , si je vous cachois qu'un autre objet aussi aimable que vertueux occupe , & sans doute occupera toujours ce même cœur. Dieu me garde

M ij

d'être assez peu reconnoissant de vos bontés , pour vous offrir la main d'un homme qui ne seroit pas tout à vous. Je préférerois la misère la plus extrême aux remords dont je me verrois déchiré. Non , Madame , dût mon Amante être forcée d'épouser un autre que moi, j'attendrois pour vous offrir mon cœur que la dernière impression de mon premier amour en fût pour jamais effacée. Comptez sur un profond secret , ainsi que sur les sentimens respectueux de

Votre très-obligé , très-recon-
noissant , & très - humble
Serviteur , T. JONES.

Dès que Tom eut écrit & envoyé cette lettre , il courut à son Secrétaire , en tira le manchon de Sophie , & le baïsa cent fois avec encore plus de plaisir que n'en ressent un *Irlandois* , qui enlève une jeune héritière de 50 mille livres sterlin.

CHAPITRE XI.

Découverte faite par PARTRIDGE.

T Andis que *Tom* s'applaudissoit de son courage , *Partridge* (suivant sa coutume ordinaire , quand il apportoit de bonnes nouvelles) entra tout dansant dans la chambre.

Son Maître l'avoit envoyé dès le matin en ville , pour tâcher , soit par les gens de *Lady Bellaston* , soit par d'autres , de découvrir en quel endroit logeoit *Sophie*. j'ai déniché l'oiseau , crioit *Partridge* ! nous sçavons enfin à quoi nous en tenir ! J'ai rencontré *George* , Monsieur , j'ai reconnu le Garde-chasse dans la rue : il est venu à Londres , avec les gens de *M. Western*. Malgré le nombre d'années , depuis que je l'ai perdu de vue , je l'eusse démêlé parmi cent mille

M iij

autres Chrétiens : sa barbe noire , sa taille , sa marche , tout enfin me l'eût fait reconnoître. Sa mémoire est bien moins fidelle ; il lui a fallu bien du tems , pour se rappeler mon visage.... Eh bien , interrompit *Jones* ? quelles sont donc tes nouvelles ? & qu'as-tu à m'apprendre de ma *Sophie* ?.....

Vous le sçauvez bientôt ; Monsieur , répondit *Partridge* : je suis venu , je suis accouru de toutes mes forces & vous êtes si impatient !..... Je vous disois donc , que *George* avoit peine à me reconnoître que le Ciel te confonde ! s'écria *Jones* , parle - moi donc de *Sophie* ?...

Oh ! Monsieur , par rapport à Madame *Sophie* , je n'ai rien à vous en dire , que le peu que j'en sçais.

J'allois même vous en instruire ; & vous le sçauriez certainement déjà , si vous ne m'aviez pas interrompu. Mais si vous vous fâ-

chez , vous allez me troubler au point que je ne répons plus de ma mémoire... fort bien ! dit *Jones* : mais achève donc : eh bien ? le Garde - de - chasse , disois - tu ? eh bien , Monsieur , comme je vous le disois tout - à - l'heure , il fut très - long - tems à se rappeler mes traits : on a tous les ans douze mois , *non sum qualis eram* ; j'ai eu bien de la peine , j'ai effuyé bien des chagrins , & rien ne change plus un homme. Quoiqu'il en soit , il m'a pourtant enfin reconnu : car nous sommes de même age , & nous avons jadis été à l'Ecole ensemble ; *George* étoit même un grand lourdaut , mais peu importe , chacun dans ce monde fait son rôle comme il peut ; mais , dans mille ans d'ici , tout cela reviendra au même , & certainement mais , Monsieur , où en étois-je ? ah ! doucement , je me le rappelle nous ne nous sommes donc pas plutôt reconnus , qu'après nous être

bien embrassés de tout notre cœur , nous nous sommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un pot de bière. Ah ! Monsieur , quelle bière ! C'étoit en vérité la meilleure de tout Londres patience , Monsieur ! m'y voilà : car , à peine vous ai-je nommé , à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici ensemble , qu'il a demandé un autre pot de bière ; en jurant qu'il vouloit boire à votre santé : aussi l'a-t-il buë de si bon cœur , que j'étois enchanté , ravi , transporté des sentimens de sa reconnoissance , & de son amitié pour vous ! aussi , ai-je prétendu payer mon pot à mon tour , & nous l'avons bû comme l'autre ; après quoi , je me suis dépêché d'accourir à la maison , pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le desespéré *Tom* , tu ne m'as pas encore dit un seul mot de *Sophie* ? . . . miséricorde ! je l'avois presque oublié , Monsieur. Oh ! nous

avons beaucoup parlé d'elle ; & *George* m'a tout dit. Il m'a même appris, que *M. Blifil* arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser , ai-je répondu sur le champ , sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié , mon cher *George* , ai-je dit au Garde-chasse , que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il chérisse autant qu'elle , & ce n'est pourtant pas pour son argent ! car , je sçais certaine Dame , d'une bien autre qualité , & bien plus riche que *Sophie* , qui est si amoureuse de ce quelqu'un , qu'elle le suit partout comme son ombre.

Ici *Tom* s'emporta contre *Partridge* , pour avoir , disoit-il , trahi son secret.

Ah ! Monsieur , s'écria le pauvre homme , je n'ai nommé personne. D'ailleurs , je puis vous assurer que *George* est votre plus fidèle ami , & voudroit voir *M. Blifil* au Diable.

Que dis - je ? il voudroit , dit-il ; trouver au péril de sa vie , l'occasion de vous servir ; & je vous suis caution , qu'il le feroit de tout son cœur. Moi , vous trahir ! non , non , Monsieur ; après moi , vous n'avez pas de plus fidèle ami que *George* , ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc , répondit *Jones* , un peu moins courroucé , que cet homme qui m'aime tant , demeure en même maison que *Sophie* ?

Oui , Monsieur , dans la même ; dans la même maison ! il est au nombre des domestiques , & très-bien habillé , ma foi.

En ce cas , reprit *Tom* , crois-tu qu'il veuille m'obliger assez , pour remettre une Lettre à *Sophie* ?

Voilà le nœud , s'écria *Partridge* : que je fnis bête de n'y avoir pas plutôt pensé ! mais , cela vaut fait , Monsieur ; & à notre première rencontre , je vous en répons corps pour corps.

En ce cas , lui dit son maître , lais-

se-moi maintenant; je vais écrire un billet , que tu lui remettras demain matin : car je suppose, que tu sçais où le retrouver ?

Oh , qu'oui , je le retrouverai , laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bierre est trop bonne dans cet endroit , pour qu'il n'y retourne pas souvent.

Ainsi , tu ne sçais donc pas en quelle ruë loge *Sophie* ? s'écria *Jones*.

Ah , que si , je le sçais , lui dit *Partridge*.... Quel est le nom de cette ruë ? Le nom Monsieur ? attendez ce n'est pas loin d'ici je ne le sçais pas bien au juste , car il ne me l'a pas dit.... & je ne l'ai pas demandé , de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose.... mais , encore un coup , laissez-moi faire : Je suis trop malin pour qu'il m'échappe , compentez là-dessus.

Oh , tu es en effet étrangement malin ! répliqua *Tom*..... allons ; pourvû que tu le sois assez pour le rencontrer demain à la taverne ,

& qu'il soit assez mon ami pour remettre ma Lettre je suis trop satisfait.

Tom , après avoir congédié le subtil *Partridge* , se mit à écrire sa lettre. Nous le laisserons dans cette occupation, pour finir ce Volume.

Fin du Tome troisième.



TABLE DES CHAPITRES

Du troisiéme Volume.

LIVRE TREIZIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

E *Xtrait d'invocation ,* pag. 1

CHAPITRE II.

Jones à Londre , 6

CHAPITRE III.

*Projet de Madame Fitz-Patrick. Sa
visite à Lady Bellaſton.* 12

CHAPITRE IV.

Visites , 18

CHAPITRE V.

Avanture de Jones, dans son nouvel appartement , 24

CHAPITRE VI.

Evénemens du déjeuner. Observations sur l'éducation des Filles , 38

CHAPITRE VII.

Jones au Bal , 50

CHAPITRE VIII.

Scène douloureuse , 64

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent , 72

CHAPITRE X.

Qui , quoique court , peut être attendrissant , 81

CHAPITRE XI.

Surprise pour le Lecteur , 87

CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre , 104

LIVRE QUATORZIÈME

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

L *Etres , & autres Matières galantes ,* 109

CHAPITRE II.

Matieres diverses , 124

CHAPITRE III.

Qui plaira , à ce qu'on espere , aux jeunes gens de l'un & l'autre sexe , 133

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame Miller ; 143

CHAPITRE V.

Scène intéressante , 146

CHAPITRE VI.

*Entrevuë de Messieurs Jones &
Nightingale , 154*

CHAPITRE VII.

*Entrevuë de M. Jones , & du pere de
M. Nightingale. Arrivée d'un
nouveau Personnage , 166*

CHAPITRE VIII.

Evénemens surprenans , 174

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre , 179

LIVRE QUINZIÈME.

Dans lequel le progrès de l'Histoire , n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre Sophie ,
181

CHAPITRE II.

Suites du complot contre Sophie 188

CHAPITRE III.

Que la langue d'une femme est quelquefois dangereuse ! 198

CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser & pour surprendre , 203

CHAPITRE V.

Par quel moyen M. Western étoit parvenu à découvrir l'azile de Sophie , 219

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de Jones , 229

CHAPITRE VII.

Court & moins tumultueux , 239

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes de différens genres 243

CHAPITRE IX.

Faits , & Observations , 257

CHAPITRE X.

Désintéressement de Jones , 263

CHAPITRE XI.

Découverte faite par Partridge , 269

Fin de la Table du Tome III.

